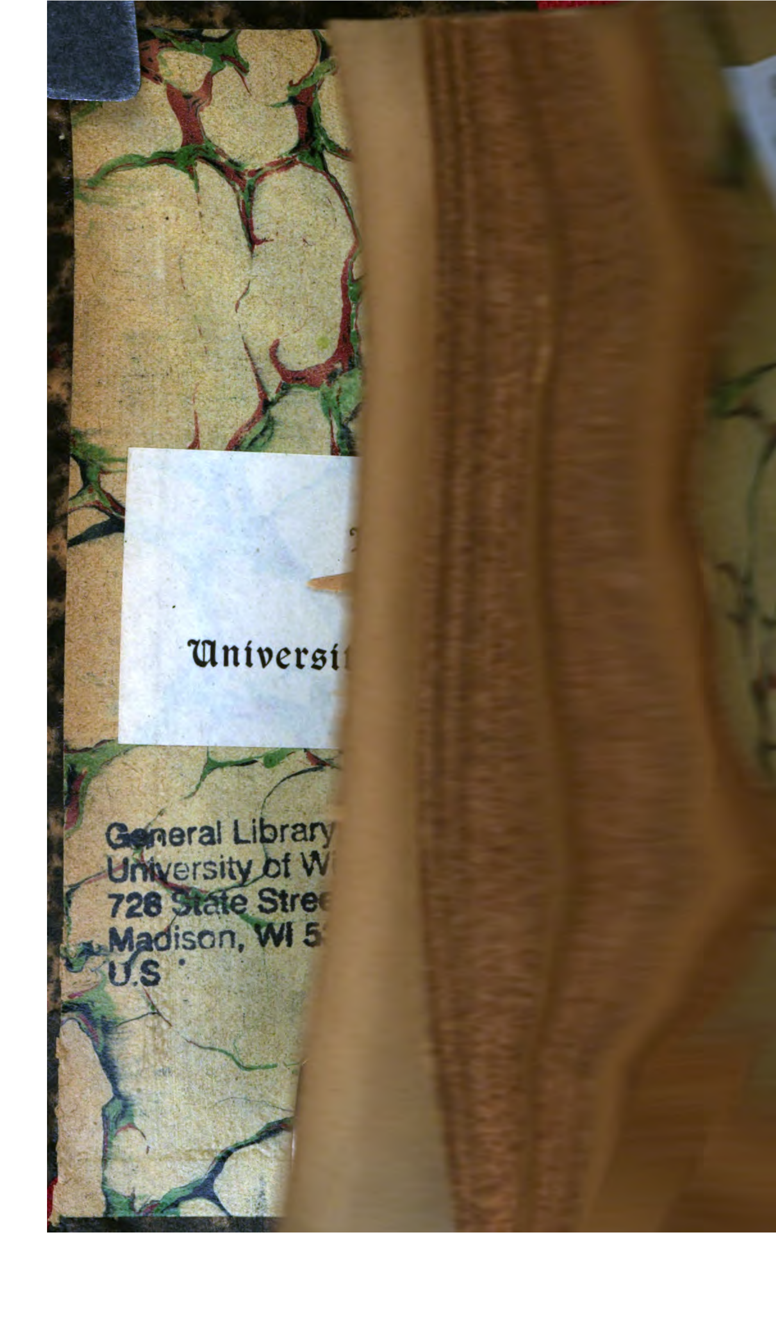
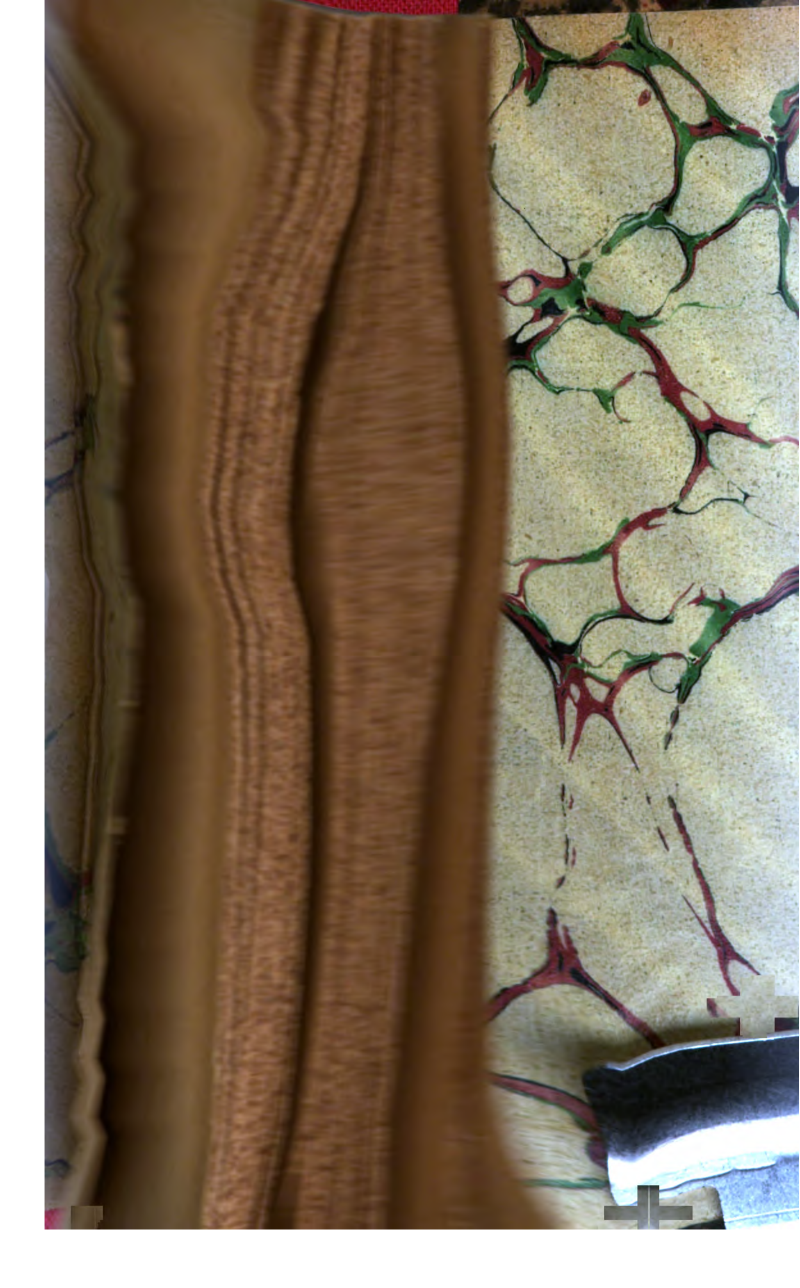
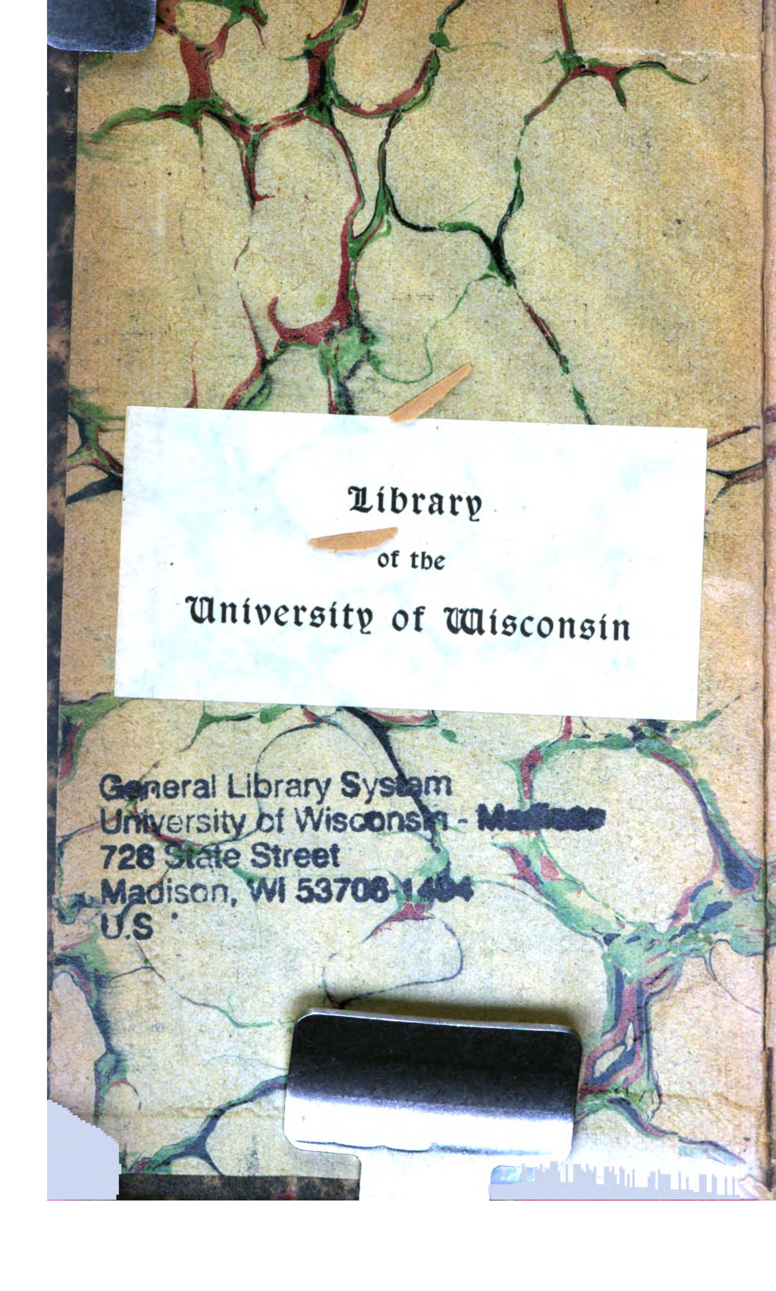
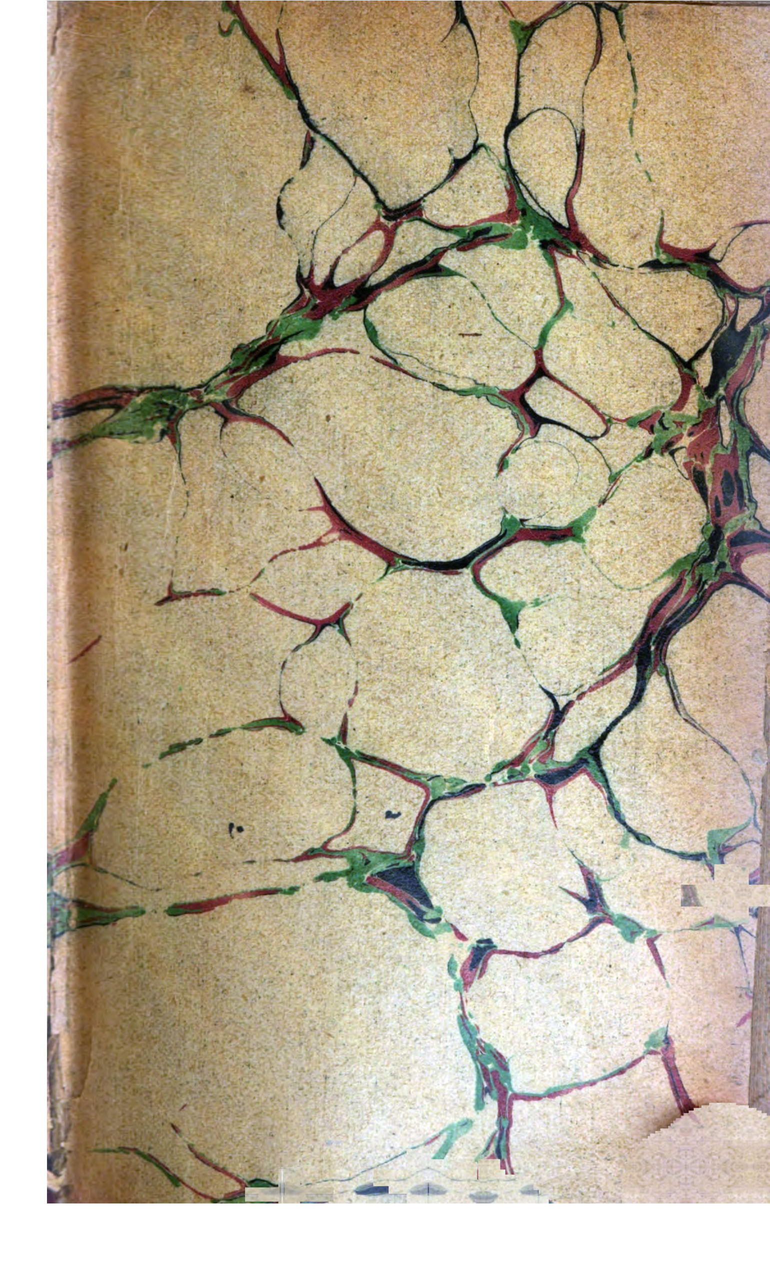



Universi
General Library
University of W
728 State Stree
Madison, WI 5
U.S







PSY

LA

PSYCHOLOGIE DES ÉLUS

Imprimatur

Cameraci, die 4 Julii 1900

J.-B. CARLIER

v. g.

Imprimatur

Parisiis, die 26 Julii 1900.

E. THOMAS

v. g.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en Septembre 1900.

PSYCHOLOGIE SURNATURELLE

LA PSYCHOLOGIE DES ÉLUS

PAR

L'ABBÉ J.-A. CHOLLET
DOCTEUR EN THÉOLOGIE
PROFESSEUR AUX FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE





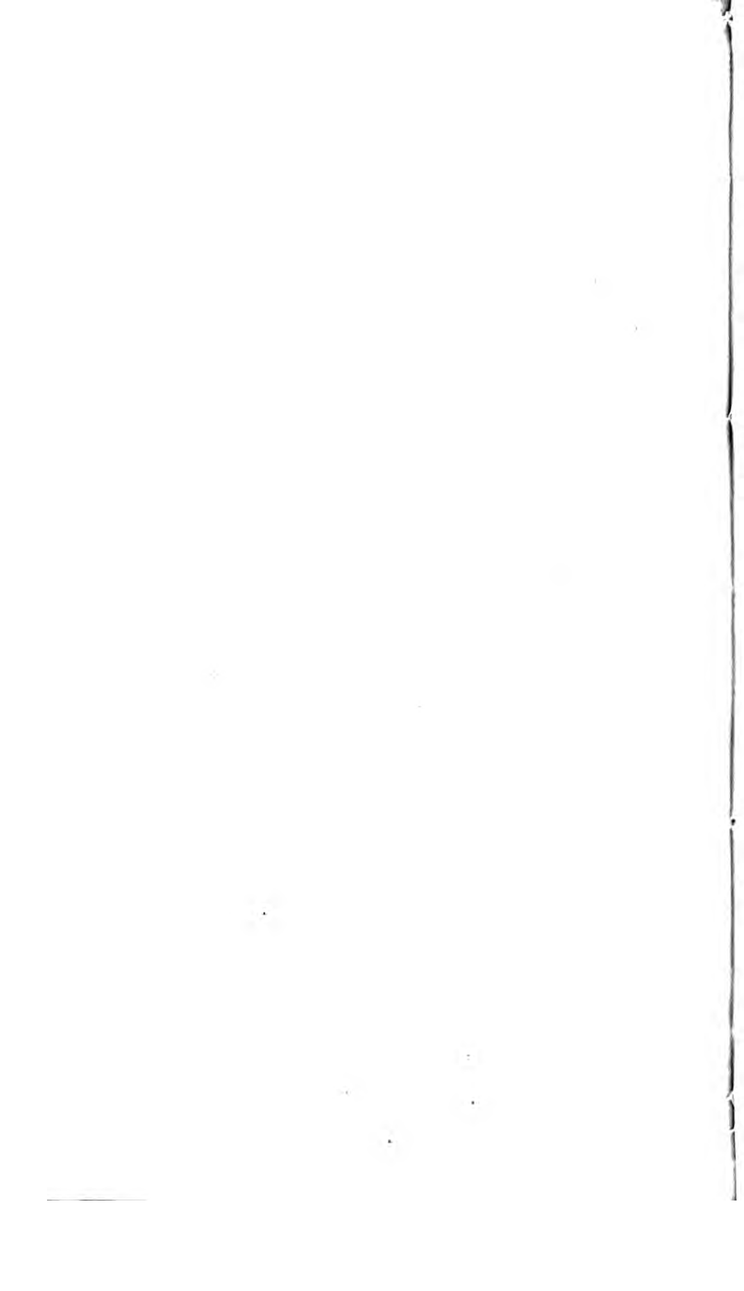
PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR WILLIEZ

ÉVÊQUE D'ARRAS

Hommage de respectueuse vénération
et de religieux dévouement.



AVANT-PROPOS

LA PSYCHOLOGIE DES ÉLUS

SOMMAIRE DE L'AVANT-PROPOS

La psychologie contemporaine est envahissante ; elle méconnaît le passé ; elle néglige l'étude du surnaturel, Nécessité d'une psychologie surnaturelle. Elle existe. Impossibilité d'une part, de comprendre le surnaturel, de diriger les âmes, sans connaissances psychologiques, et, d'autre part, de pénétrer tout l'objet des sciences psychologiques, sans y mêler la notion du surnaturel. Il y a aussi une psychologie de l'au-delà : La *Psychologie des élus*. Sources rationnelles et théologiques où elle s'alimente. Saint Thomas d'Aquin. Un programme de psychologie surnaturelle.



AVANT-PROPOS

La psychologie est à l'ordre du jour ; elle retient l'attention des philosophes, elle envahit même la philosophie au point de l'absorber. Pour beaucoup, celui-là seul est philosophe qui est psychologue, et il n'y a d'autre philosophie que celle qui s'adonne à l'étude, que dis-je? à la dissection de l'âme, de ses activités, de ses puissances.

Assurément rien n'est plus louable que d'examiner les rouages de notre vie psychologique, rien n'est plus utile pour la conduite des autres et pour les progrès personnels de chacun : il sera toujours vrai que nul ne peut mener ses facultés sur les routes du bien, du beau, comme de la vérité, s'il n'a auparavant étudié le mécanisme de ces mêmes facultés. Ajoutons qu'après Dieu, il n'y a pas d'objet de méditation philosophique supérieur à l'âme humaine ; c'est même l'objet le plus abordable avant Dieu et le plus près de nous ; c'est aussi celui qui nous révèle le mieux l'existence et la nature de l'infini.

Et cependant cette incontestable valeur de la

psychologie ne justifie pas son envahissement et ne lui permet pas, à la manière de certaines plantes grimpantes, d'étendre ses rameaux sur l'ensemble du champ philosophique, d'y enlacer, d'y étouffer toute autre production, d'y régner en unique propriétaire et maîtresse.

A cette prétention d'accaparement, la psychologie en joint une autre : celle d'être née d'hier, de tout devoir aux méthodes actuelles, d'avoir été ignorée pendant de longs siècles.

*Les anciens, affirme-t-on, n'avaient pas de psychologie, les scolastiques ont à peine soupçonné cette science, la vraie psychologie, la saine, la savante, date de ce siècle, du siècle précédent tout au plus. Il a fallu pour lui permettre d'exister, l'adieu dit à l'*a priori, *l'usage rationnel et continu des méthodes expérimentales.*

Nous sommes loin de contester l'immense utilité de l'observation et de l'expérimentation scientifique en psychologie, nous reconnaissons volontiers que ce siècle a apporté de fort précieuses contributions à la connaissance de l'âme : certaines régions du moi *humain ont été explorées avec sagesse et reconnues avec profit. Mais ne soyons pas exclusifs.*

Les travaux de ce siècle n'enlèvent rien aux mérites des âges qui l'ont précédé. La scolastique, en particulier, pour avoir ignoré les instruments scientifiques créés depuis elle, a cependant largement usé de la méthode expérimentale. Tout n'est pas a priori *chez elle ; au demeurant, son* a priori *est sage et fondé en raison. Enfin, qui*

aura lu avec attention les œuvres, non pas seulement de ses philosophes, mais surtout de ses théologiens ascétiques, découvrira chez eux des données psychologiques nombreuses, exactes, et tout un trésor d'observations oubliées depuis, et que la psychologie actuelle, en les découvrant de nouveau, croit à tort avoir été toujours ignorées.

Empiètement sur le reste du terrain philosophique, méconnaissance du passé : à ces deux défauts de la psychologie contemporaine, ajoutons-en un troisième, c'est-à-dire un naturalisme exagéré.

Certes, la psychologie doit être inspirée surtout par les données de la raison et de l'expérience naturelle. En philosophie pure, elle doit même puiser exclusivement à ces sources. Alors, c'est l'homme qu'il s'agit d'étudier, son âme qu'on scrute dans les différentes pièces que sa nature comporte, dans les diverses formes de son activité native.

Mais n'y a-t-il pas lieu, à la psychologie naturelle qui décrit les facultés de l'homme, d'ajouter la psychologie surnaturelle qui étudie et analyse les résultats psychiques de la présence du surnaturel dans l'âme?

On s'est appliqué, avec des efforts louables, à sonder minutieusement toutes les maladies de l'intelligence ou de la volonté, on en a énuméré toutes les formes, on a parcouru toutes les étapes de la déchéance intellectuelle et morale pour en noter les défaillances et les anomalies. Pourquoi, à côté de cette étude, n'en ferait-on pas une autre sur le fonctionnement nouveau de l'esprit et de la

liberté quand une fois la force surnaturelle de la grâce a envahi l'âme?

La grâce est un don essentiellement immatériel et qui appartient à l'ordre de l'être intellectuel. Les vertus sont des forces ajoutées à l'intelligence et à la volonté. Les grâces actuelles sont des secours accordés aux connaissances de l'âme ou aux décisions du libre arbitre. Le surnaturel est donc un élément psychique. C'est un élément nouveau apporté à la vie intellectuelle.

Quand une fois il est entré dans l'âme, il se mêle à sa vie, pénètre ses facultés. anime ses actes, et il devient impossible de faire la psychologie de l'âme chrétienne sans y mêler la connaissance du surnaturel comme il est indispensable d'éclairer le surnaturel à la lumière des notions psychologiques.

Le surnaturel fait comprendre la psychologie du chrétien, la psychologie aide à définir le surnaturel. Ces deux choses deviennent intimement unies et la science de leur union est la psychologie surnaturelle.

L'homme n'est plus abandonné à lui-même. Dieu l'a destiné à la vie chrétienne, il y entre dès son baptême. Sous l'onde régénératrice, la foi et les autres vertus chrétiennes viennent habiter l'âme, ennoblir l'intelligence, le cœur et la volonté. Tant qu'elle ne se sera pas souillée par le péché, l'âme est sous l'influence des vertus; quand elle les aura perdues par un acte de prévarication, les grâces actuelles ne disparaîtront pas, elles seront toujours là assaillant la volonté pécheresse, la sollicitant, la poussant, l'envahis-

sant de leur présence, l'inondant d'un flot pressant et sauveur.

Il n'y a pas d'homme au monde qui ne soit appelé à la vie surnaturelle ; il n'y en a probablement pas un seul dont la psychologie ne renferme en fait quelque élément surnaturel.

Il faut donc une psychologie surnaturelle.

Nous serions injustes si nous ne reconnaissions qu'elle existe depuis longtemps dans la théologie catholique. Des saints, comme saint Thomas, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, saint François de Sales, des écrivains comme Godinez, Lopez, Vallgornera n'ont parlé avec tant d'autorité du surnaturel, de la vie de la grâce, des vertus chrétiennes, des moyens de développer cette vie et ces vertus en nous, que parce qu'ils étaient des psychologues achevés. A chaque pas on rencontre dans leurs œuvres des analyses très sagaces et très fines des opérations de la conscience psychologique.

Bien des livres de piété écrits et plus ou moins goûtés de nos jours, sont médiocres surtout par défaut de cette saine et solide psychologie qui fait la valeur des ouvrages ascétiques d'antan. A la direction des âmes il faut de la psychologie comme à l'étude de la psychologie il faut la connaissance du surnaturel.

Il y a une psychologie surnaturelle de l'au-delà comme il y en a une ici-bas.

Dans l'autre vie, l'âme est encore et surtout dans l'atmosphère et sous l'influence du surnaturel.

L'âme de l'élu en vit : toutes ses opérations sont psychiques, toutes se font sous l'impulsion ou l'attrait de la lumière de gloire.

L'âme retenue en purgatoire en vit aussi, car si elle n'est pas encore admise à l'acte supérieur de l'intuition, elle est tout entière pour l'avenir dans l'attente, dans l'espoir de cet acte, comme dans la liquidation d'un passé qu'elle ne considère et n'apprécie plus que dans la mesure où le surnaturel y est entré.

Enfin on ne comprendrait pas l'âme du damné, si on ne faisait entrer le surnaturel en ligne de compte dans l'analyse de ses états de conscience, de ses passions, de ses haines.

Le volume que nous publions aujourd'hui traite de la Psychologie des élus. *En l'écrivant nous avons obéi à la tendance philosophique qui préconise les études et les méthodes psychologiques sans avoir cependant voulu ne voir en toutes choses que le côté psychologique. Nous avons aussi désiré montrer par l'exemple que la psychologie ne date pas d'hier et qu'elle avait de véritables richesses quelques siècles avant le nôtre. Enfin nous avons étudié le fonctionnement surnaturel de l'âme, son état dans la lumière de gloire, le mode de ses opérations dans le face à face avec Dieu.*

Ce traité essaie d'esquisser la situation dans laquelle se trouve l'âme humaine, dès que, par la mort, elle a été séparée du corps, privée des ressources que lui offrait l'activité organique, et

abandonnée aux seules forces de l'intelligence et de la volonté. Comment alors peut-on arriver à savoir encore quelque chose ? que sait-on ? que voit-on ? aime-t-on encore ? que peut-on ? Autant de questions intéressantes et qu'il y a utilité à résoudre.

Chaque année nous perdons quelque parent, quelque ami, quelque personne de notre entourage. Nous nous demandons, à leur sujet, ce qu'ils sont devenus, s'ils nous suivent, s'ils ont encore de nous des souvenirs ou une réelle vision. Nous entendent-ils et pouvons-nous leur parler ?

Pouvons-nous leur demander d'intervenir en notre faveur, d'agir pour notre bien ou notre défense, d'intercéder pour notre bien-être temporel ou notre salut spirituel ?

Ou bien tout rapport entre le ciel et la terre est-il impossible ? Sommes-nous aussi cachés aux élus qu'ils le sont à nos yeux ? Ne leur apparaissons-nous pas plus qu'ils ne nous apparaissent ?

Nous avons essayé de porter quelque lumière sur tous ces problèmes.

On nous dira peut-être que c'est là une tentative bien prétentieuse, que nous ne pouvons savoir ce qui se passe au-delà de la tombe, que nous n'y sommes pas allé voir, que nous sommes réduit à des hypothèses où l'imagination a plus de place que la raison.

Nous répondrons que le ciel ne nous est pas si méconnu qu'on le prétend et que les indices ne manquent pas pour déterminer l'état de l'âme en paradis.

D'abord il est certain que l'étude de l'esprit humain permet de déduire par raisonnement ou par comparaison quelques conclusions sur la nature de Dieu. Nous pouvons, appuyés sur l'observation de l'âme, affirmer avec certitude l'existence du créateur, et soupçonner quelques-unes des merveilles de sa perfection infinie. Une théodicée assez riche et pleine d'aperçus très suggestifs peut être appuyée sur la simple science de l'âme humaine ici-bas?

Si donc je puis tirer de mon âme un nombre respectable de connaissances certaines, relatives à Dieu, pourquoi ne pourrais-je pas en l'interrogeant apprendre quelque chose des destinées éternelles de cette même âme?

Il y a en elle des opérations organiques réservées à la seule période de coexistence avec le corps. Je puis et je dois supprimer ces activités dans la vie de l'âme séparée.

D'autres opérations apparaissent comme essentiellement immatérielles, mais comme tributaires dans une certaine mesure des facultés organiques, n'aurai-je pas le droit de dire qu'elles persistent, mais qu'elles évoluent d'une façon différente? Ne pourrai-je même pas tenter de déterminer le mode nouveau de leur fonctionnement?

A ces conjectures, à ces certitudes philosophiques on peut ajouter les affirmations du dogme ou de la théologie.

La révélation est loin d'être muette sur l'au-delà. Elle est très nette sur plus d'un point de la nature divine, de la vie des élus, de leurs connais-

sances, de leurs affections, de leurs énergies. Elle nous parle des Anges, et nous éclaire sur ces êtres intermédiaires entre Dieu et l'âme de l'homme.

La théologie a développé les formules sobres en paroles mais pleines et substantielles de la foi. Sous la direction et la sauvegarde de l'Église, elle a approfondi, élargi, précisé bien des notions. Écriture sainte et tradition, dogme et théologie, s'unissent pour nous instruire sur l'autre vie.

Nous avions donc des sources et d'excellentes où puiser ce que nous nous proposions de dire de la psychologie des élus. La source principale par son abondance, sa précision, sa sécurité a été l'œuvre théologique de l'Ange de l'École. Sous la direction de saint Thomas, nous avons interprété ce que disent la foi et la science théologique, de l'état de l'âme en paradis, nous avons par comparaison adapté à cette âme ce qui nous était révélé de la vie angélique.

Parmi les écrits du Docteur angélique nous avons lu surtout, longuement médité et cherché à traduire la question quatre-vingt-neuvième de la première partie de la « Somme Théologique : » De cognitione animæ separatæ. *Nous avons complété la doctrine de ces pages par celle des endroits indiqués en tête de chacun des articles de la même question. Enfin nous avons trouvé grand secours dans la* Summa philosophiæ e D. Thomæ Aquinatis doctrina *de Alamannus, qui, dans la quatrième partie, a neuf questions*

(qq. XXXVI — XLIV) : de spiritualibus et corporeis rebus per comparationem ad invicem, de anima rationali separata, de statu animæ separatæ, de loco animæ separatæ, de motu locali animæ separatæ respectu sui, de motu animæ separatæ circa corpora, de cognitione animæ separatæ, de locutione animarum separatarum, de anima separata considerata per ordinem ad corpus (*Paris, édit. Lethielleux, 1891, t. III, sect. V*).

Avec un tel guide, nous étions à l'abri de toute imagination et de toute témérité. Puissions-nous toujours avoir bien saisi et clairement exprimé la pensée du saint Docteur.

Comme son titre l'indique, ce volume ne parle que des élus. Nous nous sommes abstenu de toute excursion sur les autres terrains de la psychologie surnaturelle. Si Dieu nous prête vie et si le public nous donne faveur, peut-être continuerons-nous notre travail par d'autres études sur la psychologie des Anges, sur la psychologie du Christ, sur celle du Purgatoire, des Limbes ou de l'Enfer.

A cette psychologie de l'au-delà, pourra se joindre la psychologie de l'en-deçà : psychologie ascétique, déterminant la part de l'homme et la part de la grâce dans les actes surnaturels, indiquant tous les facteurs de la vie psychique surnaturelle, suivant leur travail, établissant leur coordination et leur subordination réciproque ; psychologie mystique montrant le travail de Dieu dans l'âme, les procédés de cette action divine, les phases de la sensibilité, de la connaissance

intellectuelle surtout et de la volonté dans les états mystiques.

N'est-ce pas pour les directeurs d'âmes une science indispensable que celle qui fixe la nature de la présence de la grâce dans les puissances de l'homme, qui détermine l'action exercée par la grâce sur chacune des facultés, la réaction de celles-ci sous l'influence surnaturelle, le mode spécial de vie créé par les vertus chrétiennes ? N'est-il pas aussi fort utile de savoir quel genre d'action Dieu exerce sur les facultés dans ses opérations mystiques, quelle passivité ces facultés doivent présenter à la main de Dieu qui les excite et qui les meut ? On ne conduit bien que ce que l'on connaît parfaitement.

Nous espérons donc que cet ouvrage et ceux qui pourront le suivre recevront bon accueil et apporteront un modeste appoint à la science du surnaturel et à l'art du gouvernement des consciences.



CHAPITRE PREMIER

NOUVELLES CONDITIONS DE L'ÊTRE

SOMMAIRE DU CHAPITRE PREMIER

I. Les destinées de nos chers morts nous intéressent vivement. — II. Nous savons ce que devient le corps : une poussière contenant un germe de résurrection. — III. Et l'âme où va-t-elle ? Ayons confiance, au ciel, elle vit d'une vie immatérielle, elle est comme les Anges ; elle vit d'une vie surnaturelle, elle est comme Dieu. — IV. *Comme les Anges*. Création des Anges. Leur perfection, leur chute, vides faits par leur défection dans les rangs angéliques. — V. Pour combler ces lacunes, l'homme est là. Les deux sociétés, l'angélique et l'humaine se complètent mutuellement. — VI. L'âme qui arrive au ciel prend rang parmi les Anges. — VII. Elle est plus que confondue avec eux, elle leur ressemble. Substance immatérielle et immortelle comme eux, elle leur est cependant inférieure dans une certaine mesure. — VIII. *Comme Dieu*. Sur la terre nous participons à la vie divine, par le surnaturel. Mais la grâce n'est qu'une aurore et qu'un germe dont la gloire est au ciel le plein épanouissement. En arrivant au ciel, l'âme reçoit un accroissement de lumière pour pouvoir contempler Dieu. — IX. Puis elle contemple et cette contemplation l'unit à Dieu pour l'éternité. Ne pleurons pas nos morts.



LA

Psychologie des Élus

CHAPITRE PREMIER

NOUVELLES CONDITIONS DE L'ÊTRE

I. — Les destinées de nos chers morts nous intéressent vivement. Où sont-ils ? Que sont-ils devenus ? Sont-ils heureux ? Que font-ils ? Surtout, nous voient-ils, nous entendent-ils ? Autant de questions qui se pressent pleines d'angoisses dans notre esprit et l'étreignent par la recherche d'une solution certaine et consolante.

II. — Certes, nous ne savons que trop ce qu'est devenue leur dépouille corporelle. Nous les avons vus ou bien frappés subitement par un coup brutal qui les assassinait en pleine vie

et les étendait inertes là devant nous, comme la foudre couche les chênes en pleine frondaison ; ou bien envahis lentement par la maladie qui les empoisonnait graduellement, tarissait la sève dont ils vivaient, énervait leurs muscles, éteignait un par un les foyers d'énergie et d'action, jusqu'à ce qu'un dernier râle eût sonné l'exode de leur âme. Cette dépouille que nous ne pouvions croire désertée par la pensée et par l'amour, nous l'avons gardée chez elle, chez nous, le plus longtemps possible ; puis, après un long et dernier regard, nous l'avons quittée au moment où la bière allait la recevoir. Au matin, on est venu la chercher ; elle est partie pour l'Eglise, où cette mère qui nous possède encore au delà de la tombe, a récité sur elle des prières d'une efficacité éternelle. Enfin, ce fut la conduite au cimetière, un suprême hommage des parents et des amis, une nouvelle bénédiction du prêtre, un entassement de terre tombant d'abord avec un bruit sourd, puis en silence sur le cercueil et dans la tombe. Désormais le corps du chrétien sorti de la poussière est retourné à la poussière, il s'est fondu avec la terre qui l'enveloppe de toutes parts ; mais ses parcelles, consacrées par les sacrements et par les bénédictions saintes, portent un sceau ineffaçable. Si elles n'ont plus de nom dans aucune langue humaine, elles en ont un glorieux dans la langue divine. Un jour, les Anges les appelleront et à la voix angélique, elles se sépareront des éléments profanes du sol, elles reprendront leur place dans l'organisme hu-

main, elles seront de nouveau envahies par le flux et la chaleur de la vie. Ce corps que nous avons déposé là, ne fait qu'y dormir, et il est bien juste de venir prier sur la tombe où il repose, il y a en lui des germes de résurrection et de vie éternelle.

III. — Le corps n'est pas tout, et le mystère de ses tranformations n'est pas le seul mystère qu'enveloppe le trépas. Pendant qu'il descend dans le sein de la terre, l'âme qui a brisé ses entraves s'en est allée sa route. Quelle est donc cette route ? Où mène-t-elle ? L'âme que nous aimions et que nous aimons encore de toutes les fibres de notre cœur, la mort l'a-t-elle introduite au séjour de la lumière et de la paix ? L'a-t-elle au contraire jetée en la région maudite sans cesse foudroyée par les éclats de la justice et de la vengeance divine ? Question troublante et que la foi et la confiance en Dieu peuvent seules résoudre ou du moins faire peser avec calme. Oui, ayons confiance, Dieu ne damne pas une âme qui, sanctifiée par le baptême, marquée du sceau de ses sacrements pieusement reçus, s'en est allée, sans souillure, préparée ou surprise, après une vie toute de fidélité au devoir, d'honneur intègre et de foi religieuse. Loin de la damner, il l'appelle à lui, il lui donne une place en son royaume. Il l'initie à une vie nouvelle, à une existence transformée, à une activité d'un nouveau genre, il lui donne une mission. Demandons-nous, à la lumière de la philosophie rationnelle et de la théologie

chrétienne, quel est le mode de cette existence, de cette activité, de cette mission inaugurées au ciel par ceux que nous avons perdus. Peut-être recueillerons-nous, dans cette étude, des rayons consolateurs, peut-être ces échappées sur la vie paradisiaque mettront-elles sur nos blessures le baume qui guérit et quelque chose du charme de l'au-delà céleste.

L'âme chrétienne vit, au ciel, d'une double vie : d'une vie immatérielle, dépouillée des entraves du corps, et presque semblable de tous points à celle des Anges ; et en même temps d'une vie surnaturelle où la grâce s'épanouit en la gloire éternelle, en un acte bienheureux d'intuition de Dieu, en une vue de connaissance semblable à la connaissance divine. Etre comme les Anges, être comme Dieu, vivre à la manière des Anges, vivre à la manière de Dieu ; c'est l'expression de l'état auquel sont élevés au ciel nos chers et regrettés défunts.

IV. — Comme les Anges, d'abord. Pour bien comprendre à quelle sublimité d'être sont transmuées les âmes sauvées, jetons un coup d'œil rapide sur l'histoire des Anges, sur les grandeurs de leur création, sur le désastre des mauvais anges et sur les conséquences qui en résultent pour nous.

Dieu, dont les coups d'essai sont des coups de maître, commença par créer les Anges, natures spirituelles, d'une perfection indicible et d'un éclat incomparable. Non content de leur avoir donné toutes les qualités naturelles de

l'esprit, de la liberté et du cœur, il les avait encore enrichis de tous les dons de la grâce. Le surnaturel avait débordé sur eux à flots pressés jaillis de l'amour divin. Et comme la gloire éternelle, pour être plus glorieuse, doit se mériter et sert de prix à notre vertu, Dieu, avant de les fixer définitivement dans la contemplation et dans la jouissance de son infinie bonté, avait soumis les Anges à une épreuve. Un acte d'humilité et d'adoration leur était demandé ; ceux qui auraient reconnu leur propre dépendance et la suprématie de Dieu, devaient, pour ce cri de vérité et de soumission, recevoir immédiatement en récompense le Paradis.

Les Anges étaient innombrables, car Dieu est riche, il crée avec magnificence, et la nature angélique était trop merveilleuse pour qu'il n'en prodiguât pas les représentants. Des légions d'esprits s'inclinèrent et vinrent peupler le ciel. D'autres légions, enivrées par l'orgueil de Lucifer, se redressèrent : vaincues, elles devinrent la proie des flammes infernales.

Leur défection avait fait, dans les rangs demeurés fidèles, des vides immenses, plaies béantes par lesquelles s'en était allée une part de la vie angélique, taches sombres dont la présence au milieu du rayonnement des milices célestes affligeait le regard de Dieu.

V. — Pour combler ces lacunes, pour y apporter de nouveaux foyers étincelants, l'homme est là.

Le Créateur lui a donné à lui aussi une âme

immortelle et spirituelle. Celle-ci est d'essence inférieure à la nature angélique. Mais elle est douée d'une force active et progressive qui peut la faire monter par degrés vers la lumière. En outre, comme les Anges, elle a reçu les dons surnaturels : grâce habituelle, vertus, dons du Saint-Esprit, grâces actuelles concourent à l'envi pour faire gravir à l'homme l'échelle de la sainteté et le hausser au niveau des esprits célestes.

« L'homme donc qui peut croître en son intelligence et en sa volonté, qui peut agrandir le vase où Dieu verse la grâce, croître par l'augmentation des mérites dans l'ordre surnaturel et par les habitudes de la vie et de la grâce, l'homme peut monter dans cet ordre aux divers degrés que la chute des anges a laissés vacants dans la hiérarchie de la gloire [1] et, bien que d'une nature inférieure, il a pour s'élever la puissance d'une activité successive et qui progresse [2].

1. « Non enim permittit Deus aliquos cadere, quin alios erigat... In locum angelorum cadentium substituti sunt homines » (*Summa theol.* 1 p. q. 23, a. 6, ad 1um) — « Quod angelicæ societati ruina illa diabolica minuerat supplebitur. Hoc enim promissum est resurgentibus sanctis, quod erunt æquales Angelis Dei. Ita superna Jerusalem, mater nostra, Civitas Dei, nulla civium suorum numerositate fraudabitur. » Saint Augustin, *Enchiridion*, c. 29.

2. « Angelus, qui est superior ordine naturæ quam homo, consecutus est beatitudinem ex ordine divinæ sapientiæ uno motu operationis meritoriæ... ; homines autem consequuntur ipsam multis motibus operationum, qui merita dicuntur. Homines mereri possunt tantam gloriam,

» En même temps, la nature de l'homme est susceptible de nombre. Elle se multipliera autant qu'il entre dans les desseins de Dieu [1] et une seule nature humaine suffira à suppléer une multitude de formes angéliques déchues [2]. »

Nous voilà donc, par le fait, enrôlés dans la milice angélique. La race humaine et la race des Anges, élevées toutes les deux à la vie divine, dans les hauteurs du surnaturel, ne forment plus qu'un immense et bienheureux royaume dont Jésus-Christ est le réparateur et le roi. La société des Anges est complétée par celle des hommes ; la société des hommes où le péché fait aussi des brèches nombreuses et lamentables, complétée par celle des Anges, comme au soir de la bataille, deux régiments, qui ont mêlé leur sang tout le jour dans des charges victorieuses, confondent aussi leurs rangs pour ne faire plus qu'une colonne couverte d'une double gloire et remplie d'un double amour pour la patrie.

VI. — C'est quand elle arrive au ciel, que l'âme humaine pénètre dans les rangs angé-

ut Angelis æquentur secundum singulos angelorum gradus. » (*Summa theol.* 2 p. q. 5, a. 7 ; cf. 1 p. q. 108, a. 8.) — « Homo secundum suam naturam non statim natus est ultimam perfectionem adipisci, sicut angelus ; et ideo homini longior via data est ad merendum beatitudinem quam angelo. » (*Ibid.* 1 p. q. 62. a. 5, ad 1um).

1. « Fecitque ex uno omne genus hominum inhabitare super universam faciem terræ. » (Act. XVII, 26.)

2. Dom Gréa, *de l'Eglise et de sa divine constitution*, Paris, 1885, p. 4.

liques. Les Anges, ses frères, viennent avec allégresse au-devant d'elle. Ils l'introduisent dans leurs phalanges ; elle devient semblable à eux et la cordialité qui unit tous les membres de la cité céleste fait oublier les distances et les inégalités naturelles, dans la communion à une même sainteté et à une même récompense.

Idée bien consolante ! Quand on perd quelque petit enfant, les larmes se sèchent à la pensée qu'il s'est envolé comme un Ange vers les cieux ; l'Eglise refuse de prendre le deuil, ses cloches font entendre les mêmes volées joyeuses qu'au jour du baptême de cet enfant, et c'est la messe des Anges qui est célébrée sur un cercueil autour duquel le noir est remplacé par les couleurs du ciel et de l'innocence. Eh bien ! si ces petits enfants sont des Anges en paradis, les âmes des adultes, quand elles ont complétement lavé leurs souillures dans le bain de feu du Purgatoire, sont devenues elles aussi comme de petits enfants. Notre Seigneur, en effet, n'a-t-il pas dit que pour entrer en Paradis il faut leur ressembler ? Ces âmes donc sont pareillement des Anges. Epouse chrétienne qui pleurez votre époux mort après une vie d'honneur, de fidélité à votre affection, de foi chrétienne, consolez-vous ; s'il vous a quittée, les Anges l'ont recueilli, il est devenu l'un d'eux. Dépouillé du corps sous lequel il vous apparaissait, là-haut, esprit pur, intelligence et volonté lumineuse et ardente, il vit de la vie des Anges. Fille pieuse, qui regrettez une mère tendre-

ment aimée, ne la pleurez pas, on ne pleure pas à la naissance des Anges.

VII. — Nos morts ne sont pas seulement confondus avec les Anges par la nécessité de remplir parmi ceux-ci les vides causés par la défection de Lucifer, ils leur sont encore assimilés par la nature de leur âme et par la nouvelle condition où celle-ci est placée.

Que sont, en effet, les Anges ? Des esprits purs, des substances immatérielles, indépendantes de tout corps, douées d'une énergie intellectuelle et libre : vouloir et savoir sont les deux pôles entre lesquels s'exerce toute leur activité ; l'intelligence et la volonté sont les deux puissances par lesquelles s'épanouit leur être et leur vie.

Or, l'âme qui est appelée au bonheur céleste, qu'est-elle autre chose qu'un esprit, une substance immatérielle et immortelle ? Sans doute, il reste en elle quelques traces de son contact, de son union avec la matière ; mais cette matière l'a quittée ; avec elle se sont évanouies les facultés organiques, celles qui entretenaient la vie du corps, celles qui alimentaient la vie sensible. Désormais l'âme existe sans le corps, elle vit sans lui, il ne lui reste que deux facultés, l'intelligence qui connaît, la volonté qui décide et qui aime. N'y a-t-il pas là une parenté bien étroite avec les Anges ? Et ne pourrait-on pas dire que si les Anges sont des esprits supérieurs, l'esprit humain au ciel est un ange inférieur ?

Inférieur, certes, il l'est. La nécessité où il a

été de passer par le corps, pour naître et pour être humain, la dépendance dans laquelle il a vécu par rapport à la matière corporelle, le sceau indélébile que cette existence commune avec une substance inférieure a gravé sur lui, sa destinée qui veut qu'un jour il reprenne son corps ressuscité, une certaine impuissance de connaître aussi clairement que les intelligences angéliques, tout cela place l'esprit humain, même séparé du corps, à une assez grande distance au-dessous des Anges.

Et pourtant cette distance paraîtra bien diminuée si l'on songe que, d'après une doctrine théologique fort probable, il y a d'un Ange à un autre Ange différence spécifique et pour ainsi dire de race. Chaque Ange constitue une espèce et diffère d'un autre Ange comme la rose diffère de la violette, comme l'aigle diffère de la colombe.

Dès lors, la diversité de races qui existe entre les Anges et l'âme humaine paraît un obstacle moins grand à les comparer.

Ajoutons à cela que si l'âme de l'homme n'est pas définitivement affranchie et doit un jour être réunie à son corps, saint Paul nous affirme que ce corps ressuscitera non plus dans sa corruption, dans son ignominie, dans son infirmité et son animalité primitives, mais dans l'incorruption, la force, la gloire et la spiritualité [1]. C'est une matière spiritualisée, trans-

1. « Sic et resurrectio mortuorum. Seminatur in corruptione, surget in incorruptione. Seminatur in ignobi-

figurée comme le corps du Christ au Thabor, que nous revêtirons. Son agilité, son éclat, loin de contrarier la vie tout immatérielle de notre âme, la seconderont et ainsi nous pourrons être pendant toute l'éternité mêlés et comparés aux esprits angéliques.

VIII. — Là-haut, nos morts sont donc bien comme les Anges, plus que cela, ils y sont comme Dieu lui-même.

Déjà sur la terre, nous participons à la vie de Dieu. La grâce et tous les dons surnaturels qui la constituent ou l'accompagnent appartiennent à un ordre supérieur. Aucune créature, si haute et si parfaite qu'on l'imagine, ne saurait atteindre les sublimités de la grâce ; aucune ne peut en être pétrie ni la revendiquer comme élément ou propriété de sa nature. Pour rencontrer la sphère de la grâce, il faut dépasser le monde ou réel ou même possible des créatures, il faut aller jusqu'à Dieu lui-même.

La vie surnaturelle est une communion à la vie divine, communion aussi finie et aussi lointaine que l'on voudra, mais communion réelle et privilégiée. Les vertus qui s'y exercent sont appelées théologales, parce qu'elles ont Dieu pour objet, qu'on y croit Dieu, qu'on y espère Dieu, qu'on y aime Dieu ; et encore aussi parce qu'elles procèdent intérieu-

litate, surget in gloria. Seminatur in infirmitate, surget in virtute. Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale. » I Cor. xv, 42-44.

rement d'énergies participées directement de Dieu lui-même. Aussi la Sainte Ecriture ne craint-elle pas d'appeler du nom même de Dieux [1] les hommes appelés à la vie surnaturelle.

Mais, la grâce dont nous jouissons ici-bas n'est qu'une semence, les vertus qu'elle nous apporte ne sont qu'une aurore, le chrétien sur la terre n'est qu'un germe de Dieu ; il faut le sol du Paradis pour que ce germe s'épanouisse en un arbre vigoureux et puissant, il faut le grand jour de l'éternité pour transformer cette aurore et en faire rayonner les clartés, il faut le dépouillement et la crise de la mort pour donner l'âge parfait et l'abondance de la sève à ce germe de Dieu. Dès qu'elle entre au ciel, l'âme se dépouille des enveloppes, des langes de son enfance, *evacuavi quæ erant parvuli* [2], la grâce dont elle était comblée ici-bas fait place à un principe de vie autrement parfait ; la lumière de gloire lui est substituée. Par la grâce, nous étions rendus capables de croire Dieu, de l'espérer, de l'aimer ; par la lumière de gloire, nous devenons aptes à voir Dieu, à le posséder.

L'éclat de la divinité est tellement radieux, qu'aucun œil créé, qu'aucune intelligence, même celle des chérubins ou des séraphins, ne sauraient le supporter. Ils en seraient aveuglés, s'ils étaient livrés à leurs propres forces. Le hibou n'affronte pas le soleil. La créature a

1. « Ego dixi : Dii estis. » Ps. LXXXI, 6 ; Joan X. 34.
2. I Cor. XIII, 11.

moins de vue que le hibou et Dieu est plus brillant que le soleil. Il faut donc qu'une force ultra naturelle, jaillie du cœur même de Dieu, vienne renforcer notre regard, lui donner une valeur, une capacité, une acuité dont Dieu seul est naturellement capable. Et par là, nous devenons déjà comme Dieu.

IX. — Une fois fortifiés dans notre faculté de voir et de connaître, le contact entre notre intelligence et Dieu s'établit, et c'est ici encore que se réalise un mystère nouveau de divinisation. Quand ici-bas je regarde un objet, quand je repose ma vue sur une fleur aux couleurs ravissantes, quand j'en respire le parfum ou que j'en sens le velouté, il s'établit une communication entre cette fleur et mes yeux et mon odorat et mon toucher ; cependant la fleur n'envahit pas mes organes, elle ne les pénètre pas, elle ne les ébranle que par une vibration partie d'elle ; l'image qui se reflète en moi n'est pas la fleur, mais quelque chose qui lui ressemble, qui procède d'elle, sans être elle-même.

La vue que je posséderai de Dieu au ciel sera d'un ordre bien supérieur. Dieu n'ébranlera pas seulement mon intelligence par une vibration sortie de lui et qui lui ressemblerait d'une façon quelconque ; il pénétrera lui-même en moi, il sera au sein de mon intelligence l'image qui le reproduit, la parole qui le chante, la chaleur qui le communique, l'élan qui l'aime et l'embrasse. Mettons au soleil un cristal, une perle de l'eau la plus pure. Immé-

diatement nous les voyons étinceler de mille feux ; la lumière les envahit, se fond avec leur substance, les fait rayonner et rayonne en leur totalité. Approchons notre main d'un foyer ardent ; bientôt elle est pénétrée par la chaleur elle en est toute possédée, elle devient chaude et foyer de chaleur elle-même. Simples comparaisons bien éloignées de l'éternelle réalité, mais qui du moins nous font soupçonner quelque chose du mystère de la fusion des âmes avec Dieu. Dieu est le soleil qui pénètre le cristal de notre esprit de ses rayons infinis, il est le foyer qui envahit de sa chaleur nos facultés ravies. Et pendant toute l'éternité sa lumière étincellera et sa chaleur vibrera en nous.

Tel est le mystère qui, dès l'heure de leur entrée au ciel, s'est accompli en nos chers morts. Ils sont devenus des Anges, ils sont des Dieux. Leur âme est sortie de sa prison, pour reconquérir la liberté spirituelle des Anges ; elle s'est développée soudain et a communié à la bonté et à la félicité de Dieu. Une telle transformation, qui les perfectionne, les achève et les consomme dans l'épanouissement de leur être et de leur bonheur, nous a coûté cher. Elle nous les a ravis ; elle a fait saigner notre cœur, mais nous désespérerons-nous quand notre douleur a pour prix leur perfection et leur joie, quand notre deuil reçoit en eux une telle compensation ? Ne pleurons donc plus celui qui vient de nous être ravi, ce serait contredire à notre cœur, ce serait pleurer sur le berceau d'un Dieu, ce serait pleurer le bonheur d'une âme aimée.

CHAPITRE II

L'ÉMANCIPATION DE L'ESPRIT

SOMMAIRE DU CHAPITRE II

I. Avec la mort, les sens s'éteignent, les sensations disparaissent, la mémoire sensible et l'imagination périssent. — II. Mais périssent aussi les souffrances qui broient la chair, les émotions qui étreignent le cœur. Les nobles et immatériels élans qui aspirent sans douleur survivent seuls. — III. La disparition de la sensibilité n'engendre-t-elle pas celle de l'intelligence et de la volonté ? Liens qui unissent ici-bas les sens et l'esprit. — IV. Les sens sont indispensables à l'éclosion de la vie de l'esprit. Un homme qui naîtrait sans aucun des cinq sens ne verrait pas s'ouvrir son intelligence. — V. La mort qui supprime tous les sens ne supprime-t-elle donc pas la vie de l'esprit ? — VI. Non, parce que les sens extérieurs nécessaires à l'éclosion de l'intelligence ne sont pas indispensables à son développement. — VII. Encore moins à sa vie dans l'au-delà. Sur la terre l'intelligence était au cachot et avait besoin des sens pour l'informer des choses du dehors. — VIII. Après la mort, les murs de la prison tombés, elle peut voir par elle même. Les élus voient les événements de ce monde. Les chapitres suivants décriront les procédés de cette connaissance.



CHAPITRE II

L'ÉMANCIPATION DE L'ESPRIT

I. — Une des principales conséquences de leur nouvelle vie est, pour les morts, la privation de leurs sens. Avec leur corps, les sens se sont éteints. Leurs yeux ne nous verront plus et ne feront plus resplendir dans leur doux éclat la noblesse de leur âme, ni l'ardeur des sympathies dont ils nous enveloppaient. Leurs oreilles n'entendent plus : nous ne les verrons plus se prêter attentives à nos paroles et aux confidences de notre amitié : en vain nous leur avons parlé avant leur disparition dans la tombe, en vain encore maintenant nous répandons sur cette tombe les appels de notre tendresse, elles restent sourdes à notre voix. Cette bouche qui nous parlait avec tant de douceur et d'affection, sur les lèvres de laquelle nous avons si souvent cueilli la parole de cordialité ou le sourire de

bonté, elle s'est close pour les siècles ; refroidie enfin cette main dont la chaude étreinte nous plaisait.

Nos morts ne sentent plus ; toute cette vie organique qui s'épanouissait dans la vue, dans l'ouïe, le goût, le toucher ou l'odorat, a disparu. Ils ont dit adieu au chatoiement des couleurs, à l'harmonie des sons, au charme des saveurs ou des parfums, au moelleux des objets tièdes ou veloutés. Ils ont, du même coup, dit adieu à ces facultés organiques intérieures où les sensations s'assemblent et se conservent ; où nous les rapportons à un même objet autour duquel elles s'unissent et se complètent ; où enfin nous les faisons revivre pour jouir des harmonies anciennes, des panoramas disparus, des scènes trop tôt passées. Adieu, aussi, à cette imagination riche et féconde, qui à côté des souvenirs sensibles peuplait l'âme de spectacles variés et nouveaux où s'exerçait son activité, où se déployait son art créateur.

II. — Que de ruines entassées en un instant par les coups de la mort ! Quels lambeaux larges et vivants arrachés de la trame de la vie ! — Mais, en même temps, quel affranchissement. Le défunt ne voit plus, ne sent plus ; et donc il ne souffre plus. Sa mort a été aussi la mort de la souffrance et de la mort pour lui. La douleur qui l'assiégeait a renoncé définitivement à l'assaillir encore, ses traits se sont retirés. Plus de corps ; partant, plus de souffrances, plus de maladies. Quel soulagement

pour ces chers défunts, et quelle consolation pour nous qui avions tant de peine à les voir souffrir, à entendre leurs plaintes, à soupçonner les angoisses de leur silence de malades. Leur tête ne se penchera plus sous la pression des migraines lourdes, ni sous le poids de sa masse désertée par la pensée et par le vouloir ; leurs artères ne battront plus la charge sous l'afflux de la fièvre ; leur poitrine ne halètera plus écrasée par la fatigue ou la congestion ; ils ne se traîneront plus les jambes brisées, les reins moulus, lassés et languissants. Saint Jean, dans l'Apocalypse, nous en donne l'assurance par deux fois : Les élus, dit-il, « n'auront plus ni faim, ni soif ; ils ne sentiront plus les ardeurs du soleil ni de l'été... Dieu essuiera toutes leurs larmes [1] ». Et plus loin, il revient sur le soin qu'aura Dieu de tarir à jamais, chez les élus, la source des pleurs : « Dieu, affirme-t-il encore, essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et les pleurs, les cris, la douleur ne seront plus, parce que le premier état est passé [2]. »

Les émotions elles-mêmes ne broieront plus leur cœur d'une étreinte subite et poignante. Que de fois le sang a été figé dans leurs veines

1. « Non esurient, neque sitient amplius ; nec cadet super illos sol, neque ullus æstus... et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum. » Apoc. VII, 16, 17.

2. « Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculie eorum : et mors ultra non erit, nequs luctus, nequs clamor, neque dolor erit ultra quia prima abierunt. » Apoc. XXI, 4.

par l'impression d'une crainte soudaine ! Que de fois il a répandu une chaleur inaccoutumée et intense sur leur visage et sur tout leur être fouetté par l'indignation ! L'injustice les irritait, les nobles aspirations du vrai et du bien se traduisaient dans les frémissements de leur chair et dans le tumulte de leurs nerfs.

Au ciel, leur âme possède toujours les mêmes élans. Plus que jamais elle a soif de justice et de lumière. Mais ses désirs, sa passion pour tout ce qui est grand, n'ébranlent plus un corps qu'elle a quitté et n'y produisent plus ces tortures physiques qui font tant souffrir les organisations délicates et les natures sensibles.

Le corps, en se détachant de l'âme, a certes ravi nos chers défunts à notre vue et à nos embrassements, il les a privés de tous les avantages de la vie sensible, mais du même coup, il les a affranchis, il a brisé la double chaîne de douleur et d'émotion, par laquelle il asservissait parfois d'une façon si cruelle.

Ne les plaignons donc pas trop et sachons voir, dans le désastre de leur enveloppe mortelle, une source de liberté et de jouissance pour leur âme.

III. — Mais, peut-être, que cette extinction de toute vie sensible produit chez les morts de plus grands ravages que ceux qui viennent d'être décrits. Ce foyer en disparaissant n'a-t-il pas éteint d'autres foyers, comme la mort des soleils plonge dans la nuit les mondes qu'ils éclairaient et réchauffaient jusque-là ?

En effet, si nous étudions la nature humaine, nous y découvrons bien vite un lien étroit et essentiel entre les connaissances acquises par les sens extérieurs et la science possédée par l'esprit.

Les sens apparaissent comme les canaux qui alimentent le réservoir de l'intelligence. A l'origine, celle-ci est vide ; on n'y aperçoit ni principes, ni idées, ni raisonnements, parce que les sens encore endormis n'y ont déversé aucune de leurs images. La volonté suit l'intelligence ; on ne veut pas l'inconnu, on n'aime pas ce qu'on ignore. Sans les facultés sensibles, donc, pas d'intelligence, sans intelligence pas de volonté.

Que les sens s'éveillent, qu'ils observent quelques faits, se mettent en contact avec quelque réalité extérieure, aussitôt ils se tournent vers l'esprit, lui communiquent leurs impressions, le renseignent ; et celui-ci, qui auparavant était un réservoir vide, ou une cellule enténébrée, immédiatement sous l'action des sens, s'emplit de connaissances et de lumières.

Il est alors éveillé lui-même et non content d'être passif, de se borner aux renseignements qu'il a reçus des sens, il les élabore, les compare, les généralise, les clarifie : il les fait vivre et grandir comme la cuve où les germes de fermentation, une fois déposés, travaillent et pullulent, tranforment les matériaux et créent des composés nouveaux.

IV. — Les sens sont donc indispensables à

la vie de l'esprit. Saint Thomas d'Aquin affirme, et l'expérience est d'accord avec lui, que les aveugles de naissance n'ont pas la science des couleurs. Parlez-leur du blanc, du rouge ou du bleu ; décrivez-leur l'étendard de la France, les charmes d'un ciel azuré ou d'une mer d'émeraude ; détaillez-leur la gamme chromatique des couleurs étalées à la lisière d'un bois par l'automne ; ils ne vous comprendront pas. Ils sauront qu'il existe des phénomènes hors de leur portée : mais de ces phénomènes ils ne saisiront ni le caractère ni la nature. Il leur manque la science de la lumière et de ses transformations indéfinies à travers le cristal des substances corporelles. Or, à ces aveugles-nés, refusez aussi le sens de l'ouïe : faites-en des sourds-muets dès le berceau. Ils ignoreront toujours la science des sons, ils seront aussi étrangers à l'harmonie musicale qu'à l'harmonie lumineuse : sons et couleurs seront choses inconnues pour eux. Poussez encore plus loin les suppressions de leur vie sensible : refusez-leur l'odorat et le goût, donnez-leur même un épiderme tellement rudimentaire et grossier qu'il soit incapable de sentir et privé du toucher. Voilà donc les cinq sens de ces hommes supprimés dès leur entrée dans la vie. Ils ont une âme intellectuelle, mais les cinq ouvertures par lesquelles la lumière devait l'inonder sont hermétiquement closes. Qu'arrivera-t-il ? Que cette âme, faite pour connaître, ne connaîtra rien. Que cette intelligence créée pour voir ne verra rien, que cette volonté construite pour

vouloir et aimer sera sans amour et sans décision. Un miracle seul pourrait éveiller l'esprit de ces hommes aveugles de tous les sens.

La suppression des sens amène donc la suppression de toute fonction intellectuelle, de toute action libre, de toute affection volontaire. C'est la nuit, la nuit noire et désespérante.

V. — S'il en est ainsi, que devons-nous penser de l'intelligence et de la volonté de nos défunts. Ne sont-ils pas pires que des aveugles, puisqu'ils ne sont pas seulement privés de la vue, mais encore dépouillés de leurs yeux même malades, même impuissants ? Les autres organes de la vie sensible leur ont été pareillement enlevés. La mort a supprimé tous les canaux par lesquels les connaissances et les affections affluaient jusqu'à leur âme intellectuelle, elle a éteint tous les flambeaux destinés à éclairer leur esprit. Est-ce donc la nuit éternelle et profonde pour eux aussi ? Est-ce l'impossibilité de penser et de vouloir, et une sorte de paralysie de l'intelligence et de la volonté ? Faudra-t-il croire qu'ils ont une intelligence et ne connaissent plus, une volonté et ne veulent point, semblables en leur âme à ces idoles d'argent ou d'or dont parle le Psalmiste, qui ont une bouche et ne parlent point, des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, des narines et ne perçoivent point les parfums, des mains et ne touchent rien, des pieds et ne marchent point, enfin un gorge sans voix [1] ? Doute ter-

1. « Os habent, et non loquentur, oculos habent et non

rible et plein de désespérance, si la foi et la raison ne permettaient pas de le secouer.

VI. — Sans doute, tant qu'elle est unie au corps, l'âme, que les sens ne renseignent pas, reste dans les ténèbres noires et ne voit rien, ne sait rien. Mais une fois instruite par les sens, une fois éveillée et livrée au travail de la pensée, elle peut perdre les sens et ne pas perdre son activité. Il n'y a que l'aveugle de naissance qui n'a point la science des couleurs et l'idée de la lumière. Ceux qui perdent la vue après en avoir joui gardent bien vivant et bien vibrant en eux le souvenir des rayons disparus ; les charmes d'une atmosphère transparente, les jeux de la lumière à travers le cristal de la rosée ou le prisme de la pluie, l'éclat des plantes fleuries, tout cela reste et vit en lui. L'homme peut perdre tous ses sens : une fois qu'il a pris contact avec le monde extérieur, avec la voûte azurée piquée d'étoiles ou embrasée par le soleil, avec les ondulations lumineuses ou sonores, tièdes ou parfumées des millions d'êtres qui l'entourent, ces spectacles ne le quittent plus et se dérouleront éternellement sur le théâtre intérieur de sa pensée.

La perte du corps et, avec lui, de tous les sens informateurs qu'il avait procurés à l'âme

videbunt ; aures habent et non audient ; nares habent et non odorabunt. Manus habent et non palpabunt, pedes habent et non ambulabunt ; non clamabunt in gutture suo. » Ps. CXIII, 5-7.

n'arrête donc pas en celle-ci le travail de l'esprit, n'y déchire pas la trame du souvenir ou de l'affection.

VII. — Cette vérité paraît d'autant plus évidente que les yeux et les autres sens n'instruisent l'esprit qu'après l'avoir auparavant emprisonné et mis dans l'impossibilité de se renseigner par lui-même. Il arrive tous les jours que la société s'empare de malfaiteurs, les enchaîne et, après les avoir jugés et condamnés, les jette au cachot. Au fond de leur geôle, ces malheureux ignorent les événements du dehors et s'ils n'ont pas affaire à quelque gardien complaisant ou à quelque nouveau venu qui leur dit les nouvelles de la veille ou du jour, ils sortiront de là, leur peine subie, dans l'ignorance complète de l'état actuel de leur pays. Pourquoi donc ont-ils eu besoin d'être renseignés par autrui, sinon parce que le cachot les mettait dans l'impossibilité de se renseigner par eux-mêmes ? Ouvrez-leur les portes de la prison, aussitôt ils sont par eux-mêmes en rapport avec les événements du jour et leurs acteurs, ils les voient se dérouler, s'informent directement et n'ont plus besoin d'intermédiaires compatissants.

En ce monde l'intelligence est en prison. Le corps est son cachot : il dresse entre elle et le monde un mur infranchissable et bien gardé. Depuis la naissance jusqu'à la mort, l'esprit est au fond de la geôle matérielle ; les étoiles accomplissent leur course autour de lui ; près de lui le monde étale ses continents et ses mers ; pa-

rallèlement au cours de son existence, l'histoire déroule sa trame si compliquée ; au-dessus de lui, les Anges vivent et chantent ; ni le bruit de la vie des choses ni les harmonies célestes n'arrivent jusqu'à lui. Les murs de sa prison se dressent trop hauts et trop épais. Mais Dieu n'est pas un bourreau, il a mis au service du prisonnier, cinq serviteurs empressés, cinq sens toujours en contact avec les choses et les faits du dehors, et toujours prêts à les raconter à l'esprit. Par eux, celui-ci connaît le monde et sa vie ; plus habile qu'eux, il déduit, de leurs témoignages, des données nouvelles, il découvre le lien qui soude les événements entre eux, surprend leurs lois, et, du fond de sa cellule de prisonnier, suit la marche des autres créatures.

VIII. — On le voit donc, les sens ne sont nécessaires à l'esprit que parce que le corps qui les lui fournit a commencé par l'emprisonner. Que les barrières tombent, que les murs du cachot s'écroulent ; que les yeux et les autres organes de connaissance sensible périssent sous les décombres, l'intelligence délivrée se trouve mise en face des objets qui lui étaient cachés jusque-là, elle peut les saisir d'une façon différente sans doute, mais supérieure et que nous essaierons d'expliquer plus loin. Désormais elle ne sentira plus les réalités au milieu desquelles elle a vécu jusque-là, mais elle les saura, et ne cessera pas de s'en entretenir et de les aimer.

N'en avons-nous pas une garantie dans ces paroles du Christ : « Je vous dis de même qu'il

y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence »[1] ?

Les événements de ce monde n'échappent donc pas aux élus. Ils savent quels sont les pécheurs, ils savent quels sont les justes, ils connaissent la persévérance de ceux-ci et la conversion de ceux-là. Ils font plus que savoir, ils ont conservé leurs sympathies pour nous. Ils se réjouissent de notre fidélité, ils exultent de nos retours, et, grâce à ces jets de lumière, à ces courants de sympathie qui vont de nous aux élus pour les éclairer et les réjouir, nous collaborons à leur bonheur, nous travaillons à leur couronne et aux accroissements de leur félicité.

« Les élus qui sont dans le ciel, conclut Mgr Méric après avoir rapporté les paroles du Christ que nous venons de citer, ne sont pas des étrangers aux grands événements religieux de la terre. Ils voient et ils connaissent le juste qui persévère et le pécheur qui se repent. Par un mystère que la raison ne comprend pas, leur joie ne cesse jamais d'être inaccessible à la tristesse, au chagrin, à la douleur, et néanmoins ils éprouvent un sentiment pénible quand un homme succombe, s'obstine au mal, perd son âme, et ils éprouvent un sentiment de joie quand le pécheur se relève[2]. »

1. « Dico vobis quod ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis qui non indigent pœnitentia. » Luc. xvi, 17.

2. *Les élus se reconnaîtront au ciel*, c. iv, § 2.

Nous allons, dans les chapitres suivants, tenter de décrire les différents procédés au moyen desquels l'âme séparée continue à connaître ceux qu'elle a quittés et à les suivre sur la route de cette vie.



CHAPITRE III

LA CONNAISSANCE CHEZ LES ÉLUS : SOUVENIRS

SOMMAIRE DU CHAPITRE III

I. La manière de connaître pour chaque esprit est proportionnée à sa nature. L'âme humaine ayant deux états différents a aussi deux manières très diverses de connaître. Unie au corps, elle est renseignée par les sens ; séparée du corps, elle voit sans le concours des sens — II. L'âme séparée puise ses connaissances à deux grandes sources : les souvenirs et les visions. Les souvenirs existent pour l'âme après la mort, car celle-ci n'oublie pas. Parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare. — III. Comment les âmes séparées revivent le passé. — IV. Appuyées sur le souvenir elles entrevoient le présent et le vivent avec nous. — V. Elles vivent de nous, nous vivons en elles. — VI. Influence des études et des préoccupations d'ici-bas sur les connaissances de l'au-delà. — VII. Témoignage de saint Paulin de Nole et de saint Bernard.



CHAPITRE III

LA CONNAISSANCE CHEZ LES ÉLUS : SOUVENIRS

I. — L'âme en allée de ce monde n'est donc pas nécessairement privée de tout savoir, et, nous le verrons, de toute affection. La ruine du corps et des sens n'entraîne pas fatalement celle de l'esprit. L'âme peut connaître encore et, en réalité, elle connaît.

Seulement elle connaît différemment. Les philosophes chrétiens ont toujours affirmé comme un principe, que la manière de connaître pour chaque esprit est proportionnée à sa nature. Dieu, qui a une nature infinie et infiniment parfaite, jouit en même temps d'une intelligence infinie et infiniment lumineuse. L'Ange, au-dessous de Dieu, est un esprit bien parfait encore, mais essentiellement fini. Ses connaissances ressembleront à sa nature : parfaites, elles porteront le cachet du

fini. Et parce que, parmi les Anges, il y a des différences constantes et toute une gradation merveilleuse de perfections et de pouvoirs, on y rencontrera la même inégalité de clairvoyance, la même gradation intellectuelle.

De ce principe, concluons aussitôt que l'âme humaine ayant deux états très différents, a aussi deux manières très diverses de connaître. Tantôt elle est unie au corps, vivant avec lui et en lui, liée à lui dans l'unité d'une même personne et d'une même substance. Dans cet état, le corps, par les organes sensibles, aura une part dans l'exercice de ses connaissances, comme il en a une dans le déroulement et dans le rayonnement de sa vie. L'intelligence sera renseignée par les organes de la sensation et déploiera ses vues concurremment avec celles de l'imagination ou des autres facultés sensibles.

Tantôt l'âme est séparée du corps, déliée, détachée de lui. Le corps, livré à lui-même, ne vit plus de la vie de l'âme ; il perd du même coup ses fonctions dans le mystère de la connaissance. L'âme connaît sans le corps et indépendamment de lui.

Quand, au matin, le soleil se lève là-bas à l'horizon, sa lumière inonde l'atmosphère et se dépose sur la surface des choses ; elle s'accroche aux branches des arbres, coule comme une fonte éthérée dans le feuillage, glisse sur le tronc, s'étale sur le niveau des mers, des étangs ou des fleuves, se noie dans la goutte de rosée, se glisse sous toutes les plantes, rampe sur le sol,

escalade les collines ou les maisons, enveloppe les animaux et les choses de ses reflets chauds et brillants. C'est une même lumière et cependant quelle variété de tons et de couleurs, là étincelante, ailleurs sourde et discrète. Chaque être s'unit diversement avec les rayons lumineux et, suivant sa nature, s'en revêt d'une robe aux teintes infiniment variées. La pivoine traduit la lumière en un rouge foncé et éclatant, la prairie en un tapis moelleux d'une verdure intense, le lac en un vert tendre, le ciel en un azur éblouissant, le visage de l'homme en une carnation pleine de vigueur et de grâce. Pareillement la lumière de la connaissance, partie du soleil de l'intelligence divine, est reflétée diversement par chaque esprit créé. Les variétés de la science angélique sont plus nombreuses que les variétés des couleurs quand arrive l'aurore ou que règne le plein jour. L'âme humaine resplendit à sa manière des feux de la connaissance, ayant un reflet sous le vêtement du corps et un autre reflet quand, dépouillée, elle apparaît au ciel dans la simplicité de sa nature.

C'est ce reflet que nous allons essayer de surprendre et de fixer dans ce chapitre. Ici, il ne s'agira que des choses connues par l'âme séparée, livrée à ses seules forces : nous dirons les foyers de lumière renfermés dans son sein et ceux qui projettent nécessairement et naturellement leurs rayons sur elle ; nous constaterons que, même sous cet unique aspect, l'âme de nos morts reste en communion avec nous

et nous suit ici-bas. Dans les chapitres suivants nous dirons les révélations d'un ordre plus élevé par lesquelles son regard sur nous est rendu plus lucide encore et plus pénétrant.

L'âme séparée puise ses connaissances à deux grandes sources : celle des souvenirs et celle des visions.

II. — Souvenirs d'abord. Pendant cette vie, l'intelligence n'est pas restée inactive, elle a appris une foule de choses : elle a connu un grand nombre de personnes, les unes amies, les autres indifférentes ; elle a assisté à quantité de faits. Les impressions se sont ainsi succédé, comme un flot pressé, à sa surface, lui apportant avec fidélité l'image des événements qui se déroulaient chaque jour. Avant d'aller au tombeau, ceux que nous avons perdus ont donc acquis des connaissances ; ils les ont même approfondies et multipliées par le travail, par une étude parfois longue et attentive. Ils ont vécu auprès de nous et nous ont fait vivre des moments délicieux d'intimité cordiale, de confidences et de confiance. Est-ce que la mort aurait effacé la trace de toutes ces choses, comme l'éponge efface ce qui est écrit sur le tableau ; ou bien comme un cyclone dévastateur aurait-elle, sur le sol de l'esprit, rasé l'édifice de toute science, et arraché la plante du souvenir ? En s'envolant au ciel, l'âme aurait-elle oublié ?

Non, l'âme n'oublie pas. Le livre de la Sagesse [1] nous montre les impies tourmentés

1. Sap. IV, 20.

après leur mort par le souvenir de leurs péchés. Or, la mémoire des élus ne saurait être plus infidèle que celle des damnés et si ceux-ci sont poursuivis par la représentation de leurs fautes, ceux-là doivent emporter avec eux l'image de leurs actes de vertu et de leur course ici-bas. Relisons encore la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare : « Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de byssus et, chaque jour, faisait une chère splendide. Et il y avait un mendiant du nom de Lazare qui gisait à la porte plein d'ulcères. Il désirait se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche et personne ne lui en donnait ; mais les chiens venaient et léchaient ses ulcères. Or, il arriva que le mendiant mourut et fut porté par les Anges dans le sein d'Abraham. Et le riche mourut aussi et fut enseveli dans l'enfer. Et levant les yeux lorsqu'il était dans les tourments, il vit de loin Abraham et Lazare dans son sein. Et il s'écria : Père Abraham, ayez pitié de moi et envoyez Lazare afin qu'il trempe dans l'eau l'extrémité de son doigt et qu'il rafraîchisse ma langue, car je suis torturé dans cette flamme. Et Abraham lui dit : Mon fils, souviens-toi que tu as reçu des biens pendant ta vie et Lazare pareillement des maux ; or, maintenant il est consolé et toi, tu es torturé. Et surtout, entre nous et vous un grand abîme a été affermi, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici à vous, ou de là-bas venir ici, ne pourraient le franchir. Et il dit : Père, je te

prie donc d'envoyer dans la maison de mon père, car j'ai cinq frères, afin qu'il leur atteste ces choses, de peur qu'ils ne viennent eux aussi dans ce lieu de tourments. Et Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les Prophètes qui les écoutent.

» Mais il dit : Non, père Abraham, mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence. Et Abraham lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, quand même quelqu'un des morts ressusciterait, ils ne le croiraient pas [1] ».

Ce récit tombé des lèvres mêmes du Sauveur est très expressif, Le mauvais riche se souvient parfaitement, Il se rappelle Lazare qu'il reconnaît dans le sein d'Abraham pour l'avoir connu autrefois à la porte de sa demeure. Il se rappelle l'action de l'eau et sait très bien qu'elle est efficace à tempérer ou à éteindre les ardeurs du feu. Il se rappelle les biens dont la fortune l'a comblé jadis pendant que Lazare était accablé de maux. Il se rappelle la maison de son père, les cinq frères qu'il y a laissés et pour lesquels sa sollicitude est toujours très vive. Il sait comment ils sont peu soucieux de l'éternité, et sa propre expérience le convainc qu'ils n'écouteront pas plus Moïse et les prophètes qu'ils ne les ont écoutés jusqu'à présent. Que manque-t-il à cette mémoire ? N'est-elle pas encore très vive et très exacte ?

III. — On se souvient au ciel autant et

1. Luc. xvi, 9-31

mieux qu'en purgatoire et qu'en enfer. L'âme y possède la même nature perfectionnée encore par le contact des Anges et de Dieu. Nos chers défunts se souviennent donc de nous. Ils ont toujours très présent le souvenir de notre personne, de nos rapports avec eux, des marques d'affection que nous leur avons témoignées ou qu'eux-mêmes nous ont prodiguées. Ils revivent les entretiens, les tête-à-tête, les cœur-à-cœur où les âmes se révèlent toutes et s'écoulent l'une dans l'autre, et pendant que sur leur tombe ou en face de leur portrait nous relisons pour la centième fois les feuillets du passé, eux-mêmes égrènent dans leur mémoire la série douce et triste des jours vécus auprès de nous. Leur pensée parcourt la même route où nous nous attardons et la nuit de la mort seule peut nous empêcher de les y apercevoir. Assis au même banquet du souvenir, ils s'y nourrissent des mêmes choses d'antan et y boivent un pareil breuvage de réminiscence.

IV. — Et non seulement avec nous ils font la revue du passé, mais encore appuyés sur l'expérience d'hier, ils entrevoient le présent et le vivent avec nous. Ils se rappellent nos habitudes, ils savent nos sentiments, notre tendresse pour eux, ils connaissent l'organisation de nos journées et tout cela, indépendamment d'une connaissance plus précise que nous analyserons, leur permet de conjecturer nos occupations actuelles. Quand l'un des nôtres part en voyage, bien qu'il soit absent, nous le sui-

vons cependant, nous parcourons avec lui les étapes de la route, nous le voyons arriver, nous assistons par la pensée à son repos ou à ses négociations, nous saluons avec joie l'heure de son départ, les stations du retour ; ou bien, nous-mêmes, nous mettons-nous en route, pendant que le train nous emporte, notre esprit demeure auprès de ceux qui restent ; il continue à s'entretenir d'eux et avec eux ; il les suit dans toutes les démarches, dans toutes les occupations de leur journée. Il en est ainsi de ceux qui ont fait le grand voyage du ciel ; de là-haut, ils s'intéressent à nous et devinent à chaque instant ce que nos habitudes de vie nous font faire. La connaissance qu'ils ont de notre cœur leur montre les larmes que leur trépas nous a arrachées, et leur clairvoyance leur fait entrevoir nos peines comme nos travaux.

V. — Par le souvenir et par les conjectures qu'il autorise, nos morts vivent donc auprès de nous, j'ajoute que nous-mêmes nous ne cessons de vivre en eux. C'est la mystérieuse influence de l'amitié, de transformer les âmes. Les auteurs s'étendent longuement sur les effets de l'amour qui transforme, et montrent comment l'âme, qui aime Dieu, se dépouille d'elle-même pour vivre la vie même de Dieu, penser ses pensées et vouloir ses volontés. L'antiquité disait que l'amitié s'établit entre pareils ou rend pareils, *amicitia pares invenit aut facit*. Rendre les amis pareils, c'est là le grand ré-

sultat de l'amitié. Ceux que nous avons aimés et qui nous ont payés de retour, se sont donc transformés en nous aimant. Ils sont devenus dans une certaine mesure, dans la mesure même de leur affection, pareils à nous. Ils ont pris nos manières de voir, de vouloir, de sentir, quelquefois jusqu'à notre démarche et à nos inflexions de voix. En même temps, nous-mêmes nous communiions à leurs pensées, à leurs aspirations ; nous allions à eux pendant qu'ils venaient à nous, nous devenions eux pendant qu'ils devenaient nous, et à nous reproduire ainsi mutuellement, nous marchions à une ressemblance chaque jour plus grande. Ils ont laissé leur empreinte sur notre âme, mais nous avons laissé la nôtre en eux. Ils sont partis, emportant ainsi une portion de nous. Elle vit en eux, ils la reconnaissent, ils l'aiment, comme nous aimons à retrouver dans notre esprit des idées qu'ils y ont semées, comme nous conservons avec piété dans notre cœur les affections qu'ils y ont créées, aimant ce qu'ils aimaient, estimant ce qu'ils estimaient, pour les continuer ainsi le plus fidèlement et le plus complètement possible en nous. Ils nous continuent donc de même en eux, gardant avec bonheur cette image de nous qu'ils se sont faite, ressuscitant, mais pour les épurer, les vestiges de notre action sur eux. Epouse chrétienne, qui, pendant les années de votre mariage, n'avez vécu que pour votre époux, et avez tant travaillé à verser en lui vos sentiments religieux et les convictions de

votre foi, consolez-vous. Vous étiez heureuse de le voir arriver petit à petit au terme que votre piété poursuivait ; vous le sentiez chaque jour plus rapproché de votre Dieu et du sien, plus ouvert aux pensées chrétiennes, plus vaincu par la grâce. Il devenait ainsi sans cesse plus semblable à vous-même et à ce travail votre âme s'élevait ; elle montait en même temps que la sienne, la précédant, lui montrant la route. La vivante empreinte, déposée par votre zèle en l'âme de votre mari, a fait la sainteté de sa mort, l'a conduit au ciel. Quel bonheur pour lui de la retrouver, d'en vivre ! Quelle joie pour lui de tenir sa félicité de vous-même. C'est ce qui est passé de vous en lui qui l'a sauvé. Soyez-en heureuse, et soyez-en consolée.

VI. — Ceci ne nous donne pas encore tout le bilan des vestiges de ce monde emportés dans l'au-delà par nos morts. Ici-bas, ils ont travaillé, ils se sont livrés les uns à l'étude, les autres aux affaires. Ils ont, par un effort incessant, enrichi leur intelligence de lumières nombreuses ; ils sont devenus peut-être consommés dans leur profession ou dans la science de leur choix. Rien de cela ne se dissipe à la mort. Les connaissances accumulées dans l'esprit y restent : là-haut elles s'éclairent d'un jour nouveau. Les révélations de l'éternité les mettent au point et donnent la mesure de leur importance et de leur valeur ; mais elles continuent à meubler l'esprit, et quand ces études

ont été inspirées par le souci de la famille, c'est encore celle-ci qu'elles font revivre.

Elles sont, de plus, d'un précieux secours, quand elles concernent les choses religieuses et le rapport des créatures à Dieu, car les Anges et Dieu, qui éclairent désormais l'intelligence béatifiée, y projettent des lumières d'autant plus vives qu'ils la trouvent mieux préparée par des connaissances préalables.

Développons donc en nous, dès cette vie, la doctrine chrétienne ; élargissons les horizons religieux de notre esprit, méditons, creusons autant qu'il est en nous les mystères de notre foi ; rien ne saurait mieux nous disposer à communier abondamment aux révélations célestes.

Nous avons fini l'inventaire des apports de cette vie dans les connaissances possédées au ciel par nos morts : nous y avons trouvé les sciences acquises par l'étude, les souvenirs du passé gravés par la vie de chaque jour, les conjectures sur le présent suggérées par l'expérience, l'empreinte laissée par l'amitié. Sous tous ces aspects, nous nous sommes retrouvés dans la pensée de ces chères âmes ; nous restons étroitement mêlés au flot de leur existence éternelle.

VII. — C'est l'enseignement de la philosophie chrétienne, c'était aussi la conviction des saints. Saint Paulin de Nole l'écrit à Ausone en un langage aussi élevé que gracieux : « Pendant tout l'espace de temps accordé aux mortels,

tant que je serai enfermé dans cette prison du corps, par quelque distance que nous soyons séparés, dans quelque monde, sous quelque soleil que je vive, je vous porterai au fond de mes entrailles, je vous verrai par le cœur, je vous embrasserai tendrement par l'âme : vous me serez présent partout. Et lorsque, affranchi de cette prison, je m'envolerai de la terre, en quelque région que le Père commun me place, là encore je vous porterai dans mon âme. La mort qui me séparera de mon corps ne me détachera pas de vous, car l'âme qui, en vertu de sa céleste origine, survit à notre corps, doit nécessairement conserver ses affections, ses sentiments comme sa vie. Elle doit vivre et se souvenir à jamais. Elle ne peut pas plus oublier que mourir [1]. »

Le grand abbé de Clairvaux, saint Bernard, exprime la même persuasion quand il se demande : « Est-ce que le séjour céleste endurcit les âmes qu'il reçoit ? Ou bien les prive-t-il de la mémoire ? ou bien les dépouille-t-il de la pitié ? » A ces questions, il s'empresse de répondre : « Non, mes frères, l'ampleur du ciel dilate les cœurs et ne les rétrécit pas... elle ne restreint pas les affections, mais elle les étend. Dans la lumière de Dieu, la mémoire est rassérénée et non obscurcie ; dans la lumière de Dieu, l'on apprend ce que l'on ignore, on ne désapprend pas ce que l'on sait [2]. »

1. *Poema XI.*
2. *In natali S. Victoris*, serm. II.

CHAPITRE IV

LA CONNAISSANCE CHEZ LES ÉLUS : IDÉES INFUSES

SOMMAIRE DU CHAPITRE IV

I. Aux souvenirs emportés de ce monde il faut joindre, dans l'âme des élus, les vues nouvelles que leur vaut le séjour en la société des esprits. — II. Histoire rapportée par saint Augustin. — III. De même qu'ici-bas l'œil est influencé par la lumière partie du soleil et par la coloration des objets, ainsi dans le ciel, l'âme séparée est éclairée par la lumière divine et par les natures angéliques. Mécanisme des idées infuses. — IV. De quoi Dieu et les Anges parlent-ils à l'âme séparée ? D'eux-mêmes d'abord. — V. L'âme ensuite se connaît par une vue de conscience très profonde. — VI. Elle connaît les autres âmes séparées. Paroles de saint François de Sales. — VII. Peut-elle faire porter son regard jusque sur la terre ? Oui, car il n'y a pas d'abîme infranchissable entre les créatures d'un même Dieu. — VIII. Le monde corporel révèle à l'intelligence le monde spirituel, à plus forte raison celui-ci révèlera-t-il celui-là. — IX. L'Ange gardien, le démon tentateur voient les choses de la terre, l'âme séparée doit les voir de même. — X. Elle voit d'une façon moins profonde et moins étendue les choses indifférentes, elle voit plus complètement ceux qui lui sont chers. — XI. Dernière raison tirée de la connaissance des saints canonisés, et que nous invoquons parce que nous avons la conviction qu'ils nous voient et nous entendent.



CHAPITRE IV

LA CONNAISSANCE CHEZ LES ÉLUS : IDÉES INFUSES

I. — Aux souvenirs emportés de ce monde, il faut joindre, dans l'âme des élus, les vues nouvelles que leur vaut le séjour en la société des esprits. L'œil de l'esprit n'a plus autour de lui, pour borner son regard, sorte de cataracte qui l'aveugle, la cangue du corps. Dépouillé, affranchi, il s'est ouvert sur de nouveaux horizons, sur un autre monde. Ce n'est plus la vibration lointaine et sourde de l'univers matériel qui lui arrive représentée par les sens et de laquelle il lui faut abstraire ses données générales et ses connaissances propres ; c'est l'irradiation immédiate, lumineuse, de la sphère des esprits purs avec laquelle il est désormais en contact. A l'avenir il verra d'autres choses, et celles qu'il a connues jusqu'ici, il les percevra différemment.

II. — Saint Augustin, pour faire comprendre à son ami Evode que l'âme peut voir sans le secours des sens, lui rapporte l'histoire suivante :

« Vous connaissez notre cher frère Gennade, ce célèbre médecin qui, après avoir exercé son art à Rome avec tant d'éclat, demeure présentement à Carthage ; vous savez que c'est un homme qui a beaucoup de religion, une charité et une bonté particulière pour les pauvres. Il avait cette ardente charité pour eux dès sa jeunesse, et néanmoins il doutait alors qu'il y eût une autre vie après celle-ci. Mais Dieu ne pouvait abandonner longtemps à l'erreur un homme dont le cœur était si tendre pour les malheureux et si appliqué aux œuvres de miséricorde.

» Une nuit donc il vit en songe un jeune homme d'une grande beauté qui lui dit : « Suivez-moi. » Gennade le suivit et arriva ainsi dans une ville où il ne fut pas plutôt entré, qu'il entendit à la droite une musique d'une douceur et d'une harmonie qui surpassaient tout ce qu'il avait jamais entendu. Comme il était en peine de savoir ce que c'était, le jeune homme qui le conduisait lui dit : « Ce sont les » cantiques des heureux habitants de la Jérusa- » lem céleste. »

» Enfin il s'éveilla.

» Le songe s'évanouit et il n'y attacha pas plus d'importance qu'on ne le fait ordinairement à un songe. La nuit suivante, ce même jeune homme lui apparut encore et lui de-

manda s'il le reconnaissait bien. — « Parfaite-
» ment, lui dit Gennade. — Mais où m'avez-vous
» vu, reprit le jeune homme. » — Gennade
qui avait encore présente à la mémoire cette
délicieuse harmonie qu'il avait entendue dans
le lieu où ce jeune homme l'avait conduit,
n'eut pas de peine à lui répondre. — « Mais ce
» que vous me marquez-là, lui dit le jeune
» homme, l'avez-vous vu en songe ou éveillé ? —
» En songe, reprit Gennade. — Il est vrai, dit le
» jeune homme, c'est en songe que vous l'avez
» vu, et ce qui se passe encore présentement, c'est
» en songe que vous le voyez ». — Gennade en
demeura d'accord. « Et où maintenant est votre
» corps ? reprit le jeune homme qui l'instrui-
» sait. — Dans mon lit, répondit Gennade. —
» Et savez-vous bien, ajouta le jeune homme,
» que vos yeux corporels sont présentement fer-
» més et sans action et que ce n'est point par leur
» secours que vous voyez ? — Je le sais, dit
» Gennade. — De quels yeux donc est-ce que
» vous me voyez ? reprit l'autre. » Et comme
Gennade hésitait à cette question, et ne voyait
pas bien ce qu'il avait à répondre, le jeune
homme lui fit comprendre pourquoi il lui fai-
sait toutes ces questions, en lui disant : « Vous
» reconnaissez donc, qu'encore que les yeux de
» votre corps soient fermés et sans action pen-
» dant que vous êtes au lit et que vous
» dormez, vous en avez d'autres par lesquels
» vous voyez et découvrez tout ce qui vous ap-
» paraît en ce moment ; de même quand vous
» serez mort, quoique vos yeux corporels ne

» puissent plus agir, vous demeurerez vivant,
» capable de voir et de sentir d'une autre ma-
» nière [1]. »

III. — Ici-bas, nos sens sont mis en branle par deux causes diverses. En haut, dans l'azur du ciel, le soleil répand sur toute la nature ses rayons embrasés; à son foyer les corps s'éclairent, s'échauffent et se révèlent ensuite à nos yeux et à notre toucher, par la coloration et par la température dont ils se sont ainsi imprégnés. Indépendamment de la lumière, ces corps ont encore des propriétés, résistance, saveur ou parfum, au moyen desquels ils se font aussi percevoir par nos sens.

Il y a donc une double irradiation, l'une venant du soleil, l'autre jaillie des corps, grâce à laquelle nous saisissons, nous palpons la nature matérielle et nous vivons en société avec elle.

Dans l'autre vie, se retrouve également une double irradiation qui enveloppe et pénètre l'âme de ses rayons et y apporte la vue des natures spirituelles. Il y a une première irradiation descendue de ce soleil immatériel, éternel, qui est Dieu ; l'éclat divin embrase le ciel de ses feux, fait étinceler le cristal des substances angéliques et illumine de ses clartés les intelligences humaines. L'autre irradiation est celle des esprits célestes eux-mêmes, qui ont leur éclat propre

1. Saint Augustin, ep. 159. Migne, t. 33, col. 699. — Traduit par Pioger, *La vie après la mort*, CXIII.

et en projettent les rayons sur l'âme des morts.

Cette âme sur un miroir sur lequel Dieu et les Anges font apparaître les objets de connaissance : elle est une étoffe où ils tissent la représentation du monde, comme l'aiguille fixe sur le canevas des feuillages ou des scènes animées. L'intelligence, qui jusque-là se tournait vers les sens, qui extrayait, par un procédé que les philosophes ont appelé l'abstraction, la matière de sa science ; l'intelligence, dis-je, se tourne maintenant vers Dieu et vers les esprits supérieurs et elle en reçoit ce que la philosophie désigne sous le nom d'idées infuses. C'est-à-dire que Dieu et les Anges déposent en elle des images toutes faites et toutes proportionnées dans lesquelles sont représentés et le Créateur et les créatures. Pour mieux dépeindre ce procédé, recourons à un exemple. L'imprimeur qui veut faire un livre, se munit de papier blanc, le met à la presse, y fait passer les caractères d'imprimerie : ceux-ci déposent sur le papier le texte qu'ils composent ; désormais le papier a reçu des pensées, tout un langage écrit. Seulement il est une chose morte et inintelligente, il ne vit pas, il ne sait pas, il ignore les idées fixées sur ses pages. Mais imaginez un papier vivant et intelligent, qui aurait conscience du travail opéré en lui, qui comprendrait les phrases écrites sur la blancheur de sa surface, vous aurez l'image de l'âme humaine sous l'action des Anges et de Dieu ; elle est comme un vélin dont certaines pages ont été écrites par les événements de la terre et en conservent les

souvenirs. Les autres pages sont virginales. Dieu et les Anges y inscrivent une partie de ce qu'ils savent ; ils le font dans un style mis à la portée de l'intelligence humaine et celle-ci, à mesure que les idées tombent en elle, les saisit, les comprend ; elle voit et elle vit de ces idées.

N'est-ce pas là une manière de savoir parfaite et certaine, où la lumière est grande, où l'erreur n'a point de place ?

IV. — Or, quelles sont les choses que Dieu, que les Anges écrivent en l'intelligence des morts ? Quelles sont les vérités qu'ils lui font entendre ? Ils lui parlent d'abord d'eux-mêmes, c'est-à-dire de l'Infini, du Créateur et de sa Providence ; des substances angéliques, de leur nature, de leur multiplicité, de leur hiérarchie merveilleuse. Mais laissons ces connaissances pour plus tard, nous les retrouverons quand nous conduirons l'âme à l'école des Anges et à l'école de Dieu.

V. — Un autre objet que l'intelligence séparée connaît désormais avec une évidence suprême, c'est elle-même. Sur la terre, unie au corps, noyée pour ainsi dire en sa matière qu'elle animait et vivifiait, l'âme de l'homme y avait pris un voile, une obscurité qui la rendait presque impénétrable au regard de son intelligence. Notre esprit a beau, ici-bas, se replier sur lui-même, scruter les mystères de notre nature et de notre personne, il se heurte

aux ténèbres les plus épaisses. Il sait ce qu'il fait, il ignore ce qu'il est ; il sait à quoi il pense et ce qu'il pense, mais le comment de sa pensée lui échappe le plus souvent et il est incalculable le nombre des erreurs répandues à travers les siècles sur l'âme et ses fonctions.

Arrivée au ciel, cette âme brille d'un nouvel éclat : le voile corporel qui la cachait à elle-même est déchiré : désormais, elle s'apparaît à elle-même sans ombres et sans reflets, elle se voit, elle se pénètre toute, comme le vélin vivant et intelligent commencerait à connaître sa substance, avant de saisir les caractères qu'on y aurait imprimés. Et c'est en se découvrant ainsi elle-même, en explorant tout son être que l'âme retrouve ses souvenirs et les revit d'une façon autrement claire, autrement précise qu'en ce monde ; qu'elle saisit l'empreinte laissée en elle par notre action et vit pour toujours de nous et avec nous.

VI. — L'âme des morts se connaît donc mieux qu'elle ne s'est jamais connue ici-bas. Elle connaît encore les autres âmes séparées qui partagent son sort en Paradis. On l'a dit : Au ciel on se reconnaît ; pensée consolante et que la tradition chrétienne nous a transmise fidèlement. « Oui, écrit en son style toujours si suave saint François de Sales, dans un sermon sur la Transfiguration pour le deuxième dimanche de carême, tous les bienheureux se connaissent les uns les autres, un chacun par leur nom, ainsi que nous le fait entendre l'Evan-

gile de ce jour. Pierre vit encore Moïse et Elie qu'il n'avait jamais vus, lesquels il connut fort bien, l'un ayant pris son corps ou bien un autre formé de l'air, et l'autre étant en son même corps, auquel il fut enlevé dans un chariot de feu. Vous voyez donc bien que nous nous reconnaîtrons tous les uns les autres, en la félicité éternelle, puisqu'en ce petit échantillon que Notre Seigneur en voulut montrer sur cette montagne à ses apôtres, il voulut qu'ils connussent Moïse et Elie qu'ils n'avaient jamais vus. Mais si cela est ainsi, quel contentement recevrons-nous en voyant ceux que nous aurons si chèrement aimés en cette vie ! Oui, même nous connaîtrons les nouveaux chrétiens qui se convertissent maintenant à notre sainte foi, aux Indes, au Japon et aux antipodes ; et les amités saintes, comme elles auront été commencées pour Dieu en cette vie, elles se continueront en l'autre éternellement. Nous aimerons des personnes particulières, mais ces amitiés particulières n'engendreront point de partialités, car toutes nos amitiés prendront leur source de la charité de Dieu, qui, les conduisant toutes, fera que nous aimerons un chacun des bienheureux de ce pur amour dont nous sommes aimés de sa divine bonté.

» O Dieu ! quelle consolation recevrons-nous en cette conversation céleste que nous aurons les uns avec les autres ! Là, nos bons Anges nous apporteront une consolation plus grande qu'il ne se peut dire ni penser, quand ils se feront connaître à nous et qu'ils nous représen-

teront si amoureusement le soin qu'ils ont eu de notre salut durant le cours de notre vie mortelle, nous ressouvenant des saintes inspirations qu'ils nous ont apportées, comme un lait sacré qu'ils allaient puiser dans le sein de la divine bonté pour nous attirer à la recherche de ces divines suavités, dont alors nous serons jouissants. Ne vous ressouvient-il pas, nous diront-ils, d'une telle inspiration que je vous apportai en tel temps, lisant un tel livre ou écoutant un tel sermon ou bien en regardant une telle image, inspiration qui vous incita à vous convertir à Notre Seigneur, et qui fut le sujet de votre prédestination ?

» Dieu ! nos cœurs ne se fondront-ils pas d'un contentement indicible ! »

VII. — L'âme séparée est-elle donc confinée au ciel ? Ne pourra-t-elle plus, autrement que par le souvenir, tourner son intelligence vers nous ? Lui est-il impossible désormais d'assister aux événements qui se passent en ce monde, en particulier aux faits qui se succèdent dans la vie de sa famille restée sur la terre ? Question pleine d'intérêt ! Car, si nous sommes satisfaits d'apprendre que nos morts nagent au ciel en pleine lumière et connaissent les Saints et les Anges, ainsi que leurs faits et gestes éternels, il il nous resterait toujours extrêmement triste de penser qu'il y a un abîme infranchissable même au regard entre le paradis et la terre, et que de là-haut les âmes ne peuvent rien apprendre, sinon par une révélation spé-

ciale et partant extraordinaire, des choses concernant leurs parents, leurs amis et tous ceux qui ont été mêlés à la trame de leur existence.

Consolons-nous ! Cet abîme infranchissable n'existe pas ! Dieu, qui est à la fois le créateur des esprits célestes et l'auteur du monde matériel, a voulu établir un ordre unique, une harmonie universelle entre toutes ses œuvres. Suivant le langage si touchant de saint François d'Assise, toutes les natures créées sont sœurs : la fleur épanouie au bord du torrent est la sœur des eaux qui se précipitent à ses pieds et de l'aigle qui plane au-dessus d'elle ; la lumière qui inonde l'atmosphère est la sœur de l'Ange ; la flamme qui réjouit le foyer est sœur de la volonté et du cœur. Un lien de fraternité universelle étreint dans une parenté divine depuis l'atome imperceptible de matière impondérable jusqu'à la simplicité de la nature angélique la plus parfaite. Or, si tous les êtres sont d'une même famille, il ne saurait y avoir entre eux de frontières absolues et qu'il serait impossible de franchir.

VIII. — Du reste, les faits eux-mêmes nous montrent qu'il y a compénétration du monde matériel et du monde spirituel, qu'il existe de l'un à l'autre un commerce réel et des transactions perpétuelles. La matière elle-même dénonce l'existence de l'esprit : ici-bas, en contact avec la série des espèces corporelles, nous savons nous élever jusqu'à la connaissance de l'âme, jusqu'à l'affirmation de Dieu. Les corps nous parlent des esprits, en un langage aussi

obscur, aussi incomplet que l'on voudra, mais ils nous en parlent. Appuyés sur leur témoignage, nous pénétrons du regard de la science dans la sphère spirituelle; à leur témoignage vient s'ajouter celui de la foi, qui nous révèle l'existence et la mission des Anges, et ainsi dès cette vie nous pouvons disserter sur l'autre monde, sur son organisation, sur ses membres et sur les liens qui les rattachent à nous. Comment dès lors ne pas admettre que les esprits puissent renseigner l'âme sur le monde corporel d'une façon beaucoup plus pertinente et certaine que celui-ci n'a pu le faire sur eux-mêmes. Ils sont natures plus parfaites, supérieures de tous points. Il serait vraiment bizarre le silence des esprits sur les corps alors que ceux-ci savent dénoncer l'existence et quelque peu la nature de ceux-là ?

IX. — Oui, les esprits angéliques et Dieu lui-même parlent à l'âme de ce qui se passe en ce monde, particulièrement ils l'entretiennent des siens.

N'en avons-nous pas pour garants l'enseignement de l'Eglise et la foi du peuple chrétien ? Quel est le fidèle qui ne croit à son Ange gardien, qui n'aime à le sentir près de lui, à s'abriter sous son aile, à se rassurer parce qu'il en est vu, à lui parler parce qu'il en est entendu ? Chacun de nous a auprès de soi un Ange qui le voit, qui le connaît, qui perçoit sa prière, assiste à toutes ses actions et enfin le protège. Or, nous savons que l'âme au ciel devient

comme un Ange, qu'elle est esprit dégagé de la matière comme lui, qu'elle prend ses manières de connaître, de vouloir et d'agir. A quel titre dès lors refuserions-nous à l'âme une présence à nos côtés, une vue que nous accordons à l'Ange ?

Peut-être dira-t-on que l'Ange a cette vue en vertu d'une disposition spéciale de la Providence qui l'ayant chargé de notre garde lui révèle la suite de nos pensées et de nos actes. Ce serait là un privilège tout particulier, qui concernerait l'ange gardien seul et qu'il faudrait écarter de l'âme. — Mais n'y a-t-il pas aussi près de nous un tentateur, qui avec une assiduité terrible, nous escorte, connaît notre vie pénètre et essaie de diriger nos desseins ? Et cependant celui-là est livré à ses propres forces ; il n'a ni lumières surnaturelles, ni révélations attachées à une mission spéciale. Il faut donc reconnaître que les Anges, quels qu'ils soient, bons ou mauvais, ont la vue des événements de ce monde, qu'ils y assistent, qu'ils y sont mêlés souvent et que l'âme des élus, qui partage leur façon de connaître, jouit des mêmes connaissances.

X. — Une restriction est ici nécessaire cependant.

Dans le monde des esprits, angéliques ou humains, il y a des degrés. Les Anges supérieurs ont une intelligence plus développée : ils voient d'une manière plus simple et plus profonde à la fois. D'un seul coup d'œil, ils pénètrent le fond

des êtres et embrassent de vastes horizons ; véritables aigles qui, plus proches de Dieu, voient de plus haut, saisissent d'immenses panoramas dont aucun détail ne leur échappe. A mesure que l'on descend la hiérarchie des Anges, on rencontre des intelligences moins lumineuses, au regard borné, aux affirmations moins nettes et plus chancelantes. L'âme humaine qui vient au-dessous des Anges les moins bien partagés, reçoit par conséquent une lumière inférieure. Les théologiens s'accordent à ne lui reconnaître, concernant le monde matériel, qu'une connaissance imparfaite et confuse, vouée à l'imprécision des généralités et au flou des détails. Les notions sur la terre et ses habitants manquent de clarté et n'apparaissent que dans une lumière vacillante. Mais encore elles existent ; mais, en outre, elles ne peuvent qu'être pour la plupart supérieures aux notions si courtes que l'expérience ou l'observation nous fournissent ici-bas, et vouées elles aussi à la confusion des généralités. Si mal qu'elle voie en l'autre vie, l'intelligence humaine voit donc mieux encore que sur la terre.

Et puis, la théologie observe surtout, et elle est ici particulièrement constante, que cette imperfection des connaissances de l'âme séparée concernant les faits ou natures corporelles et terrestres, n'affecte que les objets indifférents à l'âme, ceux avec lesquels elle n'a aucun lien spécial. Mais qu'il s'agisse d'êtres chers et auxquels l'affection ou l'étude nous ont fortement attachés, ou bien encore d'êtres que les liens

du sang ont unis à notre destinée, ou enfin de personnes auprès desquelles la Providence divine a résolu de nous confier une mission spéciale, sur ceux-là, la lumière d'outre-tombe projettera ses rayons très nets et nous renseignera spécialement. C'est la doctrine même de l'Ange de l'Ecole, l'incomparable Saint Thomas d'Aquin. Avec lui, admettons donc que nous ne sommes connus que d'une façon fort vague des âmes séparées qui nous sont indifférentes et auxquelles nous sommes indifférents; mais soyons persuadés que notre vie, que nos actes, que même les détails de notre existence sont perçus par ceux que nous avons aimés, par ceux que la mort a ravis à notre foyer et à notre étreinte, par ceux que Dieu nous a unis. Ils nous voient, nous vivons en leur présence aimée, sous leur regard plein de sollicitude.

XI. — Une dernière raison nous convaincra de cette douce vérité. Les saints canonisés nous voient, ils nous entendent, nous allons nous prosterner devant leurs statues, nous leur adressons notre requête, persuadés qu'ils connaissent notre prière, qu'ils voient, non des yeux du corps, mais des yeux de l'âme notre détresse et nos besoins. Un saint Antoine de Padoue, un saint François d'Assise, une sainte Anne, un saint Joseph nous connaissent, nous voient et nous entendent puisqu'ils nous exaucent. Par dessus tout, Marie n'ignore rien des émotions de notre âme, des élans de notre cœur, des défaillances de notre énergie, des

soupirs de notre impuissance ; elle nous enveloppe des délicatesses de sa tendresse et de sa prévoyance maternelle. Or, canonisés ou non, les élus participent à la même vie. S'ils ne jouissent pas de Dieu à un même degré, à coup sûr leur âme est dans la même condition d'existence, a les mêmes procédés de connaissance et de vouloir; ainsi tous les hommes ici-bas, à quelque niveau d'intelligence ou de vertu qu'ils se soient élevés, ont une nature semblable, une intelligence et des facultés capables des mêmes actes et soumises aux mêmes lois. Ce que saint Antoine, saint Joseph, saint François ou sainte Anne connaissent, tous les élus peuvent le connaître aussi : il n'y a pas une intelligence pour les saints canonisés et une pour ceux qui ne le sont pas, et l'Eglise, en déclarant bienheureux un de ses fils, n'ouvre pas à sa connaissance des horizons jusque-là fermés.

Si les saints m'entendent, mes morts bien-aimés m'entendent donc eux aussi, et ils me suivent avec une pareille clairvoyance sur la route de ma vie.



CHAPITRE V

LA CONNAISSANCE CHEZ LES ÉLUS : LE MAGISTÈRE ANGÉLIQUE

SOMMAIRE DU CHAPITRE V

I. L'âme des élus, non seulement se souvient et voit, mais encore est à l'école des Anges. — II. Les Anges sont des maîtres excellents, car 1° ils savent, étant des natures immatérielles. — III. Ils savent avec certitude et évidence. Ils ne sont pas, comme nous, jetés dans l'erreur par les apparences des choses qu'ils pénètrent dans leur fond ; — IV. Par la précipitation ; — V. Par les défaillances du raisonnement. — VI. Ils se connaissent, ils connaissent encore Dieu, les autres Anges et nous-mêmes. — VII. Il y a cependant en nous des secrets qu'ils ne percent pas. — VIII. Merveilleuse perfection du regard angélique. — IX. 2° Les Anges parlent. Toute créature a une voix, à plus forte raison les Anges. — X. Les Anges se parlent entre eux. Ils parlent aux âmes du ciel et aux hommes de la terre. Cascade de lumière et hiérarchie d'enseignement. — XI. L'enseignement des Anges est un chant. — XII. Conversation des âmes dans le ciel, avec les Anges gardiens.



CHAPITRE V

LA CONNAISSANCE CHEZ LES ÉLUS : LE MAGISTÈRE ANGÉLIQUE

I. — Nous avons vu que l'âme séparée emporte à travers la tombe tout un trésor de souvenirs qui vivent en elle là-haut et y font revivre les choses et les personnes d'ici-bas. C'est l'amour, en effet, qui grave les souvenirs dans l'âme : on ne se rappelle guère les choses indifférentes, mais celles-là surtout qui ont ému le cœur. Et l'amour qui est fort comme la mort, qui est plus fort qu'elle, a donné aux souvenirs en les écrivant dans l'intelligence, le pouvoir de survivre à cette vie et de triompher de la mort.

Aux souvenirs venus de la terre, vont à chaque instant se joindre les visions de l'au-delà. Car, avons-nous dit, l'esprit ne reste pas impuissant et inactif. Il continue à acquérir

des connaissances par des procédés nouveaux correspondant à son nouveau genre d'existence. Il observe, il expérimente, il s'instruit.

Or, sa vie ne se borne pas à conserver les images d'antan ou à voir par lui-même les choses célestes, il va encore à l'école d'esprits plus éclairés ; il est instruit par eux. De même qu'ici-bas à l'expérience personnelle nous joignons les leçons de nos maîtres, qui nous apportent des lumières plus rapides, plus vives et plus sûres, ainsi au ciel, les élus ne se contentent pas de s'instruire par eux-mêmes ; ils ont des maîtres. Ces maîtres sont les Anges et Dieu. Suivons-les d'abord à l'école des Anges.

II. — Voyons en premier lieu les qualités scientifiques et doctrinales de ces instituteurs angéliques. Un maître, un vrai professeur, doit satisfaire à deux conditions : savoir parfaitement, exposer clairement : on ne saurait instruire les autres des choses que l'on ignore ou que l'on décrit mal. La connaissance certaine et le langage net et précis sont donc les deux grands facteurs de tout enseignement. Les Anges seront des maîtres parfaits s'ils savent bien et s'ils parlent clair.

La science des Anges ! Mais elle est supérieure à tout ce que nous pouvons imaginer de plus certain et de plus lumineux ici-bas.

Les Anges savent. Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler quelle est leur nature. Ils n'ont pas de corps. La matière n'a aucune place dans la constitution de leur substance to-

talement incorporelle. Ils sont de purs esprits. Or, qu'est-ce qu'un pur esprit ? Une nature immatérielle douée de deux seules facultés : l'intelligence et la volonté. Ou bien donc les Anges sont des natures inertes, entièrement inactives, éternellement ensevelies dans l'immobilité et le sommeil de la mort, ou bien leur vie se traduit nécessairement par des actes de connaissance et de volonté. Or, l'inertie est incompatible avec leur essence. Déjà dans le monde corporel, les activités peuvent s'exercer et s'exercent quoique sous une autre forme : l'oxygène et l'hydrogène mis en présence satisfont leurs affinités réciproques et se combinent pour faire de l'eau. La plante de nos salons, mise dans une terre appropriée, en extrait une sève abondante dont elle se nourrit et dont elle fait le vert sombre du palmier ou de l'araucaria, les couleurs au doux chatoiement, aux variétés infinies du chrysanthème, de l'azalée ou de l'odontoglossum. Le lévrier détend ses muscles, l'oiseau des îles bat des ailes ; nous-mêmes nous dépensons une grande partie de l'activité dont notre être est la source, en mouvements musculaires, en allées et venues, en fonctions sensibles ou physiologiques, en phénomènes de physique, de chimie ou de mécanique vitales. Tous les corps sont donc essentiellement actifs.

Les Anges, natures très supérieures à toutes celles qui composent l'univers matériel, ont reçu en dépôt une activité plus intense, des forces autrement puissantes et efficaces. Or, ce

flot d'activité ne saurait se répandre par le canal des efforts matériels : il doit tout entier s'appliquer au travail intellectuel et suivre la voie de la connaissance et de la volonté : connaître et vouloir. L'Ange ne peut que cela, mais il peut tout cela, et il le peut avec toute la perfection dont est capable une nature merveilleusement outillée pour cette double activité.

Les Anges, étant des natures purement intelligentes, savent donc. Leur refuser des connaissances serait nier leur propre nature.

III. — Ils savent avec une certitude complète. En eux, aucune hésitation, aucun de ces doutes pleins d'angoisse, point de ces ombres contre lesquelles le savant lutte avec tant d'opiniâtreté, de ces erreurs qui font si souvent dévier nos jugements et rendent incertains nos systèmes scientifiques. En effet l'erreur vient parfois des fausses apparences des choses. Ici-bas nous ne sommes en contact qu'avec l'écorce des réalités corporelles ; nous percevons la couleur d'un feuillage, le parfum d'une fleur, la substance, la nature de la plante nous échappe et se dérobe dans la sphère d'un au-delà mystérieux. Nous voyons une blancheur d'hostie, mais au delà de cette blancheur se voile une adorable et divine réalité. Nous voyons des corps, mais les esprits sont invisibles ; et ce que nous percevons, vibrations externes de la machine, ne nous révèle qu'imparfaitement et de fort loin ce qui se cache

dans l'au-delà des essences corporelles ou du monde spirituel. L'erreur est donc facile, elle est fréquente. Les Anges échappent à de telles erreurs puisque leurs connaissances ne leur viennent pas de l'écorce des choses, mais de la nature elle-même, c'est-à-dire de Dieu qui, en les créant, dépose du même coup en eux la série des images dans lesquelles ils verront leur Créateur et les créatures. Leur intelligence est un livre écrit par la main de Dieu qui ne saurait y introduire le faux.

IV. — D'autres fois, nous nous trompons, parce que, impatients et désireux de nous prononcer au plus vite, nous jugeons les choses avant d'avoir vu. Cette précipitation, réprouvée par la prudence, nous expose aux idées préconçues, aux préjugés, aux jugements téméraires. Il arrive bien parfois, malgré la précipitation, et par un hasard heureux, que nous prononçons juste et que nos opinions sont vraies ; mais nous avons pris la route de l'erreur et le plus souvent, faute de mesure et de pondération, notre esprit se trompe. L'Ange est encore exempt de pareils errements. Esprit calme, en pleine possession de lui-même, il fait chaque chose à son heure. Ennemi de la précipitation, parce qu'il est au-dessus du cours impétueux du temps, il ne se prononce qu'en pleine lumière et en toute sécurité. Du reste, il est un esprit trop parfait, pour ne pas voir vite et juste, et si la précipitation se comprend chez une intelligence naturellement lente

et qui veut brûler les étapes imposées par la nature à sa marche normale, elle ne peut être le défaut d'une intelligence vive, rapide, en laquelle les vérités apparaissent sans délai et sans travail.

V. — Enfin, une dernière source d'erreurs pour nous est dans l'impuissance de l'esprit humain obligé d'aller à pas comptés sur le chemin de la découverte. Chez l'homme, l'organe du vrai s'appelle raison. En effet, il lui faut raisonner, c'est-à-dire ne posséder à l'origine que des principes généraux et quelques faits fournis par l'expérience, puis s'appuyer sur ces principes et ces faits pour aller de l'avant, discourir, raisonner, conclure, ajouter les conclusions aux conclusions, contrôler celles-ci par de nouvelles expériences, les rapprocher des principes. Il faut à l'esprit humain, un travail de plusieurs siècles pour construire certaines sciences ; il faut à l'homme tout une vie pour s'assimiler ces sciences ; et au cours de cette vie d'études, au cours de ces siècles d'élaboration, que d'éclipses la vérité ne subit-elle pas, que d'impasses au fond desquelles elle ne paraît plus, que de trames laborieusement ourdies que l'intelligence, Pénelope jamais lassée, défait et refait sans cesse. Dans ce labeur incessant, dans ces tâtonnements inévitables, dans ce défrichement des choses, la route se perd bien aisément et l'erreur vient souvent s'emparer de l'intelligence pour la lancer dans les sentiers sans issue. Sans doute,

l'esprit peut toujours retrouver sa route et reprendre sa marche progressive, sans doute ces écarts à droite et à gauche permettent finalement de reconnaître toute la contrée, comme les hardis explorateurs relèvent la topographie des régions où ils se sont égarés en poursuivant le but de leur conquête sociale ou scientifique. Néanmoins il faut avouer que nous sommes souvent victimes de l'erreur, et que plus est longue la route de nos raisonnements, plus nous sommes exposés à subir la tyrannie du faux. Or, l'Ange ne raisonne pas, il voit d'un seul coup d'œil l'ensemble et le fond des objets de sa connaissance, pareil à l'aigle qui plane sous la nue et embrasse d'un regard l'étendue de la plaine et les détails qui la dessinent. C'est là le privilège de ces esprits supérieurs de n'avoir pas besoin de raisonnements, d'être au-dessus des inductions ou déductions auxquelles nous sommes astreints. Avec la même certitude que nous apportons dans l'affirmation des faits concrets auxquels nous sommes mêlés et qui se passent sous nos yeux ; comme nous attestons la clarté du jour ou le froid de de l'hiver, ainsi ils saisissent la vérité dans une intuition directe et complète. La nature qui les a transportés immédiatement au foyer de la lumière, leur a épargné les hasards de la route ; ils n'en connaissent pas les erreurs.

VI. — Les Anges donc savent, ils savent avec certitude et sans crainte d'erreur, et offrent ainsi une précieuse garantie aux intelli-

gences qu'ils auront mission d'instruire. A cette garantie de sécurité ils en ajoutent une autre d'universalité: ils savent beaucoup.

Ils se connaissent d'abord : substances purement intellectuelles et lumineuses, ils s'apparaissent perpétuellement d'une façon totale. Tandis que nous éprouvons tant de difficultés à nous connaître ; que nous sommes pleins de mystères pour nous-mêmes et qu'il reste toujours en nous des replis que notre regard n'a jamais fouillés, l'Ange se connaît totalement. D'un seul coup d'œil et dès la première heure, il enveloppe et pénètre tout son être ; il sonde les profondeurs de sa nature. Il n'ignore rien de lui-même.

Et parce qu'il est une des plus sublimes images de la divinité, parce que Dieu s'est peint en lui avec complaisance, l'Ange, par le fait même qu'il se connaît, perçoit les grandeurs de celui qui l'a créé. A cette connaissance qui lui vient de la nature, ajoutons celle que Dieu lui donne en se révélant surnaturellement à lui, et concluons que l'esprit angélique est un merveilleux trésor de lumières concernant la divinité.

Le regard de l'Ange, qui en se repliant sur lui-même saisit les mystères de la nature angélique ; qui en se tournant en haut découvre de si grandes vérités sur Dieu ; ce même regard, promené autour de lui ou au-dessous de lui, perçoit les autres Anges et tout le monde matériel. A quoi aurait servi à Dieu de créer ces légions d'Anges, s'ils devaient rester invi-

sibles l'un à l'autre, si Raphaël ne devait jamais apercevoir Gabriel, si l'Archange saint Michel était destiné à être éternellement ignoré du reste des esprits célestes? Comment aurait été possible la lutte du commencement où les Anges fidèles se serrèrent avec un entrain sublime autour de leur Dieu, s'encourageant mutuellement par la puissance du bon exemple? Les Anges se connaissent entre eux; ils nous connaissent puisqu'ils nous gardent; ils connaissent le monde corporel, puisqu'ils président à ses mouvements et exercent sur lui, au-dessous de Dieu et par son ordre, une réelle providence. — *Nonne omnes sunt administratorii spiritus in ministerium missi, propter eos qui hæreditatem capient salutis* [1].

VII.— Il y a une limite cependant à la science des Anges. Il y a en chaque esprit, il y a en chacun de nous un sanctuaire impénétrable à tous, sauf à Dieu et à la conscience. L'Ange a des pensées, des aspirations dont, avec Dieu, il sait seul l'existence. Le lieu où se forment ces aspirations, où s'élaborent ces pensées, est un saint des saints dont l'accès est interdit à tous. L'Ange ne sait pas ce que pense son frère, il ignore les secrètes pensées de l'homme. Les choses qui sont de l'homme, dit l'apôtre, personne ne les connaît, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui : *Quæ sunt hominis, nemo novit nisi spiritus hominis qui in ipso est* [2]. Les mys-

1. Hebr. I, 14.
2. I Cor. II, 11.

tères de ce sanctuaire inviolable ne peuvent être pénétrés par l'Ange qu'au moyen des actes extérieurs qu'ils inspirent ; les Anges devinent aux attentions d'une mère le secret de son amour pour son fils. Le langage est également un instrument par lequel nous trahissons l'intimité de nos pensées. Mais les secrets du cœur qui ne sont révélés à l'Ange ni par le langage, ni par les actes extérieurs où ils s'incarnent restent lettre fermée pour les esprits célestes. Attention divine qui a voulu pousser le respect de notre personnalité jusqu'à lui assurer l'exclusif domaine de ses pensées et de ses vouloirs.

VIII. — Arrêtons-nous un instant à admirer cette science angélique. Ici-bas, l'idéal du savant, après avoir exploré les divers objets de ses études, après en avoir analysé les éléments jusque dans le détail, c'est de réunir toutes ses connaissances en une vaste synthèse, c'est de simplifier l'ensemble de ses découvertes et de les ramener à quelques idées premières, simples, qui les résument toutes. Quand d'un seul coup d'œil, il voit toutes choses, pénètre les liens qui les rattachent entre elles, alors, il jouit pleinement, il est arrivé au comble de ses efforts. Ce coup d'œil unique, l'Ange le possède ; il voit Dieu, le monde angélique, le monde matériel, il connaît la hiérarchie de tous les êtres qui composent ces deux mondes, il en voit la merveilleuse gradation, il assiste à toutes leurs activités qui, avec une subordination mu-

tuelle parfaite, tendent vers une même fin, le service et l'honneur de Dieu. Et cet immense panorama dans l'horizon duquel sont renfermées toutes les natures corporelles, au-dessus duquel planent les substances spirituelles, et qui est éclairé par le soleil infini de la nature divine, remplit le regard angélique d'une joie intense incomparablement supérieure à l'admiration, à l'émotion que cause au touriste arrivé sur l'arête du Mont-Blanc, le spectacle immaculé des neiges éternelles, couvrant de leur robe de lumière les chaînes voisines, les mers de glace et la solitude des plateaux lointains.

Tel est le maître accordé par le Créateur aux élus ; il est une intelligence vraiment supérieure, il possède une science à nulle autre pareille. Il ne lui reste pour être un instituteur parfait qu'à exprimer, en un langage excellent, ce qu'il sait si bien.

IX. — Les Anges parlent. Toutes les créatures parlent et, en un langage compris de toute intelligence sincère, chantent les louanges de Dieu, *Cœli enarrant gloriam Dei*, et le firmament annonce les œuvres de ses mains, *et opera manuum ejus annuntiat firmamentum*. Le jour en fait le récit au jour : *dies diei eructat verbum*, et la nuit en donne connaissance à la nuit : *et nox nocti indicat scientiam*. Ce ne sont point des paroles ni des discours dont on n'entende point la voix : *non sunt loquelæ neque sermones quorum non audiantur voces eorum*.

Leur bruit s'est répandu dans toute la terre, *in omnem terram exivit sonus eorum*, et leurs paroles jusqu'aux confins du globe de la terre, *et in fines orbis terræ verba eorum* [1]. Les choses ont une voix, elles se parlent entre elles, l'univers est plein de leur conversation qui roule tout entière sur Dieu et sur la gloire de ses œuvres. Si les choses se parlent entre elles, si elles s'instruisent mutuellement, à plus forte raison les Anges doivent-ils avoir eux aussi une voix, voix supérieurement éloquente comme leur nature est supérieurement parfaite, voix par laquelle ils se communiquent le secret de leurs pensées, les élans de leur cœur, les délicatesses de leur amour pour Dieu ; et le ciel est rempli du murmure harmonieux de cette conversation d'esprits dont les grandeurs divines et les bontés providentielles sont le thème toujours nouveau, jamais épuisé. Les âmes séparées font partie de ce concert de louanges ; esprits, frères des Anges, elles parlent entre elles, elles parlent aux Anges et leur disent les joies de leur nouvelle existence ; les Anges leur parlent comme ils se parlent entre eux, et il s'établit une intimité de langage où se réalise, des Anges aux âmes, un cœur à cœur plein de confiance et de douceur.

X. — Par cette conversation, les Anges et les âmes se révèlent mutuellement les uns aux autres ; il faut y joindre un véritable et

1. Ps XVIII, 1-5.

magistral enseignement allant des Anges aux âmes. On rencontre fréquemment dans les pays de montagnes, entre deux sommets, un lit de torrent qui dévale par gradins abrupts et nombreux jusque dans la plaine ; l'eau s'y précipite venant de la fonte des neiges accumulées là-haut par les siècles, et le courant saute de rocher en rocher, écumant et pressé, faisant étinceler au soleil la blancheur neigeuse de son écume, l'azur de ses ondes, le cristal des perles liquides dont il s'enveloppe dans le fracas des chutes. Le flot brillant et pur semble descendre du ciel, parcourir les gradins d'une hiérarchie de rochers, pour aboutir à la vallée qu'il arrose enfin et féconde, Ainsi la science, dans le monde céleste, jaillit de l'intelligence divine, comme un flot fini qui coulerait d'une source infinie. Au-dessous de Dieu, les Anges, natures inégales et merveilleusement diverses, s'étagent en gradins nombreux et forment toute une hiérarchie d'esprits : au dernier degré sont les âmes humaines, intelligences limitées dont la capacité est inférieure à celle de toutes les intelligences célestes. Et les connaissances jaillies de Dieu vont aux Anges supérieurs, sont communiquées par ceux-ci aux Anges qui les suivent dans la hiérarchie, et descendant d'échelon en échelon d'Ange en Ange, les vérités éternelles finalement sont communiquées par les esprits inférieurs aux esprits humains avec une générosité et une abondance sans réserve, cascade lumineuse où les inférieurs reçoivent le flot de lumière

accordé d'abord aux supérieurs, où les Anges les plus parfaits instruisent les moins parfaits, où ceux-ci instruisent les hommes.

Il y a donc au ciel un magistère, c'est-à-dire un enseignement donné par les plus éclairés aux moins instruits. Ce magistère est la raison d'être de la hiérarchie des Anges qui ne peut être qu'une hiérarchie intellectuelle et de connaissances. Ce que l'Ange le plus rapproché du Très-Haut a appris de son Dieu et de la Nature, il le traduit en un langage approprié et le communique à son frère le plus proche, et ainsi la vie céleste est un enseignement perpétuel.

N'en avons-nous pas un symbole dans l'Eglise qui est ici-bas le germe et une image lointaine de la société céleste? L'Eglise du Christ repose sur la prédication comme sur une colonne inébranlable, mais essentielle. C'est l'enseignement des Apôtres, continué par leurs successeurs, qui ouvre les intelligences à la foi, qui transmet les vérités éternelles, ajoute chaque jour quelque âme au nombre des âmes fidèles. Là encore une cascade lumineuse descendue des lèvres du Christ, va des apôtres aux prêtres, des prêtres aux fidèles, et la vie de l'Eglise se manifeste surtout par l'enseignement.

XI. — Les élus sont donc instruits par les Anges et la parole de ceux-ci est un chant. C'est une harmonie indicible ; harmonie des paroles toujours véridiques avec une science infaillible, harmonie des pensées toujours merveilleusement coordonnées entre elles et d'ac-

cord avec les réalités éternelles ; harmonie de la science chantant l'harmonie des choses et le concert unanime de la créature en l'honneur de son Dieu. Car l'univers tout entier, nous l'avons vu, est un chant où chaque être donne sa note, où nulle voix ne contredit une autre voix, et d'où s'échappe une symphonie à la fois douce comme ce qui part du cœur, et puissante comme ce qui s'appelle l'immensité. Le chant des Anges chante ce chant des choses et les âmes de nos morts, qui sont elles-mêmes par leurs vertus un hymne céleste, entendent ravies l'harmonie angélique, et cette harmonie les éclaire, leur dit des choses non encore entendues, leur apprend de Dieu des grandeurs insoupçonnées, des bontés ignorées. Et leur intelligence s'instruit et grandit ainsi dans la lumière et monte dans l'amour. C'est ce caractère du langage des Anges qui a valu à leurs légions le nom de « chœurs », et qui a fait si souvent, dans les peintures chrétiennes, représenter les esprits célestes sous la forme de musiciens ailés, armés de la harpe ou de la lyre symbolique. Nos morts vivent là-haut parmi des concerts éternels qui les émeuvent et les réjouissent en les instruisant.

XII. — Nos morts sont surtout, au ciel, à l'école de nos Anges gardiens. Quand un homme apparaît sur la terre, il n'y vient jamais seul. Auprès de chaque âme créée par sa toute-puissance, Dieu détache un Ange pour la garder. L'âme et l'Ange prennent en même

temps leur vol vers la terre ; ils en reviendront ensemble après avoir combattu côte à côte. Il s'établit, par le fait même, une intimité, une solidarité étroite entre l'âme et l'Ange. Celui-ci appartient à celle-là, celle-là appartient à celui-ci ; les deux ne font qu'un dans une amitié mystérieuse et providentielle. Or, en s'attachant à l'homme, l'Ange gardien s'attache du même coup à tous ceux qui entourent cet homme, à sa famille, à son père, à sa mère, à ses frères, à ses amis ; il s'attache aux Anges gardiens de la famille, du père, de la mère, des frères, des amis, et ainsi à la famille terrestre composée des parents issus d'une même souche, correspond là-haut une famille angélique composée des Anges gardiens de tous ces parents. Et ces Anges se concertent entre eux, en des conseils où domine l'amour de nos âmes, pour arrêter les moyens de nous sanctifier et de nous sauver. Et quand un membre de la famille terrestre quitte ce monde pour entrer en paradis, il est reçu par cette famille d'Anges gardiens dans laquelle il est présenté par son Ange gardien triomphant : il vit au milieu des Anges gardiens de sa famille. Comment ne pas croire qu'il est instruit par ceux-ci ; qu'ils lui parlent de ceux qui sont restés, et qu'ils gardent et accompagnent ; qu'ils lui racontent les progrès de chacun de ces parents aimés, le secret de leurs souvenirs pour le mort, de leurs délicatesses pour travailler encore à son salut et à son bonheur ?

Entretiens pleins de douceur où l'âme sor-

tie du corps, loin d'être séparée des siens, revient au milieu d'eux, vit dans leur pensée et les suit jusque dans les luttes et dans les victoires de leur conscience, les soutient dans leurs angoisses, grâce à la complicité, pleine d'amour et de tendresse, des Anges de la famille.

O Dieu, quand donc irai-je à l'école de ces Anges si éclairés, si éloquents et si bons ; quand en goûterai-je les harmonies ; quand pourrai-je en contempler les lumières ?



CHAPITRE VI

LA CONNAISSANCE CHEZ LES ÉLUS : L'INTUITION DE DIEU

SOMMAIRE DU CHAPITRE VI

I. A tous les moyens précédents de connaissance, se joint, pour les élus, l'intuition de Dieu. — II. Il y a des vérités tellement hautes qu'elles dépassent la portée de toute intelligence créée. Ces vérités, Dieu nous les révèle ici-bas dans la foi, il les montre au ciel dans l'intuition. — III. A l'école de Dieu, les élus reçoivent d'abord l'organe de la vision bienheureuse, c'est-à-dire la lumière de gloire. — IV. Puis, ils voient Dieu face à face et cette vision est plus qu'une manifestation, elle est une possession de Dieu. — V. Exemple de saint Augustin, de sainte Monique. — VI. Description de cette vision par saint Augustin. — VII. Objet de cette vision. 1° C'est Dieu en lui-même, dans ses perfections naturelles. — VIII. 2° C'est encore la génération du Verbe et — IX. 3° La procession du Saint-Esprit. Bonheur qui résulte de cette intuition de Dieu.



CHAPITRE VI

LA CONNAISSANCE CHEZ LES ÉLUS : L'INTUITION DE DIEU

I. — Dans le ciel tout concourt à inonder de clartés les âmes de nos chers trépassés. Ils ont emporté avec eux la lumière des souvenirs terrestres ; natures immatérielles et essentiellement intellectuelles, ils sont devenus plus perspicaces, plus « voyants » qu'ici-bas ; par le fait de leur nouvel état, ils voient plus, et mieux, et de plus haut. Mêlés aux Anges, ils s'éclairent et s'élèvent à leur contact : comme la main s'échauffe devant le foyer par le rayonnement de la chaleur, comme le caractère se trempe à vivre en la société d'hommes déterminés et énergiques, ainsi par une sorte de contagion spirituelle, l'âme devient plus ouverte, plus intelligente par la fréquentation des Anges, elle devient plus instruite par ses entretiens avec eux.

Elle ne se borne pas là, cette vie intellectuelle de nos morts, déjà si consolante pourtant pour notre cœur, puisqu'elle leur permet de s'intéresser à nous, de nous suivre, d'être attentifs à tous nos faits et gestes. Nous n'avons décrit jusqu'ici que les moindres lueurs accordées à ces esprits aimés. Dieu lui-même, par une marque exceptionnelle de son amour, a voulu les éclairer directement, il s'est fait leur instituteur. En ce monde, il les avait déjà instruits par les révélations de la foi, par l'affirmation de mystères dont seul il a le secret ; au ciel, les attestations de la foi ne lui suffisent plus, il veut plonger les âmes dans la pleine lumière, dans la clarté infinie de la nature divine elle-même ; et l'âme de nos morts étincelle de mille feux sous les radiations de sa nature, sous l'éclat dont l'inondent les Anges, et sous les fulgurations dont la pénètre la divinité, comme on voit s'iriser dans nos cathédrales le cristal des lustres mêlés au flamboiement des cires ou des lampes.

II. — Il y a des vérités tellement hautes que notre intelligence, si exercée soit-elle par le travail, si enrichie qu'on la suppose par l'étude, ne les pourrait jamais soupçonner ; il en est même que les esprits célestes les plus perspicaces ignoreraient éternellement si Dieu ne les leur avait découvertes dans leur infinie réalité.

Saint François de Sales explique cette impuissance de notre esprit avec sa grâce habituelle : « De même que la chouette, dit-il, a la

vue assez forte pour la sombre lumière de la nuit sereine, mais non pour la clarté du midi, trop brillante pour être reçue par des yeux aussi troubles et aussi faibles ; ainsi notre entendement qui a bien assez de force pour considérer les vérités naturelles par son raisonnement et même les choses surnaturelles de la grâce par les lumières de la foi, ne saurait néanmoins, ni par les lumières de la nature, ni par les lumières de la foi, atteindre jusqu'à la vue de la substance divine elle-même [1]. »

Or ces vérités concernant la substance éternelle, renferment en elles une si grande beauté, apportent avec elles une si pénétrante douceur, que la bonté divine n'a pas voulu nous en sevrer. Et puisque nous ne pouvions ni les atteindre par nous-mêmes, ni les apprendre d'aucune bouche créée, Dieu s'est abaissé jusqu'à nous les raconter lui-même ici-bas. Là-haut il les montre ; plus que cela, il les donne à nos morts dans leur réalité même. Efforçons-nous de saisir autant qu'il nous est possible les procédés et la méthode de cette manifestation divine : tâchons de surprendre quelques rayons de cette vision éternelle qui est accordée à nos morts et qui les comble à la fois de science et de bonheur.

III. — A l'école de Dieu, nos morts acquièrent plus qu'une science nouvelle, ils reçoivent l'organe même de cette science. En ce

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. III, c. XIV.

monde, quand le maître fait une leçon de choses à ses jeunes élèves, il met sous leurs yeux les objets dont il veut leur expliquer la nature ou l'emploi : il leur montre, il leur met en mains les mesures dont ils auront à se servir dans la pratique de la vie, les instruments des travaux les plus répandus, les plantes qui les nourrissent ou qui les guériront. Mais ce que le maître ne fait pas et ce dont il est incapable, c'est donner à ses élèves des yeux pour voir, des mains pour palper ; l'élève arrive avec ses sens tout formés, avec la faculté de sentir, de voir, de toucher. — Pareillement le professeur chargé d'enseigner la littérature ou les sciences à un jeune étudiant raconte à son intelligence et confie à sa mémoire l'histoire de l'esprit humain, les moyens employés par les grands écrivains pour émouvoirs les cœurs ou provoquer les convictions, il reproduit les grandes expériences de la physique ou de la chimie, décrit les observations astronomiques, mais il ne s'imagine pas qu'il puisse donner à son auditeur la faculté de savoir ou de raisonner. Celui-ci lui arrive doué d'intelligence et animé de bonne volonté, c'est à une raison déjà née et éveillée que le professeur s'adressera.

Quand nos morts sont arrivés en face de l'Infini divin, non seulement ils en ignoraient le mystère comme l'élève à son entrée à l'école du maître, mais encore ils n'avaient ni la faculté, ni le pouvoir de pénétrer ce mystère : ils manquaient d'yeux pour le voir, de raison suffisante pour le sonder, car de même que l'œil

est incapable de suivre un raisonnement, ainsi l'intelligence humaine livrée à elle seule ou même doublée de la vertu de foi est dans l'impossibilité radicale de contempler Dieu face à face dans le ciel.

Dieu, en se faisant l'instituteur de nos chers disparus, a donc commencé par leur donner la faculté de le voir, c'est-à-dire qu'il a accordé à leur intelligence un surcroît de force appelé « lumière de gloire » et qui permet à l'âme de découvrir des horizons jusque-là inaperçus, de sonder des mystères jusque-là enveloppés de ténèbres. Ecoutons encore ici l'aimable évêque de Genève : « La suavité de la Sagesse éternelle a disposé de ne point appliquer son essence à notre entendement qu'elle ne l'ait préparé, revigoré et habilité pour recevoir une vue si éminente et disproportionnée à sa condition naturelle, comme est la vue de la divinité... Tout ainsi donc que Dieu nous a donné la lumière de la raison par laquelle nous le pouvons connaître, comme auteur de la nature, et la lumière de la foi par laquelle nous le considérons comme source de la grâce ; de même il nous donnera la lumière de la gloire par laquelle nous le contemplerons comme fontaine de la béatitude et vie éternelle, fontaine, Théotime, que nous ne contemplerons pas de loin, comme nous faisons maintenant par la foi, mais que nous verrons par la lumière de gloire, plongés et abîmés en elle [1]. »

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. III, c. XIV.

IV. — Après avoir accordé à nos morts la lumière de gloire qui leur permet de le voir face à face comme il se voit lui-même, Dieu se montre à eux à découvert. C'est ce « face à face » avec Dieu qui est le second caractère de l'enseignement divin.

Quand ici-bas nous nous promenons sur quelque plage, l'eau fait entendre son murmure à nos oreilles, les vagues ondulent devant nous, la mer s'étend immense jusqu'aux limites de l'horizon, une brise fraîche et fortifiante nous fouette le sang, nous percevons comme un sain et vigoureux parfum qui s'échappe des algues, des épaves, de tout ce qui vit, de tout ce qui meurt ou s'agite dans les flots. Or tout cela est en dehors de nous, tout cela se manifeste à nous ; mais pour le percevoir, pour le sentir, il faut que les organes de nos sens se mettent en activité et produisent en eux-mêmes une image, une représentation, que les philosophes et les théologiens appellent « espèce sensible ». La vue de la mer se traduit dans mon œil par une vibration spéciale, par une image qui m'en donne la ressemblance et me la fait connaître. Quand j'ai vu la mer, si je veux penser à elle et exercer mon intelligence à son sujet, alors il faut que la vision produite en mon œil aille à travers plusieurs facultés sensibles, à travers l'imagination, jusqu'à mon entendement, qui la travaillera, l'élaborera et en tirera une image nouvelle appelée « espèce intelligible ». En sorte que sentir ou penser, c'est produire en nous des tableaux vivants dans lesquels les objets exté-

rieurs sont représentés. Ces tableaux viennent de notre fonds; c'est nous qui les produisons sur le modèle des objets vus ou pensés, mais ils ne sont pas ces objets : ma vision, ma pensée de la mer représente celle-ci, mais elle n'est pas la mer.

Or, quand Dieu instruit nos morts dans le ciel, il ne se montre pas à eux comme la mer se déroule sous nos yeux sans les pénétrer, il ne se contente pas d'être seulement l'objet de notre vue et de notre entendement. Il sait bien que nous serions incapables de tirer de notre fonds une image qui le représente suffisamment; il n'y a donc plus là de ces espèces intelligibles dont nous parlions tout à l'heure et au moyen desquelles nos morts se représenteraient Dieu. Mais sa Divinité s'unit à leur entendement, sans entremise d'espèce ni représentation quelconque; elle s'applique elle-même à l'esprit humain, se rendant tellement présente à lui que cette intime présence tient lieu de représentation et d'espèce. « O vrai Dieu, quelle suavité à l'entendement humain, d'être à jamais uni à son souverain objet, recevant non sa représentation, mais sa présence, non aucune image ou espèce, mais la propre essence de sa divine vérité et majesté [1] .»

V. — Cette suavité de la vue de Dieu, de l'union avec Dieu, donnait aux saints le dégoût

1. Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*. l. III, c xi.

de la terre et la nostalgie du ciel. Ils ne pleuraient pas leurs morts et ne les rappelaient pas sur la terre, mais ils se réjouissaient de leur bonheur et aspiraient à les rejoindre. Nous en avons un bien doux exemple dans cet entretien de saint Augustin avec sa mère à Ostie, dont les « Confessions » nous ont transmis le secret et dont Ary Scheffer a immortalisé la scène. Parlant de sa mère, saint Augustin écrit : « Peu de jours avant sa mort dont le temps vous était aussi connu qu'il nous était caché, il arriva, et ce fut sans doute par une disposition secrète de votre Providence, qu'à Ostie où nous étions en repos, hors du tumulte du monde, après les fatigues d'un grand voyage, n'ayant autre chose à faire qu'à nous préparer à nous embarquer, nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, appuyés sur une fenêtre qui regardait sur le jardin de la maison où nous étions logés, nous entretenant tous deux avec une merveilleuse douceur, et portant toutes nos pensées et toutes nos affections vers ce qui était devant nous, dans un entier oubli de ce que nous avions laissé derrière [1]. »

Ils regardaient en avant. Or, en avant, sur la route du chrétien, c'est la mort, c'est le ciel. Et ils cherchaient « à la faveur de la vérité éternelle, toujours présente à tout, ce que sera cette vie bienheureuse qui doit être le partage des saints durant toute l'éternité ». Ils savaient bien ce qu'elle n'était pas, « que c'est ce que l'œil

1. Saint Augustin, *Confessions*, l. IX, c.x. Trad. Dubois.

n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, et ce que le cœur de l'homme ne conçoit point », mais cela ne leur suffisait pas, ils s'efforçaient d'en savoir davantage. « Nous ne laissions pas de présenter encore la *bouche de notre cœur* au courant des eaux célestes de la fontaine de vie qui se trouve en vous, Seigneur, afin qu'en étant abreuvés autant que notre capacité le comportait, nous puissions porter nos pensées assez haut, pour comprendre en quelque sorte une chose si élevée. » — Ils parcoururent pour cela toute la création matérielle, la terre, et ils virent clairement « que bien loin qu'une vie comme celle-ci, quand elle serait assortie de tout ce qu'on pourrait désirer de plaisirs sensibles, et que l'on y jouirait de tout ce qu'on peut se figurer de plus beau et de plus éclatant dans le genre des choses corporelles, pût être comparée à la félicité de cette autre vie, elle ne mériterait pas même d'être comptée ». Ils élevèrent leurs regards « jusqu'au ciel même, d'où le soleil, la lune et les étoiles font luire leur lumière sur la terre ». De là portant encore plus haut leurs discours et leurs pensées, ils en vinrent à considérer leurs propres âmes. Ils passèrent encore au delà jusqu'à la contemplation de la Sagesse éternelle « qui a fait tout ce que nous voyons, tout ce qui a jamais été et tout ce qui sera jamais et qui n'a point été faite ».

A ce moment ils sentirent qu'ils touchaient au vrai sol de la vérité et de la félicité éternelles. « Dans le temps que nous en parlions et que le

mouvement de nos affections nous portait tout entiers vers elle, un soudain transport de nos cœurs nous fit arriver jusqu'au point de l'entrevoir et de le goûter en quelque sorte, et la vue de ce grand objet nous fit soupirer d'amour et de douleur de n'être pas encore en état d'en jouir pleinement. » Ce fut une minute de délicieux ravissement, pendant lequel le ciel pénétra en quelque sorte en leur âme, l'Esprit Saint y apporta ses prémices, et quelque chose du renouveau du ciel. Bientôt retombés « dans ce qui était la portée ordinaire de leurs pensées et de leurs paroles », ils s'essayèrent à se décrire mutuellement la leçon divine qu'ils avaient vue et entendue, « cette parole ineffable qui, subsistant éternellement en elle-même, sans changement ni défaillance, rectifie et renouvelle toutes choses. »

VI. — Rien dans les écrits des Pères ne dépasse la sublimité de cette page où un saint de génie nous fait entrevoir les merveilles de l'enseignement donné par Dieu aux âmes bienheureuses, « Nous disions donc : Si le tumulte qu'entretiennent au-dedans de nous les impressions de la chair et du sang, venait à s'apaiser dans une âme ; si les fantômes que son imagination a tirés du grand spectacle de tout ce qu'enferme la vaste étendue de la terre, de la mer, de l'air et du ciel même, s'écartaient et ne lui disaient plus rien ; si elle ne se disait plus rien elle-même et qu'elle s'élevât au-dessus de ses propres pensées et que

dans cet état, la vérité même lui parlât, non par ces sortes de songes ou de révélations qui se passent dans l'imagination ; ni par des voix extraordinaires, ni par aucun autre de ces signes, par où il a plu quelquefois à Dieu de se faire entendre, ni par la voix d'aucun homme, ni même par celle d'un Ange, ni par le bruit du tonnerre, ni par les énigmes des figures et des paraboles, parce que toutes ces choses disent à qui a des oreilles pour entendre : « Nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes « et nous ne sommes que l'ouvrage de celui « qui subsiste éternellement. » Supposé donc qu'aucune de toutes ces choses ne parlât à cette âme ou qu'elles ne lui disent que ce seul mot et qu'après cela elles se tussent, pour lui donner moyen de porter toute son attention vers celui qui les a faites et que nous aimons en elles, et qu'elle l'entendît lui-même, comme nous avons fait dans ce moment où nous étant élevés au-dessus de nous-mêmes, nous avons atteint cette sagesse suprême qui est au-dessus de tout et qui subsiste éternellement ; que ce qui n'a fait que passer comme un éclair à notre égard, fût continué à l'égard de cette âme dont nous parlons ; et que sans être partagée par aucune autre sorte de vision, elle fût abîmée et absorbée tout entière dans la joie tout intérieure et toute céleste de celle-ci et se trouvât fixée pour jamais dans l'état où nous nous sommes vus dans ce moment de pure intelligence qui nous a fait soupirer d'amour et de douleur de n'y pouvoir subsister, ne serait-ce pas là cette « joie

du Seigneur » dont il est parlé dans l'Evangile [1] ? Mais quand serons-nous dans cet heureux état ? Ne sera-ce qu'après cette résurrection dernière qui rendra la vie à tous les hommes, quoiqu'elle ne les doive pas tous changer en mieux ? »

L'âme pour entendre la voix de Dieu doit donc faire taire toutes les créatures, imposer silence à toutes les voix finies qui lui parlent, se taire elle-même, s'abandonner enfin à l'action divine, à l'envahissement de la lumière infinie.

VII. — Quelles sont les sublimes vérités qui envahissent l'esprit de nos morts de leur éternelle et divine réalité ? Nous avons dit que l'homme doit imposer silence à toutes les autres voix que la voix de Dieu, que Dieu a déposé dans l'esprit, par le don de la lumière de gloire, la faculté de l'entendre, qu'il a ensuite pénétré dans l'âme pour y être connu, non par une représentation finie, jaillie du fond même de l'intelligence, mais par sa présence réelle et par sa possession. Dieu possédé dans son infinie simplicité, c'est Dieu connu dans l'unité de sa nature et dans la trinité de ses personnes, dans les merveilles de son être et dans les secrets de son activité libre. Tels sont donc les objets manifestés à nos chers élus.

En recevant l'irradiation divine, ils voient Dieu en lui-même, dans ses perfections indicibles, et ils y éprouvent une admiration et un

1. Math., xxv, 21, 23.

enthousiasme inexprimables. Jusque-là ces esprits humains n'avaient vu que des reflets de la divinité, et cependant certains de ces reflets les avaient singulièrement émus. Ils s'étaient sentis saisis par l'immensité des grandes plaines et des mers, parce qu'ils y avaient deviné l'immensité autrement immense de Dieu ; la puissance si calme, si douce, si forte dans sa marche silencieuse et uniforme, des grandes machines industrielles, leur avait parlé de la toute-puissance d'un Dieu qui mène la course des astres, et les décisions libres des âmes ; la majesté des chaînes montagneuses leur avait rappelé la splendeur majestueuse de la divinité ; la sagesse de Dieu s'était révélée dans les grandes synthèses scientifiques, sa vertu dans l'héroïsme des saints, et cependant ces grandes choses créées, si imposantes en elles-mêmes, n'étaient qu'une image infinitésimale des magnificences divines. S'ils en ont été touchés jusqu'à l'émerveillement ou jusqu'aux larmes, que dire de leur étonnement ému et de leur félicité en se trouvant tout d'un coup, non plus devant le panorama de la créature, mais devant le panorama de la Divinité ? Aucune parole ne saurait le traduire, comme aucun spectacle fini ne saurait rendre des spectacles infinis.

VIII. — Dieu ne se borne pas à révéler ses perfections naturelles, il introduit l'âme de nos morts jusqu'au foyer intime, jusqu'au centre mystérieux où le Fils jaillit, en une génération unique et parfaite, du sein du Père,

et le reproduit dans l'identité de son être. De toute éternité, Dieu se connaît, il se conçoit dans une Idée infiniment adéquate ; en se concevant, il s'exprime en une Parole qui dit tout son être, en un Verbe qui l'enferme et lui est entièrement semblable. Qui pourra jamais rendre la sublimité de cette Parole divine où Dieu ne se contente pas, comme les paroles humaines, de faire entendre un son par lequel la vérité n'est que symbolisée, mais où il renferme la substance même de la vérité qu'il exprime. Quand l'homme parle, quand il dit à un autre homme : « Je vous aime », cette parole est douce certes à entendre, et cependant cette parole n'est qu'un mouvement de l'air, une vibration froide et fugitive, qui n'est pas l'amour, qui n'est pas le cœur aimant, qui n'est pas le cœur aimé. Cette parole n'est qu'un signe fort différent de la chose signifiée.

Quand Dieu fait tomber la Parole qui traduit sa perfection infinie, cette Parole n'est pas un son vide, une vibration creuse, cette Parole est la chose même qu'elle exprime, elle dit Dieu, et elle est Dieu en même temps, elle est le Verbe infini.

Il arrive parfois que de grands orateurs s'adressant à leurs concitoyens leur disent des choses si nobles, si élevées, et leur exposent celles-ci en un langage si correct et si vivant, que ceux qui les entendent sont haletants, soulevés par l'émotion, attirés par la beauté des sentiments et suspendus aux lèvres qui leur parlent. Et cependant ce sont des paroles hu-

maines, bien imparfaites auprès de la parole de Dieu, bien froides auprès de la chaleur du Verbe éternel, bien vides auprès de la substantielle réalité du discours divin. Avec quel bonheur les élus, qu'on nous permette cette expression, ne sont-ils pas suspendus aux lèvres du Père quand il prononce cette parole merveilleuse qui est le Fils et quand dans cette parole le Fils naît du sein même du Père.

IX. — L'âme va plus profond encore. Après avoir assisté à la très pure et très admirable naissance du Verbe, elle voit l'Esprit-Saint jaillir de leur amour mutuel. Le Père aime le Fils, le Fils aime le Père, et c'est là un spectacle nouveau dont la douceur ne le cède en rien aux autres spectacles déroulés aux yeux de l'âme ravie par les mystères de la vie divine. Quand deux hommes s'aiment, l'amour remplit leur cœur, il l'émeut, il le fait vibrer, il gagne tout leur être, commande à leurs pensées, à leurs décisions, à leurs actions, mais cet amour, après tout, n'est qu'un sentiment. Il n'est ni la chair, ni l'âme de ces hommes, il est né avec eux, s'endort parfois et peut mourir avant eux. C'est une chaleur si l'on veut qui embrase le cœur, une force qui soulève les facultés et les muscles.

En Dieu, l'amour n'est pas seulement une chaleur, un élan ou une force; il est plus qu'un sentiment, il est une personne, il est Dieu; et si l'on est ici-bas touché parfois jus-

qu'aux larmes à voir l'amour d'une mère pour son fils, d'un soldat pour sa patrie, d'un martyr pour son Dieu, la douceur de ces larmes n'est cependant pas comparable à la douceur éprouvée par l'âme au spectacle de l'amour mutuel du Père et du Fils, au spectacle de la procession de l'Esprit Saint qui est cet amour substantiel distinct du Père et du Fils et qui est Dieu comme eux.

La vie intime de Dieu est manifestée à l'âme de nos morts ; ils voient encore en Dieu le déroulement de la Providence et la série des desseins éternels concernant le monde. L'âme voit en Dieu le plan éternel qui l'a conçue, qui a dirigé toutes ses destinées et l'a finalement amenée à cet océan de félicités où elle est plongée pour l'éternité ; elle voit le plan éternel spécial à chacun de ceux qu'elle aime ; elle voit le rôle des épreuves, de la souffrance dans ce plan ; elle comprend pourquoi Dieu a semblé l'abandonner à certains jours ; pourquoi il lui a refusé telle satisfaction qu'elle désirait, qu'elle voulait impérieusement ; pourquoi il lui a ravi tel parent, tel ami qui lui paraissaient indispensables, et enfin comment Dieu l'a conduite et conduit les siens à sa manière divine et non pas à la manière humaine. Elle voit que les plans éternels élaborés par le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont ce qu'il y a de meilleur pour chacun de nous, puisque le Père y a mis sa puissance, le Fils sa sagesse, l'Esprit Saint son amour, et

que vouloir substituer nos desseins aux desseins de Dieu, c'est nous jeter en dehors de l'amour, de la sagesse et dans l'impuissance stérile.

Est-il un maître supérieur à Dieu ? Est-il un enseignement meilleur que cet enseignement où Dieu non seulement montre la splendeur de la vérité, mais encore communique la substantielle et infinie réalité ? Réjouissons-nous de savoir nos morts à cette école qui les éclaire, qui les nourrit, qui les tranforme, qui les béatifie.



CHAPITRE VII

L'AMOUR CHEZ LES ÉLUS

SOMMAIRE DU CHAPITRE VII

I. Le cœur ne meurt pas. Les élus ont un cœur et s'en servent. Ils n'ont plus leur cœur de chair, mais ils ont ce cœur immatériel qui s'appelle la volonté. — II. Deux amours, comme deux connaissances. La mort supprime la connaissance sensible et l'amour organique, elle laisse subsister la connaissance intellectuelle et l'amour immatériel. — III Rapports entre la connaissance et l'amour. — IV. Les élus aiment. Ils aiment là-haut plus et mieux qu'ici-bas. Ils aiment Dieu. — V. Ils aiment les Anges. — VI. Ils nous aiment, parce que le devoir d'aimer n'est pas abrogé pour eux. — VII. Ils nous aiment parce qu'ils sont bons et heureux. — — VIII. Point de défaillance ni d'imperfection dans leur amour pour nous. — IX. Fraternité universelle. Exemple de saint François d'Assise. — X. Le fruit de cet amour est félicité. Les élus sont heureux d'aimer, rendons-les heureux d'être aimés.



CHAPITRE VII

L'AMOUR CHEZ LES ÉLUS

I. — Le cœur ne meurt pas. Les élus ont un cœur. Evidemment il ne s'agit pas ici d'un cœur de chair, de ce muscle si délicat et si puissant que nous avons tous, comme un foyer, au centre de notre être, et qui traduit en émotions douces ou douloureuses les impressions de notre vie morale ou physique. Ce cœur, nos morts l'avaient pendant cette vie ; c'est peut-être de lui qu'ils sont morts, blessés dans cet organe par un fer meurtrier, ou par la rupture de quelque vaisseau, ou par les assauts incessants d'une vie de luttes et d'efforts. Avec leur cerveau qui sentait, la tombe a reçu leur cœur qui tressaillait ; elle l'a vu se décomposer et tomber en une poussière glacée sans amour et sans vie.

Il y a un autre cœur que celui-là. Celui-là appartient à la vie animale, les bêtes en ont

un de semblable structure dans leur poitrine. Sans doute, le nôtre bat sous des impulsions plus élevées, vibre d'émotions plus nobles : en lui retentissent les aspirations d'une vie immatérielle ; il est emporté par des élans dont le bien moral et la beauté idéale sont la raison et le mobile. Mais il ne vaut ainsi que par le voisinage de l'autre cœur ; il n'a cette chaleur que par le rayonnement d'un foyer supérieur, plus ardent.

Quand la Sainte Eglise nous fait adorer le Sacré-Cœur de Jésus, est-ce simplement le cœur corporel du Sauveur qu'elle propose à notre culte ? Est-ce seulement cet organe percé par la lance du soldat et duquel coula du sang et de l'eau qu'elle vénère ? — Non, certes. Nous adorons ce cœur, comme organe et comme symbole, mais avec lui, en lui, nous adorons l'amour physique, l'amour spirituel humain, l'amour éternel divin dont était animé le Sauveur. Ce cœur de chair n'est que l'élément le moins élevé de l'objet de notre culte. Dans nos élus, avant leur mort, il y avait deux amours, que nous nous permettons d'appeler deux cœurs : un amour organique, sensible, dont le cœur charnel était le théâtre et l'instrument : celui-là a disparu ; un amour inorganique, immatériel, dont la volonté était le siège et le principe : celui-là reste éternellement.

II. — Nous comprendrons facilement l'existence de deux foyers d'amour chez l'homme vi-

vant sur la terre, si nous nous rappelons ce qui a été dit de ses deux connaissances. L'homme, en ce monde, connaît d'une connaissance sensible et d'une connaissance intellectuelle, il connaît par ses sens et il connaît par son esprit.

Une belle prairie s'étale sous ses pas. Dans un gazon d'une verdure foncée et épaisse, sont piquées les blanches pâquerettes, comme des clous d'argent qui fixent au sol ce tapis moelleux ; les haies d'aubépine enclosent le pré et répandent leur senteur sauvage ; les troupeaux de ci de là paissent, allant devant eux avec une lenteur endormie où se révèle la paix de cette nature à peine troublée parfois par un sourd mugissement ou par un faible bêlement. Les sens sont saisis par toutes ces choses : les yeux s'emplissent de la beauté de ce cadre, l'odorat respire ces parfums, les oreilles écoutent le bruissement de la vie des plantes et les cris des animaux, la tiédeur de l'atmosphère détend les nerfs et délasse les membres ; il y a une compénétration de la nature et de l'homme, l'homme sent la nature dans cette sensation, il se la représente, il la connaît. Rentré chez lui, remis au labeur obligatoire, il se souvient de la prairie qu'il a traversée, il en fait renaître l'image, les parfums, la musique, la tiédeur, dans ce sanctuaire du passé qui s'appelle la mémoire. Tout cela, c'est la connaissance sensible, qui est le fruit des vibrations excitées par les choses dans les organes des sens : tout cela se passe dans les sens, ces portes ouvertes sur l'extérieur, et dans le cerveau.

Mais il y a une autre connaissance qui est indifférente à la couleur des êtres, à leur murmure, qui ne s'inquiète ni de leurs effluves embaumées, ni du chaud, ni du froid, mais d'un coup d'aile s'élève bien au-dessus dans la sphère des idées pures ; qui s'occupe non pas de tel homme grand ou petit, de tel animal gracieux ou repoussant, de telle plante rose ou bleue, fraîche ou fanée, mais disserte sur la nature de l'homme, de l'animal ou de la plante ; qui va plus haut encore et discourt sur l'esprit, sur Dieu, sur la vertu et sur l'honneur, c'est-à-dire sur des choses que les sens ne soupçonnent pas ; qui enfin, non contente de représenter les objets, raisonne encore sur eux, y découvre par ses raisonnements de nouvelles vérités, construit des vues d'ensemble, devine des rapports intimes entre toutes les créatures et entre toutes les idées. C'est la connaissance intellectuelle, dont l'homme seul est capable ici-bas, et qu'il emporte dans l'autre vie, tandis que tout le mécanisme de sa connaissance sensible, comme une montre brisée, périt avec son cadavre.

Il y a donc, chez l'homme, deux flambeaux, l'un qui éclaire le monde sensible et qui s'éteint avec la mort, l'autre qui éclaire le monde des esprits et des idées et qui continue à briller au delà de la tombe.

III. — Or ces deux flambeaux ne sont pas seulement sources de lumière, ils sont encore deux foyers et deux sources de chaleur. Les an-

ciens disaient qu'on ne désire par l'inconnu. *Ignoti nulla cupido.* Un bien n'est désiré qu'autant qu'il est connu et apprécié. Les plaisirs, les jouissances ignorées ne causent aucun regret, n'excitent aucune concupiscence. En un mot, il y a un lien très étroit entre la connaissance et l'amour, entre le cerveau et le cœur. Pour être aimés, les objets doivent passer par la connaissance. La tête est le chemin du cœur.

Allons plus loin encore dans l'étude des rapports entre la connaissance et l'amour. La connaissance n'est pas seulement la condition de l'amour, elle en est encore la source et la cause naturelle. Dès qu'un objet se manifeste à nous par la connaissance, aussitôt il agit sur notre cœur ; il l'attire ou le repousse, il y provoque de l'antipathie ou de la sympathie, rarement il nous laisse indifférents. Ses qualités nous plaisent, nous séduisent et nous attachent à lui ; ses défauts nous déplaisent et nous éloignent. Plus il nous apparaît, et plus grandissent les sentiments qu'il a provoqués en nous. A mesure que la religieuse pénètre par la méditation, les grandeurs, les sublimités de sa vie de perfection, elle s'y attache de toutes les fibres de son âme, chaque pas dans la lumière est un lien de plus entre elle et sa vocation. Quand le pécheur a une fois aperçu le caractère déraisonnable, désordonné et coupable de ses fautes, il les rejette ; si la grâce l'a touché et lui apporte des lumières surnaturelles sur les conséquences et sur la nature de ses égarements, son repentir devient inconsolable et l'accroissement

de clarté sur son état se traduit par un progrès semblable dans le désaveu.

Lumière produit affection ou désaffection, suivant qu'elle fait briller des qualités ou des défauts.

Enfin une dernière conclusion à tirer de ces rapports entre connaître et aimer, c'est que de même qu'il y a deux façons de connaître, il y a deux manières d'aimer.

La connaissance sensible, qui fait vibrer des organes, provoque un amour organique. Elle excite la chair, y fait courir la chaleur de l'émotion ou y répand la glace de la peur. Le cœur se soulève, les passions réclament, la bête humaine exige la proie que les sens ont fait miroiter à ses yeux, ou fuit l'ennemi qu'ils lui ont dénoncé. Phénomènes de l'amour physique, éteints avec la vie du corps et avec les perceptions ou images sensibles qui les ont fait naître.

La connaissance intellectuelle qui a pour théâtre l'âme pure, qui s'épanouit dans la sphère immatérielle et immortelle de notre être, y provoque aussi des amours immortelles, des désirs purs et immatériels. Quand la beauté immatérielle, quand la séduction si saine de la vertu ont été montrées à l'âme dans le regard de l'esprit, l'âme s'émeut, s'éprend de cette beauté, se laisse séduire par la vertu. Tout cela se passe en dehors des sens indignes de pareils spectacles et de semblables jouissances, tout cela c'est la vie qui ne meurt pas : c'est le cœur immortel de l'homme.

IV. — Nos morts peuvent donc aimer dans le ciel ; il leur reste un cœur, un cœur immatériel, un cœur immortel, que les savants appellent du nom de volonté et qui reste un foyer supérieur d'attachement et de dilection.

Ils peuvent aimer et ils aiment !

Ils aiment plus et mieux là-haut qu'ici-bas ! Leur amour est plus intense parce qu'ils connaissent mieux, parce qu'ils sont meilleurs, parce qu'ils sont heureux. Ce sont là, en effet, les sources qui alimentent le torrent de l'amour chez les élus.

Là-haut, ils sont dans la lumière parfaite, Dieu qui s'est fait leur instituteur se révèle à eux, ils le voient avec ses perfections, ils assistent aux mystérieuses opérations de la vie divine, voient le Fils naître du Père, le Saint-Esprit jaillir de leur amour réciproque. S'il est vrai qu'il y a une contagion dans l'amour et que voir aimer porte à aimer soi-même, quels élans ne doit pas provoquer chez nos morts le spectacle inexprimable des amours infinies de Dieu. En même temps, la Providence déroule la série de ses desseins et les secrets de son gouvernement des choses d'ici-bas. L'âme voit que tout, dans la création, est mené par l'amour dans un ordre parfait. Dante dit quelque part que les plans divins dont nous sommes la réalisation, Dieu les enfante en aimant.

Che partorisce amando il nostro Sire [1].

1. *Parad.*, c. XIII, 55.

Or, l'amour n'est pas seulement contagieux, il provoque le retour. On aime quand on voit aimer, on aime surtout quand on se sent aimé. Et voyant dans un éclat incomparable toute la trame des amours de Dieu pour eux, suivant du regard et du souvenir toutes les opérations par lesquelles la Providence a réduit en acte son amour, et finalement la prédestination qui les a conduits à travers les difficultés de la vie et les assauts de la mort jusqu'au séjour céleste, nos chers disparus se sentent émus de tant de bonté et ils entonnent le cantique de l'amour reconnaissant. Ils aiment Dieu plus que jamais parce qu'ils connaissent sa bonté et ses tendresses mieux qu'ils ne les ont jamais soupçonnées.

V. — Ils aiment les Anges parce qu'ils les connaissent désormais très clairement et font à chaque instant l'expérience de leurs perfections et de leur bonté. On aime ce qui est parfait, on aime ce qui est bienfaisant. Or, les Anges sont parfaits, ils sont bienfaisants à nos morts. Ces deux qualités ils les avaient depuis longtemps. Ils avaient une nature parfaite dès leur création ; bienfaisants, ils l'ont été pour ces âmes pendant leur existence mortelle et au milieu de leurs luttes et de leur existence ici-bas ; mais c'est surtout au ciel que leurs perfections éclatent, que leurs bienfaits apparaissent dans toute leur réalité et portent leurs fruits de félicité, et les élus devant le spectacle de tant de délicatesse et de dévouement,

devant le rayonnement de tant de beauté angélique, se sentent épris d'admiration et de reconnaissance, ils aiment, ils chérissent leurs nouveaux frères, les Anges.

VI. — Ils nous aiment. Ils nous aimaient ici-bas, ils ont emporté de bien tendres souvenirs de leur cohabitation, de leurs rapports avec nous; ils continuent à nous voir, à deviner nos aspirations, à assister à nos luttes, à constater notre fidèle souvenir; ils savent qu'ils vivent toujours dans notre cœur et nous vivons dans leur amour. Leur tendresse s'est accrue avec l'intuition qu'ils ont reçue de notre fidélité et de nos besoins. Du reste, Dieu qui a créé les liens de la famille et de l'amitié, qui oblige à les respecter, n'en a pas abrogé la loi. Le devoir d'aimer persiste là-haut et nos morts étant devenus les serviteurs parfaits de Dieu pratiquent ce devoir à merveille. Il leur est d'ailleurs rendu bien doux par les habitudes prises ici-bas. Nous avons dit que les habitudes de l'âme ne périssent pas toutes à la mort, l'âme séparée du corps garde ses habitudes de connaître et ses habitudes d'aimer; elle garde les sciences qu'elle a acquises, les affections qu'elle a cultivées auprès de nous. Oui, nos morts nous aiment, ils nous aiment avec une intensité plus grande que jamais.

Fussions-nous pécheurs, ils nous aimeraient encore. Notre Seigneur lui-même a voulu nous l'attester. Dans le ciel, on s'intéresse au sort

des humains, on applaudit aux victoires des justes, on se rejouit surtout du retour des pécheurs. Ceux-ci excitent une commisération, presque une sympathie spéciale, et il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pardon [1].

Le péché n'éteint pas l'amour des élus, il l'aiguise au contraire, le stimule et provoque de leur part une sollicitude plus grande, et un plus grand souci du salut de celui qui en est souillé.

VII. — Nos morts nous aiment mieux parce qu'ils voient mieux et savent plus ; ils nous aiment encore parce qu'ils sont bons. Il y a une parenté étroite, naturelle, entre la bonté et l'amour. Etre bon rend aimable et rend aimant. Quoi de plus aimable qu'une personne bonne, tendre, dévouée, douée de mille qualités qu'elle met avec bienveillance au service du prochain? On aime ceux qui sont bons, on ne les aime même que parce qu'ils sont bons. Mais surtout la bonté rend l'âme aimante. La bonté tend à se répandre, c'est son propre de rayonner autour d'elle, de chercher à se communiquer. Celui qui est bon, donne volontiers et se donne de tout cœur : or, donner et se donner c'est la grande marque de l'amour.

1. « Dico vobis quod ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis qui non indigent pœnitentia. » Luc, xv, 7.

Les élus dans le ciel sont bons, d'une bonté sans défaillance, d'une bonté descendant du sein même de Dieu. Ils sont meilleurs qu'ils n'ont jamais été, ils sont parfaits. Ils ont donc cette tendance de toute bonté, de se donner, d'être bienfaisants, c'est-à-dire d'aimer d'un amour effectif et efficace.

Ils aiment, enfin, parce qu'ils sont heureux. Le bonheur comme la bonté rend aimant. La félicité épanouit, dilate ; celui qui est heureux, s'attache volontiers à ce qui l'entoure ; non content de jouir seul de sa joie, il veut la communiquer, la dire aux autres, la leur faire partager, les rendre heureux de son bonheur. Cela encore, c'est aimer, et nos chers trépassés nous aiment de cette façon. Heureux d'une félicité sans limites et sans fin, ils s'épanouissent, s'attachent à nous de plus en plus et ont la passion de faire déborder jusqu'à nous les torrents de félicité dont Dieu les enivre.

VIII. — Les élus aiment donc Dieu et les Anges, nos morts nous chérissent d'une dilection devenue étrangement vive et intense. A l'intensité, cette dilection joint une pureté plus grande. Nos morts nous aiment mieux en même temps qu'ils nous aiment plus. Ici-bas on rencontre certainement des affections larges, pures, sincères, où n'entre aucun mélange d'égoïsme, que ne ternit aucun souffle charnel, que ne rétrécit aucune considération étroite et mesquine. Cependant les affections parfaites sont rares : bien souvent, l'attache-

ment est inspiré par des vues personnelles; sans doute on aime avec un certain désintéressement, on est prêt à faire quelques sacrifices pour la personne aimée, et pourtant on ne peut se défendre de supputer parfois les avantages que l'on retire de telle ou telle amitié : le *moi* vient se mêler aux sentiments de la plus sincère bienveillance. — Et puis avec le *moi*, c'est souvent la chair qui intervient, les sens se mettent de la partie et réclament leur profit dans les relations créées par l'amitié. Certes, on leur résiste habituellement, l'affection reste noble, idéale et chaste ; il n'en est pas moins vrai que le péril où elle se trouve d'avoir à lutter contre les appétits d'en bas lui enlève de sa sécurité. — Enfin, nous aimons ici-bas, mais notre attachement est inspiré par les vues terrestres, lesquelles sont incontestablement plus étroites que les vues célestes. Nos horizons de la terre sont limités, nous connaissons peu de choses, nous n'en connaisssons que la surface, nous ignorons l'ordre merveilleux qui les unit entre elles et avec les desseins éternels. Les limites de nos horizons intellectuels imposent des bornes correspondantes à nos affections.

Là-haut, nos morts ont dépouillé ces ombres qui, même involontairement, pouvaient envelopper leurs sentiments les plus affectueux ; ils sont au comble du bonheur et pour l'éternité ; ils n'ont plus rien à craindre ni à désirer ; toute considération personnelle, tout égoïsme est nécessairement exclu de leur amitié. Leur *moi* a disparu, *vivo autem, jam non ego*, pour céder

la place au *moi* du Christ en lequel ils se sont transformés, *vivit vero in me Christus* [1]. Les sens sont éteints, les élus voudraient en rallumer le foyer et en ranimer la cendre qu'ils ne le pourraient pas ; l'affection charnelle est impossible aux morts.

Enfin, les horizons se sont élargis, les vrais biens sont apparus, la trame providentielle de chaque vie est dévoilée, les amis que nous pleurons connaissent parfaitement ce qui nous convient ; ils savent ce qui est bien pour nous, ce qui est mal, ils connaissent les volontés du ciel à notre endroit, ils nous aiment donc d'une façon plus intelligente en même temps que plus désintéressée et plus pure.

IX. — Pendant qu'il se purifiait, leur amour s'universalisait. Il y a dans l'histoire de la sainteté un exemple frappant de ce que peut être le cœur de nos morts : c'est le cœur du séraphique et tout céleste patriarche d'Assise, saint François. « L'amour intarissable et tendre qui remplissait l'âme du bienheureux et qui découlait directement du cœur de Jésus-Christ, s'épanchait sur tous les hommes et par delà les hommes sur toutes les créatures. Remontant, dit saint Bonaventure, jusqu'à la première origine des choses, il considérait toutes les créatures comme sorties du sein paternel de Dieu et reconnaissant qu'elles avaient le même principe que lui, il les appelait avec une ravissante

1. Gal. II, 20.

tendresse ses frères et ses sœurs. Il les aimait, les caressait, leur parlait ; par un divin privilège, elles semblaient entendre sa voix et lui obéissaient comme des êtres intelligents et raisonnables. Sa sainteté et sa parfaite union à Jésus-Christ, souverain maître et Seigneur de toutes choses, lui avaient rendu sur la création l'empire primitivement accordé à Adam et que le péché originel lui avait fait perdre. Il commandait au fer rougi, qu'on promenait sur son front pour ranimer sa vue, de ne pas lui faire mal, et le fer et le feu faisaient leur office sans lui causer aucune souffrance. Il parlait également avec autorité aux créatures animées et nulle ne résistait au doux commandement de son amour. Les bêtes sauvages lui obéissaient comme les pécheurs, et de même qu'il réconciliait entre eux les ennemis acharnés, il réconciliait le loup de Gubbio avec le peuple dont il avait été la terreur. Parmi les créatures, il aimait de prédilection celles qui, par leur douceur, leur innocence et leurs qualités naturelles, lui rappelaient davantage la bonté et l'humilité du Sauveur [1]. » N'est-elle pas suave cette tendresse du saint d'Assise pour toutes les créatures, n'est-elle pas touchante cette fraternité universelle qui lui fait traiter de frères et de sœurs tous les êtres, toutes les natures sorties de la main et du cœur de Dieu, qui lui fait saluer comme des sœurs jusqu'à la souffrance, jusqu'à

1. Le comte Anatole de Ségur. — *Histoire populaire de saint François d'Assise*, c. viii.

la mort ? Eh bien ! le cœur de saint François était un cœur d'élu sur la terre, et nos morts, là-haut, embrasés au même foyer du cœur de Jésus, dilatent leur âme, donnent à leur amour la mesure même de l'univers, et enveloppent dans leur tendresse tout ce que Dieu aime et nourrit, c'est-à-dire toute créature.

X. — Nous avons maintenant les caractères de l'amour de nos morts ; ils aiment, ils nous aiment surtout, ils nous aiment mieux qu'en ce monde, d'un amour plus intense, plus désintéressé, plus pur, plus éclairé, plus étendu. Les fruits de cet amour se résument en ce seul mot : félicité. Tout à l'heure nous disions qu'ils aiment parce qu'ils sont heureux, ajoutons qu'ils sont heureux parce qu'ils aiment. Aimer rend heureux. En effet, le bonheur ne consiste-t-il pas dans la jouissance débordante de la perfection ? Or la perfection pour l'âme, c'est une intelligence inondée de lumière, c'est cette lumière se changeant par l'amour en chaleur, ce sont les deux activités spirituelles, voir et aimer, poussées au suprême degré, c'est l'être développé jusqu'à sa dernière limite, et là, déversant le trop plein de sa vie et de son énergie sur ceux qui l'entourent et qui communient à sa perfection et à sa joie. La perfection c'est être, c'est vivre, c'est agir, c'est faire du bien autant que cela se peut ; c'est-à-dire c'est se donner, c'est aimer. Du reste, quel plus grand bonheur que sentir qu'on a un cœur, que dilater ce cœur, que d'y mettre toutes les ten-

dresses, toutes les délicatesses, puis de répandre ces trésors accumulés sur tous ceux qui peinent et qui souffrent ? Là-haut, nos chers disparus sont heureux, parce qu'ils aiment, ils sont heureux parce qu'ils aiment beaucoup. Puissions-nous ajouter qu'ils sont heureux parce qu'ils sont aimés : car être aimé fait du bien et donne de la joie.

Aimons nos morts, aimons-les beaucoup, ce sera travailler à leur félicité et ajouter notre goutte de joie au fleuve de leur éternelle jouissance.



CHAPITRE VIII

LA PUISSANCE DES ÉLUS

SOMMAIRE DU CHAPITRE VIII

I. Les élus peuvent quelque chose en notre faveur. L'impuissance les rendrait malheureux. — II. Objection. « Ils voient nos misères, ne peuvent les soulager puisqu'ils ne les soulagent pas en fait. Cette vue de nos peines jointe à l'impuissance de les supprimer, ne peut que rendre nos morts malheureux dans le ciel. » Réponse. 1° Il peut se faire que Dieu par exception cache certaines choses aux élus. 2° Les élus voient les peines de plus haut et comprennent leur portée surnaturelle. Ils se réjouissent donc souvent de ce que notre ignorance nous fait déplorer. — III. 3° Les élus sont intimement unis à Dieu et participent à la manière d'être de Dieu qui connaît à fond notre état, nous aime infiniment et que nos misères n'empêchent pas d'être infiniment heureux. — IV. Les élus dans le ciel sont puissants, parce qu'ils sont assimilés aux Anges. Puissance des Anges. — V. Les élus sont encore puissants parce qu'ils ne sont pas d'une autre essence que les saints canonisés. Puissance de ceux-ci.



CHAPITRE VIII

LA PUISSANCE DES ÉLUS

I. — Les élus ne sont pas impuissants. Ils peuvent, ils peuvent beaucoup peut-être en notre faveur. Les chapitres précédents nous ont montré qu'ils connaissent et qu'ils aiment. Ils savent ce que nous sommes, nos besoins, nos défaillances et nos aspirations. Ils nous aiment plus et mieux qu'ici-bas. Ils nous veulent du bien, le véritable bien. Or, comment donc pourraient-ils être heureux si, connaissant nos besoins et nous voulant du bien, ils ne pouvaient rien pour nous? Ne seraient-ils pas au contraire soumis à un horrible supplice de Tantale, ayant sous les yeux la vue de tout ce qui pourrait faire notre bonheur et le leur en même temps, le désirant de toutes leurs énergies et ne pouvant allonger la main pour le cueillir et nous l'offrir. Peut-on concevoir tor-

ture plus épouvantable que celle d'une mère qui est au bord du fleuve où son enfant se noie? Son fils vient de tomber dans les flots, il est pris dans leurs tourbillons et emporté. Il crie vers elle, l'appelle à son aide. La pauvre mère est là, adjurant le ciel, implorant un miracle et ne peut rien, car se jeter à l'eau, c'est la certitude de périr elle-même sans sauver son malheureux enfant. Et elle reste la spectatrice terrifiée et paralysée d'un drame qui la brise.

Dieu peut-il soumettre ses élus à un pareil supplice? Peut-il leur laisser la connaissance de notre vie, le désir de notre félicité et puis les paralyser entièrement et les rendre incapables de la moindre intervention en notre faveur? Non, s'ils sont heureux, et ils le sont pleinement, il faut qu'ils puissent quelque chose pour nous.

II. — On objectera peut-être ici que ce raisonnement prouve trop et par conséquent n'est d'aucune valeur. « Vous prétendez, nous dira-t-on, que nos morts là-haut continuent à nous connaître, nous suivent des yeux, savent nos angoisses, vous en concluez qu'ils peuvent soulager ces angoisses, ou que s'ils ne peuvent pas les soulager, ils ne sauraient être heureux. Or, l'expérience nous atteste qu'une multitude de malheurs ou de tristesses nous arrivent qui ne nous sont pas épargnés par nos morts. Donc ils ne les connaissaient pas, ou s'ils les connaissaient, ils ne peuvent rien pour nous et sont malheureux en paradis. » Nous répondons à

notre tour que cette objection elle-même prouve trop pour être dans la vérité, car si elle était vraie, il faudrait dire que Dieu lui-même, qui nous aime plus que nos chers élus ne nous aiment, serait malheureux en assistant à nos malheurs.

Nos morts nous voient et nous suivent, comme nous l'avons démontré plus haut. Cependant, de même qu'ici-bas l'homme est un être doué de vue et d'intelligence et pourtant parfois ne voit pas et ne comprend pas certaines choses, parce que les ténèbres les lui cachent, qu'un bandeau a été mis sur ses yeux ou qu'une fatigue momentanée annihile sa force cérébrale et paralyse sa raison ; pareillement, il peut se faire que, par exception, Dieu, dans sa charité pour un élu, lui cache par une intervention spéciale l'état malheureux d'une personne chère et lui laisse ignorer une situation qui le remplirait de trouble et d'angoisse. Ou bien encore, Dieu peut laisser cet élu assister aux luttes, aux tribulations des siens parce que, plus haut, dans l'horizon de la divine Providence, apparaît en même temps la suprême utilité de ces douleurs. L'élu voit avec ravissement que ces épreuves n'auront qu'un temps et sont le germe d'une moisson infinie d'honneur et de joie. Ainsi le laboureur se réjouit de voir la semence qu'il a confiée à la terre, attaquée par l'eau, décomposée par la chaleur, enlacée et comme broyée sous l'étreinte des éléments, parce que de cette corruption naîtra une riche jonchée d'épis. Les élus voient plus haut et plus loin,

et ces points de vue supérieurs leur font apprécier comme un bien ce qui à notre vue bornée semble être un désastre.

III. — Quoi qu'il en soit, et quelque mystère que ce problème contienne, n'oublions pas les vérités sur lesquelles est fondé le doux et salutaire dogme de la Providence, ainsi que la communion des saints aux directions providentielles. Dieu mène le monde, il le mène pour le bien des âmes. Ces âmes, il les aime, il leur a prodigué les moyens de perfection et de salut ; il a voulu cependant par dessus tout respecter leur liberté, et pour leur accorder au ciel une couronne véritablement conquise par eux, leur laisser ici-bas la faculté de pécher et de préférer leur caprice à la raison divine. Leur fidélité réjouit son cœur sans rien ajouter à sa félicité, parce que rien ne peut être ajouté à l'infini : leur infidélité le contriste sans rien enlever à sa félicité, parce que rien ne peut diminuer l'éternel et l'immuable. Dieu est souverainement et infiniment heureux, même quand il voit périr misérablement ceux qu'il aime d'un amour éternel et infini. Mystère tant que l'on voudra, mais certitude absolue. Le cœur de Dieu n'est point fait à la mesure humaine, ses battements sont plus nobles, son idéal plus élevé, sa vie plus intense. Or, dans le ciel, les saints sont unis étroitement à Dieu, c'est là surtout qu'ils peuvent répéter : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Dieu qui vit en moi ». La vie du cœur de Dieu devient la vie de leur cœur, comme

la félicité divine devient leur félicité ; et tout en étant contristés avec Dieu des chutes et des malédictions que subissent ceux qu'ils ont quittés, tout en aimant ces pauvres amis ou parents plus que jamais et d'un amour plus ardent, cependant le mystère de la vie divine à laquelle ils sont associés permet que leur bonheur ne soit pas atteint. Une mère n'aime pas son fils d'une tendresse plus grande que la tendresse de Dieu pour ce même fils, car sa tendresse procède de la tendresse de Dieu ; le malheur de ce fils ne saurait donc détruire son bonheur plus qu'il ne détruit le bonheur de Dieu. Ne cherchons pas plus longtemps à sonder cet insondable abîme du cœur glorifié ; qu'il nous suffise de savoir que nos malheurs ne trouvent pas nos chers morts insensibles, que s'ils ne brisent pas leur fécilité, ils les trouvent plus aimants et plus attachés à nous. Enfin concluons de toutes ces considérations que si, là-haut, les élus participent dans une mesure connue d'eux et de Dieu et déterminée par leurs mérites à la lumière de l'intelligence divine, à la chaleur du foyer éternel de l'amour, on ne comprendrait pas que Dieu qui les éclaire sur nous et qui ranime et nourrit leur amour pour nous, ne leur donnât aucune part à sa puissance et à sa providence envers nous.

IV. — Du reste, ne sont-ils pas là-haut assimilés dans une certaine mesure aux Anges, et les semblables des saints placés sur nos autels ? Dans ces conditions, ils doivent participer à la

puissance des Anges et de ces saints, et pouvoir au moins en partie ce que peuvent ceux-là.

Les Anges ont l'empire du monde. La nature leur est soumise et leur obéit. Profondément attachés à la Providence divine, ils n'interviennent dans la marche de l'univers que rarement et toujours pour seconder l'œuvre de cette Providence. Mais ils sont assez puissants pour pouvoir arrêter un astre dans sa course, et suspendre, comme le fit Josué, la marche du soleil au-dessus de Gabaon et la marche de la lune au-dessus de la vallée d'Aïalon [1] ; ils peuvent s'armer d'un glaive de feu pour garder l'entrée du paradis terrestre [2], ou de verges pour punir le sacrilège Héliodore [3]. Ils peuvent transporter au Sinaï le corps de la Vierge sainte Catherine, apporter de Terre Sainte à Lorette la maison habitée par la sainte famille. Ils peuvent enfin toucher la jambe de Jacob et le rendre boiteux [4] ; frapper le côté de saint Pierre, l'éveiller et ouvrir devant lui les portes de sa prison [5].

Chacun de nous a près de soi un Ange qui le garde. Cette garde des Anges préposés à notre défense serait absolument inefficace s'ils ne pouvaient rien sur nous ou autour de nous. Il faut que ces esprits célestes puissent détourner les dangers qui nous menacent, et nous dé-

1. Josué, x, 12.
2. Genèse, iii, 24.
3. II Mach. iii, 25 et suiv.
4. Gen. xxxii, 25.
5. Act. xii, 7, 10.

tourner nous-mêmes des écueils de la route. « Ils s'intéressent à tous nos besoins, ils ressentent toutes nos nécessités ; à toute heure et à tous moments, ils se tiennent prêts pour nous assister ; gardiens toujours fervents et infatigables ; sentinelles qui veillent toujours, qui sont en garde autour de nous nuit et jour, sans se relâcher un instant du soin qu'ils prennent de notre salut [1]. » Tout cela suppose une action incessante et efficace des Anges sur nos destinées. Or, les esprits humains, dans le Paradis, participent à la manière d'exister des Anges. Comme eux élevés au-dessus de la matière, comme eux ils voient, comme eux ils aiment ; pourquoi n'agiraient-ils pas comme eux ? S'il est vrai que la « subordination des natures créées demande que ce monde sensible et inférieur soit régi par le supérieur et intelligible, et la nature corporelle par la spirituelle [2] », pourquoi le monde corporel auquel nous appartenons ne serait-il pas sous l'empire des âmes humaines agrégées, par la mort et par la gloire, au monde des esprits.

N'est-il par permis de penser que les âmes de nos morts ont, elles aussi, le pouvoir d'agir en ce monde ! qu'elles ont surtout le pouvoir d'intervenir en bienfaitrices dans les intérêts de ceux qu'elles ont laissés sur la terre ? N'est-il

1. Bossuet. — *Panégyrique pour la fête des saints Anges gardiens*, 1er point, édition Lebarq, tome III.
2. Bossuet. — *Panégyrique pour la fête des saints Anges gardiens*, 1er point, édition Lebarq. tome. III.

pas consolant de se dire qu'un père ravi par le trépas, non seulement n'est pas insensible aux nécessités physiques et morales, spirituelles et temporelles de ses fils, mais encore y pourvoit dans la mesure où Dieu le permet et de la façon dont leur Ange gardien lui-même y pourvoit ? Un époux reste de là-haut l'appui de son épouse, une mère la tutelle de ses enfants, un fils l'aide de son père, un frère le collaborateur de son frère. Au ciel, ces chers morts nous gardent avec les Anges, ils sont nos Anges gardiens et plus nous perdons de parents ou d'amis ici-bas, plus nous gagnons d'Anges gardiens en Paradis.

V. — Leur puissance et leur intervention affectueuse dans nos affaires paraissent d'autant plus plausibles que les saints canonisés jouissent précisément d'un pouvoir pareil et interviennent d'une façon salutaire dans les causes que notre piété remet entre leurs mains. Une sainte Catherine, une sainte Marguerite apparaissent à Jeanne d'Arc, l'attendrissent sur le sort de la France, l'excitent à voler au secours de la patrie et lui font accomplir la plus merveilleuse des épopées nationales. Ce que ces saintes ont fait pour le salut de la France, d'autres saints le font chaque jour, sous une autre forme, et par des moyens moins éclatants pour la prospérité des familles, ou pour le salut des individus. Un saint Antoine de Padoue se mêle, pour leur plus grand avantage, des affaires de quantité de chrétiens ;

un saint Hubert délivre ses fidèles de l'épouvantable venin de la rage ; un saint Benoît préserve avec une efficacité spéciale des assauts du démon ; un saint Thomas d'Aquin garde l'intégrité de ceux qui portent à son exemple et en son honneur la ceinture de chasteté. Sans doute, de tels saints sont haut placés dans le ciel et méritent, de la part de Dieu, une suprématie spéciale sur leurs frères d'ici-bas ; mais nos morts, s'ils sont moins près de Dieu, sont plus près de nous. Ils nous restent attachés par les liens de famille que Dieu a créés et qu'il veut voir respecter dans le ciel comme sur la terre. Pourquoi donc un père, une mère qui vivent là-haut dans la société des saints, ne pourraient-ils pas en faveur de leur famille ce que peuvent d'autres, plus saints sans doute, mais après tout étrangers à cette famille ? On ne voit pas que les saints canonisés aient une nature à part, ni une gloire d'espèce différente. La nature qu'ils ont portée au ciel, la gloire qu'ils ont reçue, nos parents les possèdent aussi ; ils jouissent, chacun à sa place, des puissances qui découlent spontanément de cette nature ou qui ont été octroyées par la bonté de Dieu à cette gloire. Si les saints peuvent quelque chose en notre faveur, et ils nous en donnent tous les jours des preuves, nos morts, eux aussi, sont pour nous de très précieux patrons.



CHAPITRE IX

L'ACTION DES ÉLUS

SOMMAIRE DU CHAPITRE IX

I. Les élus, non seulement peuvent agir, mais en fait agissent en notre faveur. Ils exercent sur nous une puissance de contagion ; — II. Une influence de suggestion. — III. Ils nous parlent et nous conseillent d'une voix immatérielle à la manière des Anges. — IV. Comparaison entre leur parole et le langage intime que nous nous tenons à nous-mêmes. — V. L'expérience témoigne en faveur de cette influence de conseil. Pourquoi nous ne saisissons pas toujours la voix de nos morts. — VI. Les élus exercent sur nous une puissance matérielle et au dehors. — VII. Au dedans, ils agissent sinon directement sur notre intelligence et notre liberté, du moins sur nos facultés sensibles et nos organes d'affection. — VIII. Ils ont enfin et emploïent un pouvoir d'intercession. Ils prient pour nous. — IX. Ils offrent à Dieu nos désirs et nos prières. — X. Texte de Bossuet. — XI. Conclusion : un parent perdu sur la terre est un Ange gardien gagné au ciel.



CHAPITRE IX

L'ACTION DES ÉLUS

I. — Nous avons fait voir que nos morts peuvent quelque chose pour nous. Eux qui, sur la terre, mettaient leur bonheur à se dépenser pour nous, eux si dévoués, si pleins d'entrain et d'énergie quand ils savaient que leurs efforts auraient notre utilité ou notre agrément pour résultat, là-haut ne se reposent pas dans l'inaction et l'indifférence. Ils continuent à s'occuper de nous, à nous entourer d'un souci sans aucune fatigue, à nous accorder un travail sans effort et sans peine. Et ce dévouement céleste les réjouit et contribue à leur félicité parce qu'il est donné pour nous qu'ils aiment.

Mais comment peuvent-ils nous secourir? Il ne suffit pas d'avoir démontré leur puissance, il est nécessaire d'en décrire les actes, d'en

analyser les procédés, d'en suivre les voies.

Ils exercent en premier lieu sur nous une puissance de *contagion*. L'Ange de l'Ecole parlant des Anges du ciel, a, sur ce sujet, des pages d'une haute doctrine. Il établit que les esprits célestes supérieurs, en se tournant vers les esprits inférieurs ou vers les âmes humaines, en s'approchant d'eux en quelque sorte, les fortifient et font passer en eux quelque chose de leur force et de leur perfection. Un foyer rayonne et répand sa chaleur autour de lui ; un flambeau projette dans l'atmosphère qui l'entoure l'éclat de sa flamme ; le mouvement produit par la chute d'un corps au milieu d'une eau dormante se propage en cercle et gagnant de proche en proche va se briser contre les rives. Le contact avec une personne vertueuse rend meilleur. Se rencontrer avec une personne sainte, l'approcher, même sans lui parler, donne à l'âme je ne sais quel goût pour la vertu, je ne sais quelle aspiration vers le bien. Ainsi dans le monde des esprits rayonnent chaleur, lumière, mouvement et vertu. Une contagion mystérieuse, intime, profonde, va de l'un à l'autre, portant à celui-ci, comme une effluve spirituelle, les qualités et les perfections de celui-là. Cette contagion que nous avons constatée sur la terre, que les théologiens affirment dans le ciel, va aussi du ciel à la terre. Nous ne la sentons pas, c'est une sorte d'infiltration inconsciente de meilleur que nous en nous : mais pourquoi ne pas l'admettre? Pourquoi nos morts en nous assistant, en

s'approchant de nous, ne feraient-ils pas rayonner sur nous et en nous quelque chose de leur noblesse morale, de leur force et de leur bonté, à la façon dont les Anges les fortifient et les élèvent eux-mêmes par leur simple fréquentation ? Oui, croyons-le avec les grands théologiens, le voisinage des esprits est bon, il fortifie, il améliore, et il nous est profitable que nos morts soient auprès de nous.

II. — A cette influence de contagion, il faut joindre une influence de *suggestion*. Nos morts nous parlent, ils nous conseillent. Eclairés par Dieu lui-même, nourris de vérité, pénétrés de sagesse et de prudence, ils sont devenus les meilleurs et les plus sûrs des conseillers. Ils pèsent toutes choses non plus au poids humain, non plus même au poids du sanctuaire, mais au poids de l'éternité : ils savent des problèmes qui nous agitent la solution droite et juste, de nos entreprises ils prévoient l'issue. Et par leurs sages suggestions ils nous sollicitent au bien et à l'équitable. Ah ! que nous serions parfaits et que saintes seraient nos actions si nous entendions la voix de nos morts et si nous lui obéissions.

Mais, enfin, cette voix, qu'est-elle donc ? Elle n'est ni le son de l'air agité par une bouche humaine, ni la vibration d'un corps sonore, ni un souffle, ni un geste, ni aucun des signes matériels par lesquels nous traduisons notre pensée à nos interlocuteurs. Les morts, avec l'autorisation divine, peuvent

exceptionnellement et par miracle faire vibrer l'air et faire entendre à nos oreilles des sons où se révèle leur pensée ou leur volonté. Evoqué par la pythonisse d'Endor, consulté par Saül, Samuel peut monter de la terre, couvert d'un manteau et dire à Saül : « Pourquoi m'avez-vous troublé de sorte que je fusse invoqué. » Il annonce au roi la fin de sa puissance et de sa race, et « Saül tombe et reste étendu sur la terre, épouvanté des paroles de Samuel [1]».

III. — D'une façon habituelle et normale, tout autre est le langage des morts, et ce n'est point par nos sens que nous percevons leurs paroles. Il est incontestable que la fonction d'Ange gardien auprès de nous n'est pas une sinécure ; l'Ange gardien, placé par Dieu à nos côtés pour nous garder, nous garde réellement. S'il nous protège contre les ennemis du dehors par l'exercice d'une puissance dont nous avons déjà parlé et sur laquelle nous reviendrons plus loin, il nous protège aussi contre nous-mêmes. Cette mission de protection interne, il l'accomplit par ses conseils, par ses lumières. Il est pour nous un conseiller. Il nous parle. La piété chrétienne, s'adressant à cet Ange gardien, lui dit : « Ange de Dieu, préposé à ma garde, éclairez-moi, gardez-moi, dirigez-moi, gouvernez-moi. » Qu'est-ce que cette lumière projetée par l'Ange sur l'âme humaine, sinon une parole, un enseignement, un conseil?

1. I Reg. xxviii, 14-20.

L'Ange parle donc à l'homme, pourquoi l'esprit humain qui vit avec les Anges et qui vit en Ange, ne pourrait-il pas parler lui aussi à son frère resté ici-bas ; pourquoi ne pourrais-je pas entendre la voix d'un saint patron, d'un ancêtre, comme j'entends la voix de mon Ange ?

IV. — Du reste, si je veux réfléchir un instant et me replier sur moi-même, je constaterai que chaque jour, à chaque instant, je profère moi-même des paroles toutes spirituelles où la bouche n'a aucune part, où aucun son n'est émis et qui retentissent dans une atmosphère supérieure à celle où se passent les phénomènes perçus par mes sens. Mon esprit s'est livré à la contemplation de son Créateur, il en a saisi la puissance, sa bonté lui est apparue mêlée de sagesse et de justice. En même temps mon esprit s'est ému, il a vu que ce Dieu est souverainement aimable, il s'est tourné vers ma volonté, vers mon cœur, il leur a dit en un langage éloquent et persuasif la tendresse et l'amour du Seigneur. Et ma volonté et mon cœur ont entendu la voix de mon esprit et ils ont aimé mon Dieu. Qui d'entre nous ne s'est tenu à soi-même et n'a entendu, aux heures de prière et de méditation, un pareil langage ? Qui d'entre nous n'a compris cette parole tout immatérielle ? J'irai plus loin : qui n'a trouvé ces discours de l'esprit plus clairs, plus intelligibles que ceux qui tombent des lèvres et que les sons matériels apportent à notre oreille ?

Les morts sont esprits comme mon esprit, ils me parlent d'une manière analogue à celle dont mon esprit me parle à moi-même, et leur parole tout immatérielle va droit au cœur et à la volonté, sans passer par l'oreille, ni par aucun sens.

V. — Il ne serait peut-être pas impossible, en se rappelant les jours passés, d'y retrouver des idées jaillies soudain dans les profondeurs de l'âme et dont la source serait plus haut, au cœur d'un ami, d'un père, d'une mère, partis pour le ciel, mais qui ne sont pas devenus tout à fait muets pour nous. Les pensées humaines sont filles de nos sensations, nous pensons après avoir senti et nous pensons surtout les choses que nous avons senties d'abord ; de plus, les pensées humaines s'enchaînent, l'esprit de l'homme raisonne et dans ses discours va d'une idée à une autre idée parente de la première ; il n'est pas un papillon qui voltige sans suite et sans liaison d'un sujet à un autre, c'est un voyageur qui avance pas à pas et méthodiquement dans la voie de la vérité, et l'enchaînement profond ou superficiel est la loi de ses opérations. Si donc au firmament de notre esprit, une pensée brille soudain, claire, persuasive, que rien n'a amenée, qui n'a sa raison d'être ni dans ce que nous avons senti précédemment, ni dans les images et les pensées qui nous occupaient jusque-là, trait de lumière, éclair subit lancé d'en haut, comme un cri qui vient interrompre brusquement la

méditation à laquelle nous étions absorbés, n'est-il pas permis de croire qu'un tel jet de lumière n'est pas le produit du développement normal de notre raisonnement, qu'il nous vient d'ailleurs et de plus haut, qu'il est une parole jetée subitement à notre âme par notre Ange ou par un élu? Oui, nos morts nous parlent, ils nous parlent le langage de l'esprit, ils nous parlent le langage de la sagesse.

Il n'est pas nécessaire, pour cela, qu'ils se découvrent à nous, il n'est pas nécessaire que notre conscience les saisisse et se rende compte de la bouche d'où sont tombées ces paroles amies. L'oreille peut entendre une harmonie dont les artistes se dissimulent derrière un rideau ou dont les effluves viennent adoucies et suaves à travers l'espace, il n'est pas requis de voir les lèvres pour percevoir les paroles ; aveugles, tant que nous restons ici-bas, nous recevons les enseignements d'en haut, les conseils de nos morts, les suggestions de notre Ange, comme les appels de notre Dieu, sans avoir conscience de la bouche aimée et aimante qui, du sein de l'éternité, fait vibrer notre âme. Les échos de l'au-delà comme les échos de la montagne ont leur mystère.

Ce mystère est encore augmenté par notre dissipation. Tout extérieurs, nous vivons surtout au dehors et du dehors ; nos sens, notre cœur, notre imagination, notre esprit sont absorbés par les créatures au milieu desquelles nous vivons. Les événements de la cité ou de la politique nous attirent ; habitués à regarder

autour de nous, nous perdons l'habitude et la facilité de voir en nous. La voix des hommes et la voix des choses corporelles emplissent notre oreille et nous n'entendons plus les voix intérieures, ni celle de la raison, ni celle des esprits amis, ni même celle de Dieu.

Recueillons-nous, rentrons en nous-mêmes, et nous serons plus facilement convaincus de la réalité des paroles de l'au-delà, et nous serons davantage pénétrés de leurs salutaires leçons.

VI. — Conseiller est certes un grand bienfait, surtout quand les conseils viennent du ciel et conduisent à Dieu. Nos morts ne se contentent pas de nous accorder ce bienfait, ils exercent encore sur nous une véritable *puissance matérielle*. Ils agissent directement autour de nous et, dans une certaine mesure, en nous. Nous avons démontré plus haut que la nature corporelle est soumise aux esprits angéliques et donc aussi aux esprits humains. Il n'est pas difficile de décrire les divers moyens par lesquels s'exerce en nous l'intervention active de nos morts. Il nous arrive parfois de courir de grands dangers, de glisser au bord d'un précipice, ou de voir s'effondrer à nos côtés une masse qui aurait dû nous écraser, la mort glisse sur nous et ne nous atteint pas ; dans notre langage familier, nous disons que « nous l'avons échappé belle ». Le hasard nous a sauvés, mais le hasard n'est qu'un mot, c'est l'incognito de la Providence et de ses instruments,

c'est-à-dire qu'alors que toutes les causes naturelles concouraient à nous précipiter ou à nous écraser, la Providence est venue à notre secours par une action directe ou par l'intervention de notre Ange gardien ou d'une âme aimante et dévouée, car le Seigneur, si nous en croyons le psalmiste [1] a commandé à ses Anges de nous garder dans toutes nos voies. Ils nous porteront dans leurs mains, de peur que notre pied ne heurte contre une pierre. Nous pourrons impunément marcher sur l'aspic et sur le basilic, fouler aux pieds le lion et le dragon.

VII. — Armés du pouvoir d'écarter les menaces de la créature corporelle, les esprits ont encore celui d'agir en nous-mêmes. Notre intelligence, notre liberté leur échappent directement. Ils sont impuissants à exciter immédiatement en nous une pensée, à plier notre volonté, mais nos facultés organiques sont contenues dans leur sphère d'influence. Ils peuvent faire vibrer notre oreille et lui faire entendre des sons que la nature n'a pas produits ; ils peuvent, dans notre œil, déposer une image qui n'existe point au dehors, et c'est probablement ainsi que doivent s'expliquer certaines apparitions où la Sainte Vierge, par exemple, se fait voir d'une personne et reste invisible aux autres. Cette ap-

1. « Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. In manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum. Super aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem. » Ps. xc, 11-13.

parition est un phénomène tout personnel ; c'est une impression réelle produite dans les yeux du voyant par l'action de Marie, et, équivalente à l'impression qu'aurait occasionnée la manifestation extérieure et physique de la mère de Dieu. Les esprits peuvent encore agir sur les facultés intérieures, sur l'imagination et y exciter des représentations analogues à celles que causent les réalités corporelles. Ainsi l'Ange apparaît à Joseph pendant son sommeil ; il lui fait entendre des paroles mystérieuses ; il lui donne l'ordre de se lever, de prendre l'enfant et sa mère, et de fuir en Egypte. Paroles qui n'ont point ébranlé l'atmosphère, que l'oreille de Joseph n'a pas perçues, mais que son sens intérieur a saisies et comprises. L'esprit angélique est allé tout droit au delà des sens extérieurs, dans ce sanctuaire secret où se concentrent les sensations, où se conservent les images et les souvenirs, il y a fait naître une impression, une vision, que l'âme a bientôt connue. Ainsi nos chers défunts, si Dieu le leur permet, peuvent jouer sur ce clavier de nos sens intérieurs, y faire entendre des paroles de sagesse et de prudence, que l'intelligence percevra, et suivant lesquelles la volonté se décidera dans la conduite de la vie. Il arrive, de cette façon, que des résolutions prises par nous, et desquelles résulte une meilleure disposition de nos actes et de notre vie, nous ont été suggérées à notre insu, et pour notre plus grand bonheur, par ces puissances amies, qui s'appellent les élus.

Et de même qu'ils mènent nos organes de connaissance ou d'amour et les émeuvent vers le vrai et le bien, avec l'assentiment divin, ainsi mènent-ils aussi les organes de connaissance et d'attachement de ceux qui nous entourent : à nos amis, ils impriment des sentiments d'affection, ils suggèrent des initiatives qui nous servent. En nos ennemis, ils éteignent l'élan du ressentiment ou de la colère. Et leur toucher discret et opportun fait marcher les hommes dans les voies du bien et du salut.

VIII. — Bienfaiteurs, ils le sont donc sans cesse. Ils le sont encore par l'exercice du *pouvoir d'intercession*. Ils peuvent et ils agissent en nous, mais aussi, ils vivent sous un Dieu tout-puissant, au milieu d'Anges préposés à l'œuvre de notre bonheur. Ce Dieu, ces Anges, ils les aiment, ils en sont aimés ; ils leur parlent ; ils les prient ; ils leur disent nos besoins, nos faiblesses, nos angoisses. Dieu les entend et nous accorde les grâces dont lui-même leur a suggéré la demande. Car leurs prières procèdent du souffle de Dieu, et Dieu ne saurait rester sourd à une voix qu'il a formée et conduite lui-même. Les Anges entendent aussi la prière de nos morts et nos Anges gardiens implorés par eux deviennent plus assidus à nos côtés, plus attentifs à nos faiblesses et à nos douleurs.

IX. — Nos morts prient donc pour nous et ils offrent à Dieu nos désirs. Vivant en la présence

de Dieu, ils y traitent nos affaires, ils y représentent nos nécessités, ils y portent nos prières et nos oraisons. Car, l'Ecriture Sainte elle-même nous apprend que nos prières doivent être présentées à Dieu par les Anges, la tradition chrétienne nous persuade qu'elles sont offertes en même temps par les saints que l'Eglise a mis sur ses autels et par tous ceux dont elle ignore les noms, mais qui jouissent là-haut de la récompense d'une vie chrétienne, c'est-à-dire par tous les élus, par les élus de notre famille. Bossuet, dans son magnifique *sermon pour la fête des Anges gardiens,* se demande « pour quelle raison il a plu à Dieu que nos prières lui soient présentées par le ministère des Anges », ajoutons par le ministère des élus, car la raison tirée de la nature même de notre prière reste la même dans les deux cas. « C'est, dit-il, un secret de sa Providence que je n'entreprends pas de vous expliquer, mais il me suffit de vous assurer qu'il n'est rien de mieux fondé sur les Ecritures. Et afin que vous entendiez combien cette entremise des esprits célestes est utile pour notre salut, je vous dirai seulement ce mot : c'est qu'encore que les oraisons soient d'une telle nature qu'elles s'élèvent tout droit au ciel, ainsi qu'un encens agréable que le feu de l'amour divin fait monter en haut ; néanmoins le poids de ce corps mortel leur apporte beaucoup de retardement. Trouvez bon ici, chrétiens, que j'appelle le témoignage de vos consciences. Quand vous offrez à Dieu vos prières, quelle peine d'élever à lui vos es-

prits ! au milieu de quelles tempêtes formez-vous vos vœux ! Combien de vaines imaginations, combien de pensées vagues et désordonnées, combien de soins temporels qui se jettent continuellement à la traverse pour en interrompre le cours. Etant donc ainsi empêchées, croyez-vous qu'elles puissent s'élever au ciel, et que cette prière faible et languissante, qui, parmi tant d'embarras qui l'arrêtent, à peine a pu sortir de vos cœurs, ait la force de percer les nues et de pénétrer jusqu'au haut des cieux ? Chrétiens, qui pourrait le croire ? Sans doute, elles retomberaient de leur poids si la bonté de Dieu n'y avait pourvu ». Elle y a pourvu en établissant, entre la Divinité et nous, toute une hiérarchie d'Anges et de bienheureux qui est comme l'échelle par les degrés de laquelle montent nos prières. Si, dans les sociétés terrestres, on a un grand souci de chercher des protections, de trouver des personnages influents et haut placés qui feront valoir auprès des autorités suprêmes nos candidatures ou nos requêtes, et s'il est bien légitime qu'un chef ait égard aux recommandations sérieuses et raisonnables qui lui sont faites, quoi d'étonnant que dans la cité de Dieu il en aille de même ; que les hommes cherchent des patrons auprès de Dieu, que Dieu entende les suppliques présentées et appuyées par ceux qui vivent de sa vie et s'inspirent de son esprit ? N'est-ce pas là une affirmation bien touchante de la solidarité qui lie tous les enfants de Dieu ? N'est-ce pas un moyen de rendre plus étroite la frater-

nité qui unit les citoyens du ciel à ceux de la terre ?

X. — « Que nous sommes heureux, continue l'Aigle de Meaux, d'avoir des amis si officieux, des intercesseurs si fidèles, des interprètes si charitables ! Mais ils ne se contentent pas de porter nos vœux ; ils offrent nos aumônes et nos bonnes œuvres ; ils recueillent jusqu'à nos désirs ; ils font valoir devant Dieu jusqu'à nos pensées. Surtout qui pourrait assez exprimer combien abondante est leur joie quand ils peuvent présenter à Dieu, ou les larmes des pénitents, ou les travaux soufferts pour l'amour de lui en humilité et en patience ? Car pour les larmes des pénitents, chrétiens, que puis-je dire de l'estime qu'ils font d'un si beau présent ? Comme ils savent que la conversion des hommes pécheurs fait la fête et la joie des esprits célestes, ils assemblent leurs saints compagnons ; ils leur racontent les heureux succès de leurs soins et de leurs conseils : Enfin ce rebelle endurci a rendu les armes, cette tête superbe s'est humiliée, ces épaules indomptables ont subi le joug, cet aveugle a ouvert les yeux et déplore les erreurs de son âme captive, il renonce à tous ces trésors amassés par tant de rapines ; les pleurs du pupille ont percé son cœur ; il se résout de faire justice à la veuve qu'il a opprimée. Là-dessus il s'élève un cri d'allégresse parmi les esprits bienheureux ; le ciel retentit de leur joie et de l'admirable cantique par

lequel ils glorifient Dieu dans la conversion des pécheurs. Prends courage, âme pénitente, considère attentivement en quel lieu l'on se réjouit de ta conversion. » *Heus, tu peccator, bono animo sis, vides ubi de tuo reditu gaudeatur*[1].

Quant à ceux qui vivent dans les afflictions ou qui languissent dans les maladies, ils doivent également se réjouir. Les Anges et les élus tiennent compte de leurs peines, les regardent avec respect, en parlent à Dieu, les lui présentent. Bien plus que cela, ils les contemplent avec jalousie. Car ce corps qui nous accable de maux, nous donne cet avantage au-dessus des bienheureux « de pouvoir souffrir pour l'amour de Dieu, de pouvoir représenter... en notre corps mortel et passible, la vie souffrante de Jésus : *ut vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali*[2]. Ces esprits immortels[3] peuvent être compagnons de la gloire de Notre-Seigneur », mais ils ne peuvent pas avoir cet honneur d'être les compagnons de ses souffrances. Ils peuvent bien paraître devant Dieu avec des cœurs brûlants d'une charité éternelle ; mais leur nature impassible ne leur permet pas de signaler la constance d'un amour fidèle par cette généreuse épreuve des afflictions.

1. Tert., *de Pœnit.*, n. 8.
2. II Cor. IV, 11.
3. Bossuet entend par là les Anges, mais encore une fois, la même chose peut être dite de leurs frères, les élus.

« Si vous consultez votre sens, vous me répondrez peut-être aussitôt que ces esprits bienheureux ne doivent pas nous envier ce triste avantage. Mais eux qui jugent des choses par d'autres principes, eux qui savent qu'un Dieu immuable est descendu du ciel en la terre et s'est revêtu d'une chair mortelle seulement pour pouvoir souffrir ; ah ! ils connaissent par là le prix des souffrances ; et si la charité le pouvait permettre, ils verseraient en nous, avec jalousie, ces caractères sacrés qui nous rendent semblables à un Dieu souffrant. Et voyez combien ils estiment l'honneur qu'il y a de porter la croix. Ils ne peuvent présenter à Dieu leurs propres souffrances, ils empruntent les nôtres pour les lui offrir ; s'il ne leur est pas permis de souffrir, ils exaltent du moins ceux qui souffrent. »

Et Bossuet termine ces belles considérations par ces mots : « Je vous dis ces choses afin que vous appreniez à goûter les choses célestes. Vous croyez n'être associés qu'avec les hommes... Chrétiens, désabusez-vous : il y a un peuple invisible qui vous est uni par la charité. »

XI. — Oui, nous sommes unis à ce peuple invisible, nous sommes unis à ces esprits, à ces élus qui ne nous ont pas quittés entièrement. Ils ont porté au ciel avec eux, mais épurés par la sainteté, embrasés par l'amour, les soins qu'ils avaient sur la terre. Ils continuent à à nous envelopper de leur sollicitude : par la

puissance de contagion, par la puissance de suggestion, par la puissance d'action matérielle sur nous et de collaboration avec les Anges, par la puissance d'intercession auprès de Dieu, ils nous gardent. La mort, en nous enlevant nos parents ou nos amis ici-bas, multiplie nos protecteurs là-haut ; un frère perdu sur terre est un Ange gardien gagné au ciel.

Cette pensée doit nous faire aimer davantage le ciel à chaque trépas, puisqu'elle nous le montre plus riche en défenseurs et en amis.





TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE DE L'AVANT-PROPOS

SOMMAIRE DU CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE DU CHAPITRE II

SOMMAIRE DU CHAPITRE III

SOMMAIRE DU CHAPITRE IV

SOMMAIRE DU CHAPITRE V

SOMMAIRE DU CHAPITRE VI

SOMMAIRE DU CHAPITRE VII

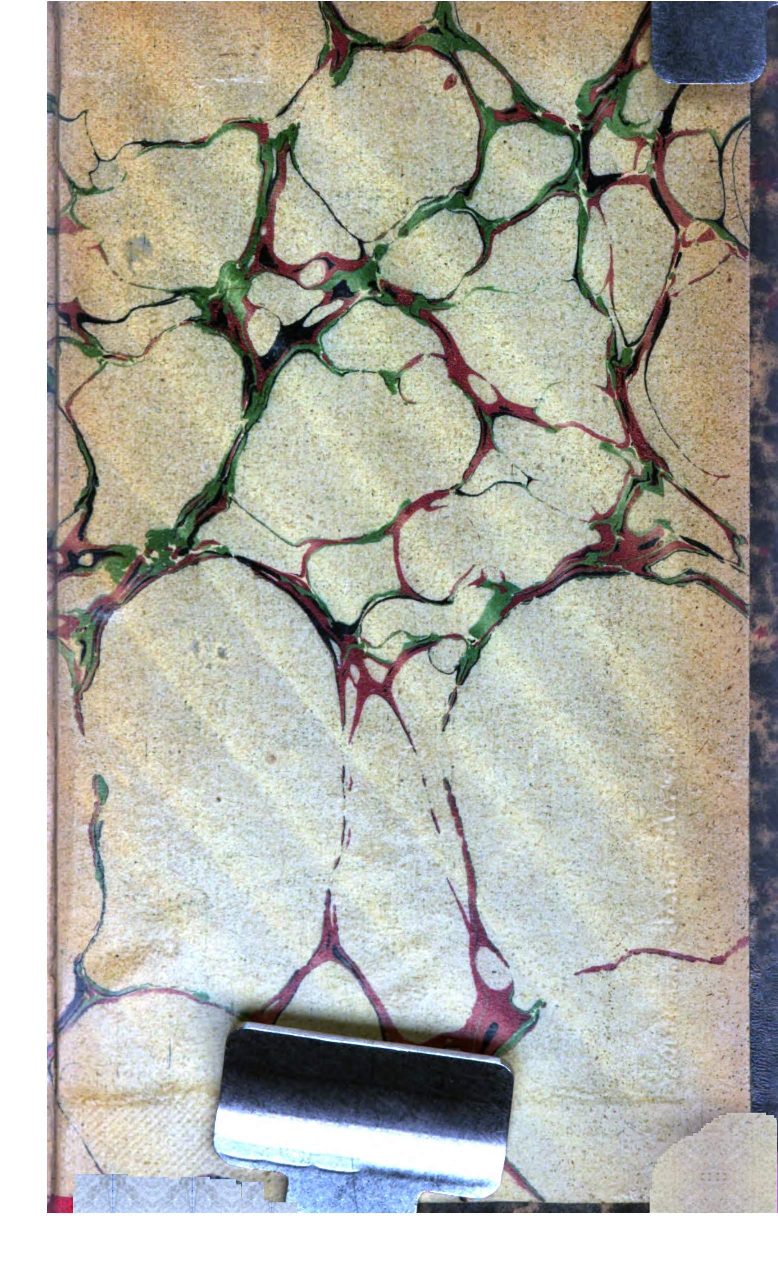
SOMMAIRE DU CHAPITRE VIII

SOMMAIRE DU CHAPITRE IX



Imprimerie BUSSIÈRE. — Saint-Amand (Cher).


89097266993
b89097266993a




89097266993
B89097266993A